



HAL
open science

**Dimensions de la responsabilité du philosophe :
l'interprétation historique dans Penser la guerre,
Clausewitz de Raymond Aron**

Guillaume Houdant

► **To cite this version:**

Guillaume Houdant. Dimensions de la responsabilité du philosophe : l'interprétation historique dans Penser la guerre, Clausewitz de Raymond Aron. Sciences de l'Homme et Société. 2022. dumas-04249100

HAL Id: dumas-04249100

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04249100v1>

Submitted on 19 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris Nanterre

UFR Phyllia

Département de Philosophie

*Master d'Histoire et d'Actualité de la Philosophie
Parcours Enseignement à distance*

**Dimensions de la responsabilité du philosophe :
l'interprétation historique
dans *Penser la guerre, Clausewitz* de Raymond Aron**

Mémoire de M1 préparé sous la direction de Mme. Judith REVEL

Présenté et soutenu en vue de la validation
de la première année de master recherche par

M. Guillaume HOUDANT

Soutenance : le 24 juin 2022.

Année universitaire : 2021/2022

Sommaire :

REMERCIEMENTS.....	4
CHAPITRE INTRODUCTIF : LE PHILOSOPHE, LE TECHNICIEN ET LE SOPHISTE....	5
CHAPITRE I : LIRE <i>DE LA GUERRE</i>	18
CHAPITRE II : LE PROCÈS DE CARL VON CLAUSEWITZ.....	43
CHAPITRE III : ILLUSIONS PERDUES D'UNE THÉORIE POLITIQUE DE LA GUERRE	69
CHAPITRE CONCLUSIF : « UN PARI PERDU D'AVANCE » ?.....	86
BIBLIOGRAPHIE.....	90

REMERCIEMENTS

Avant tout, je tiens à remercier M. François MORICEAU, professeur de Philosophie de Classes Préparatoires aux Grandes Écoles du lycée Montesquieu au Mans, pour la formation qu'il m'apporta durant trois ans, pour nos nombreux échanges et pour son soutien dans la finalisation de ce mémoire de recherche.

Je remercie Mme. Judith REVEL, professeure de Philosophie à l'Université Paris Nanterre, d'avoir acceptée la direction de ce mémoire et de m'avoir accompagnée dans les différentes étapes de ce projet. Je remercie M. Élie DURING, M. Stéphane HABER et M. François THOMAS, professeurs de Philosophie de l'Université Paris Nanterre, pour les conseils méthodologiques qu'ils m'apportèrent lors de leurs séminaires respectifs.

Je remercie M. Didier OTTAVIANI, professeur de Philosophie à l'École Normale Supérieure de Lyon, pour les quelques échanges que nous avons eu sur les philosophies de Raymond Aron, de Michel Foucault et sur le champ philosophique et culturel des années 1970.

Je remercie Mme. Emma AUGRIS et Mme. Pauline LEBRUN, étudiantes en Philosophie à l'École Normale Supérieure de Lyon, pour le temps qu'elles ont accordé à mes travaux et pour l'ensemble des remarques et des conseils qu'elles m'ont partagé.

Je dois l'achèvement de ce mémoire à celles et ceux qui m'ont encouragé et qui furent présents en toutes circonstances. Nombreux sont ceux que je voudrais saluer ici, que ce soit mes parents, Corinne HOUDANT & Laurent HOUDANT ; mon frère, Mathieu HOUDANT, ainsi que mes chers amis : Nathanaëlle LE PORS, Yaël LE DOLEDEC, Eliott BERNARD DE COURVILLE, Juliette MEIMOUN, Constance DRAIS-CANOVAS, Mayeul D'AUGUSTIN DE BOURGUISSE, Clara NOUVEL, Irina WOLESJZO et Adrien BARRIER.

Enfin, je remercie M. Ruben CASIANO pour son soutien et sa présence indéfectible.

CHAPITRE INTRODUCTIF : LE PHILOSOPHE, LE TECHNICIEN ET LE SOPHISTE

« Mes ouvrages sur les relations internationales ont eu la même origine, le désir d'une analyse, aussi objective que possible, des guerres du XX^e siècle, analyse historico-scientifique qui pour ainsi dire mettait à l'épreuve des idées que j'avais exposées dans l'Introduction à la philosophie de l'histoire. Le Grand Schisme, Les Guerres en chaîne, Paix et Guerre entre les nations, Penser la guerre, Clausewitz, contiennent une interprétation philosophique mais non prophétique du XX^e siècle. »¹

« Ma carrière - Note du 6 janvier 1983 », Raymond Aron

Quelle est la responsabilité du philosophe dans la cité ? Reprenant le fil d'un problème philosophique posé dès l'Antiquité dans la tradition platonico-aristotélicienne, Raymond Aron examine dans l'un des textes publiés dans *Dimension de la conscience historique* la fonction que le philosophe devrait occuper dans le cadre de la vie politique². Deux figures concurrencent le savoir philosophique qui serait susceptible de guider le Prince : le technicien et le sophiste. Le technicien a pour fonction de concevoir les moyens d'atteindre certaines finalités : l'exemple de la science militaire illustre un savoir technique qui sert les fins des gouvernants. Or, la philosophie, en se définissant comme une science des sciences, dépasserait les qualifications du technicien en déterminant la finalité des connaissances techniques, leur signification dans l'existence humaine.

Sans la reconnaissance de cette fonction, la philosophie deviendrait, d'après la description aronienne, le terrain d'un dialogue agonistique entre le philosophe et le sophiste. Le terme sophiste chez Aron est associé à sa connotation dépréciative que nous retrouvons dans les œuvres de Platon et d'Aristote³ : le sophiste serait celui qui use d'arguments fallacieux afin de « justifier indifféremment n'importe quelle thèse »⁴. Une tension fondamentale émanerait de ce dialogue : constatant la relativité historique des pratiques et des institutions, quelles idées donnent à la parole du philosophe un critère de vérité par rapport à celle des sophistes ? En s'engageant lui-même dans les querelles de la cité, le philosophe n'est-il pas condamné à trahir la fonction qu'il accorde à la philosophie et de

1 ARON, Raymond, « Ma carrière - Note du 6 janvier 1983 », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022, p.23.

2 ARON, Raymond, « La responsabilité sociale du philosophe » In : *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961.

3 ROMEYER-DHERBEY, Gilbert, *Les sophistes*, Paris, Que sais-je ?, 2017.

4 ARON, Raymond, « La responsabilité sociale du philosophe » In : *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961. p.258.

devenir, à son tour, un sophiste ? Avant d'assumer une responsabilité dans la cité, comment le philosophe peut-il assumer une responsabilité vis-à-vis de la nature de l'entreprise philosophique ? C'est en ces termes que Raymond Aron pose le problème de la responsabilité du philosophe avant d'introduire une dimension fondamentale à sa réflexion : la dimension historique.

Le prolongement de ce dialogue entre le technicien, le sophiste et le philosophe dans l'histoire aurait fait la part belle aux techniciens et aux sophistes. L'exemple d'une nécessaire connaissance en économie pour traiter certains problèmes remet en question la fonction d'une philosophie comme science des finalités : le philosophe peut-il déterminer des buts sans connaître leur possibilité pratique, en d'autres termes les domaines qui terminent cette possibilité ? Dans cette perspective-là, les sciences ethnographiques et historiques renforcent l'idée d'un relativisme historique entre les sociétés. Aucune idée suprasensible permettrait de déterminer la valeur supérieure d'une société, d'un mode d'organisation politique par rapport à un autre. Mais, face aux guerres du XX^e siècle, une question s'impose à Aron : « *Où était l'authentique philosophe au cours de ces péripéties tragiques ? Indifférent au tumulte du forum, gardait-il les yeux fixés sur les Idées ?* »⁵

Le dialogue platonicien serait, selon Aron, à reprendre sur la base d'une conjoncture historique déterminée qui impose au philosophe la responsabilité première de redéfinir le sens de sa tâche, en d'autres termes, le sens de sa quête de la vérité. À l'âge des guerres mondiales, un avatar du sophisme semble s'imposer dans le champ philosophique selon le point de vue aronien : celui de l'idéologue.

*« Philosophe et idéologue reprendraient le dialogue platonicien, mais le premier invoquerait non plus les Idées mais la totalité historique ou l'avenir, et le second, prisonnier d'une société particulière ou résigné à l'anarchie des valeurs, méconnaîtrait les lois du devenir et la vérité de l'avenir. »*⁶

Comment le philosophe peut-il être fidèle à la philosophie, à l'idée d'une quête de la vérité, et s'engager dans les affaires de la cité pour laquelle il sent avoir une « *responsabilité sociale* »⁷ ? En quoi consisterait cette responsabilité sociale ? Situait sa réflexion dans une époque marquée par la mort de Dieu⁸, par la perte d'une foi en une finalité transcendante, le philosophe devrait se faire en partie technicien et contribuer à la pensée et à l'établissement de « *l'organisation équitable de la*

5 *Ibid*, p.262.

6 *Ibid*, p.262.

7 *Ibid*, p.257.

8 NIETZSCHE, Friedrich, *le Gai Savoir*, trad. Pierre Klossowski, Folio, « essais », Paris, 1982 (édition originale *Die fröhliche Wissenschaft* « *la gaya scienza* », E. W. Fritsch, Leipzig, 1887), partie 3, p.149-150.

communauté »⁹. Cette responsabilité sociale du philosophe est décrite à travers trois dimensions qui suivent logiquement de la conception qu'Aron donne de la philosophie : il enseignerait l'obéissance aux lois, le détachement critique par rapport aux impératifs contemporains et la quête de la vérité comme horizon. Voulant réhabiliter cette fonction du philosophe au sein de la cité, Aron en vient à rappeler le sens même de l'entreprise philosophique dans une époque où le savant se confond soit avec la figure du technicien, soit avec celle de l'idéologue. Ce problème nous amène à considérer le statut de celui qui l'énonce : par la lecture de l'ensemble de son œuvre, peut-on dire que Raymond Aron est un philosophe ou bien seulement un « *technicien* »¹⁰, voire même un « *idéologue* »¹¹ ?

De cette problématisation de la philosophie sous la forme en quelque sorte d'une fable où dialoguent ensemble trois personnages, nous identifions cette interrogation comme étant au centre de l'œuvre aronienne, notamment dans sa réception dans la recherche contemporaine. En s'appuyant sur la récente recension bibliographique des travaux, des conférences et des colloques établie sous la direction d'Élisabeth Dutartre-Michaut¹², nous observons que les productions universitaires portant sur Raymond Aron s'inscrivent dans plusieurs champs, de celui de la philosophie¹³ jusqu'à ceux des Sciences politiques¹⁴, de l'Histoire contemporaine¹⁵, voire même des Lettres Modernes¹⁶. La publication d'un volume des *Cahiers de l'Herne* dédié à Aron en février 2022 s'inscrit dans ce que Élisabeth Dutartre-Michaut nomme « *un mouvement de retour en grâce de Raymond Aron* »¹⁷ tant dans la sphère médiatique que celle universitaire, en particulier grâce aux initiatives des chercheuses et chercheurs de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Sans faire de cette publica-

9 ARON, Raymond, « La responsabilité sociale du philosophe » In : *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961. p.268.

10 BALIBAR, Étienne, « Intellectuels, idéologues, idéologie. Quelques réflexions ». In : *Raison présente*, n°73, 1985, p.23.

11 *Ibid*, p.23.

12 DUTARTRE-MICHAUT, Élisabeth, *Bibliographie sur Raymond Aron, Conférences et colloques*, Paris, mise en ligne en octobre 2017. Mise à jour octobre 2018 : <http://raymond-aron.ehess.fr/index.php?175> ; DUTARTRE-MICHAUT, Élisabeth, *Bibliographie sur Raymond Aron, Travaux académiques*, Paris, mise en ligne octobre 2017. Mise à jour en juillet 2019 : <http://raymond-aron.ehess.fr/index.php?175>

13 LI, Lan, *Raymond Aron : de la philosophie critique de l'histoire à l'analyse politique*, École normale supérieure de Lyon-Université de Lyon, East China Normal University, thèse de doctorat en philosophie, sous la co-direction de Pierre François Moreau et Zhenhua Yu, 8 décembre 2012. ; MARCOTTE CHÉNARD, Sophie, *La philosophie politique et l'histoire. Leo Strauss et Raymond Aron face au problème de l'historicisme*, École des hautes études en sciences sociales, thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Pierre Manent, Paris, mai 2016.

14 CHÂTON, Gwendal, *La liberté retrouvée. Une histoire du libéralisme politique en France à travers les revues aroniennes « Contrepoint » et « Commentaire »*, Thèse de doctorat de 3e cycle de Science politique, sous la direction de Jean Baudouin, Université Rennes I, 2006. ;

15 MALIS, Christian, *Raymond Aron et le débat stratégique français (1930-1966)*, thèse de doctorat de 3e cycle en Histoire contemporaine, sous la direction de Georges-Henri Soutou, Université Paris IV-Sorbonne, 2000. ; GUEDJ, Mikaël, *Les intellectuels français et la guerre des Six Jours*, Mémoire de D.E.A. Histoire du XXème siècle, sous la direction de Jean-François Sirinelli, Institut d'étude politiques de Paris, 2001.

16 MENEGAUX, Charlotte, *L'éditorial comme pratique d'écriture : Raymond Aron*, Mémoire de Lettres Modernes sous la direction de Françoise Mélonio, Université Paris IV-Sorbonne, 2001.

17 DUTARTRE-MICHAUT, Élisabeth, « Avant propos », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022, p.9.

tion l'objet de notre étude et sans avoir la prétention d'établir un relevé exhaustif des travaux réalisés sur Aron, nous souhaitons présenter notre démarche à partir de ce regard panoramique porté sur cette recherche aronienne qui continue à croître plus de quatre décennies après la disparition du philosophe. Mais, en insistant sur un « *décloisonnement disciplinaire* »¹⁸ auquel nous inviterait Aron, n'est-ce pas courir en partie le risque de ne plus comprendre cette pensée comme étant d'abord celle d'un philosophe ? Cela nous amène à cette question : la pensée aronienne est-elle d'abord philosophique ? Ou bien, participe-t-elle davantage de la recherche historique et sociologique ? Loin de contester la dimension proprement historique et sociologique des analyses aroniennes, nous remarquons que la rigueur analytique d'Aron, sa technique pourrait-on dire, semble être jugée indépendamment de l'intentionnalité qui la détermine et, au fond, du projet philosophique qui fonde l'analyse aronienne, notamment quand elle porte sur des objets sociologiques ou historiques. Ainsi, son œuvre possède-t-elle une unité philosophique ou bien représente-t-elle un passage d'un travail philosophique, en particulier avec *l'Introduction à la philosophie de l'histoire*, à celui d'un tournant plus sociologique ?

Partons d'un constat. Les publications contemporaines sur Aron usent de périphrases multiples pour le désigner selon les perspectives que les chercheuses et chercheurs adoptent vis-à-vis de cette pensée : « *philosophe* »¹⁹, « *penseur politique* »²⁰, « *théoricien des relations internationales* »²¹, « *sociologue politique* »²², « *historien et sociologue* »²³, « *intellectuel* »²⁴, « *commentateur politique* »²⁵, symbole à connotation dépréciative de « *l'ethos bourgeois* »²⁶ ou, dans des formules plus emphatiques, « *héros du combat pour la liberté et la raison au XX^e siècle* »²⁷. L'œuvre aronienne possède cette particularité de susciter dans ses réceptions critiques un intérêt renouvelé dans de nombreux champs de la recherche jusqu'à, selon notre hypothèse, occulter l'intention de la démarche aronienne en tant qu'elle est celle premièrement d'un philosophe. Le postulat d'un décloisonnement disciplinaire qui amènerait à ne plus considérer la nature philosophique de cette pensée

18 *Ibid*, p.9

19 SIMON-NAHUM, Perrine, « préface », In : ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961, p.20.

20 CHÂTON, Gwendal, *Introduction à Raymond Aron*, Paris, La Découverte, 2017.

21 MOURIC, Joël, « 6. Citoyen Clausewitz », In : COLÉN José, DUTARTRE-MICHAUT Elisabeth (éd.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations*, Moinho Velho, Aster, 2017. p.101.

22 RAYNAUD, Philippe, « Préface », In : ARON, Raymond, *Essai sur les libertés*, Paris, Hachette Littératures, 1998, p.12.

23 FROST, Bryan-Paul, « 5. En avant vers le passé ! », In : COLÉN José, DUTARTRE-MICHAUT Elisabeth (éd.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations*, Moinho Velho, Aster, 2017.p.95.

24 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995. p.1.

25 TODOROV, Tzvetan, « Raymond Aron et ses Mémoires », In : ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010.

26 ERIBON, Didier, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, 2018.

27 BAVEREZ, Nicolas, « 1. Raymond Aron, philosophe et combattant de la liberté », In : COLÉN José, DUTARTRE-MICHAUT Elisabeth (éd.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations*, Moinho Velho, Aster, 2017.

pourrait avoir l'effet, non intentionnel, de faire d'Aron un technicien du XX^e siècle et non, comme il le souhaitait, un penseur dont l'interprétation philosophique porte sur le XX^e siècle mais n'est pas réductible à celui-ci.

Cette intention philosophique, qui ne cesse d'être développée durant toute son œuvre, possède un cadre symbolique²⁸ d'apparition sur lequel Aron revient dans un long et beau passage de ses *Mémoires* que nous tenions à reproduire :

« Je cherchai donc un objet de réflexion qui intéressât à la fois le cœur et l'esprit, qui requît la volonté de rigueur scientifique et, en même temps, m'engageât dans tout entier dans ma recherche. Un jour, sur les bords du Rhin, je décidai de moi-même. [...] En gros, ce que j'avais l'illusion ou la naïveté de découvrir, c'était la condition historique du citoyen ou de l'homme lui-même. Comment; français, juif, situé à un moment donné du devenir, puis-je connaître l'ensemble dont je suis un atome, entre des centaines de millions ? [...] D'où suivait une problématique, quasi kantienne : jusqu'à quel point suis-je capable de connaître objectivement l'Histoire - les nations, les partis, les idées dont les conflits remplissent les chroniques des siècles - et mon temps ? Une critique de la connaissance historique et politique devrait répondre à cette interrogation. Cette problématique comportait une autre dimension : le sujet, en quête de vérité objective, est immergé dans la matière qu'il veut explorer et qui le pénètre, dans la réalité, dont, en tant qu'historien ou économiste, il extrait l'objet scientifique. Je devinais peu à peu mes deux tâches : comprendre ou connaître mon époque aussi honnêtement que possible, sans jamais perdre les limites de mon savoir ; me détacher de l'actuel sans pourtant me contenter du rôle de spectateur. »²⁹

Partant d'un problème épistémologique, l'interrogation du jeune normalien portait sur limites de l'objectivité historique dans la démarche scientifique de l'historien. Le projet de cette critique de l'objectivité possède une seconde dimension qui renvoie à la condition du savant vis-à-vis de sa recherche. Il s'agit d'intégrer dans l'étude d'un objet le point de vue situé de l'historien en tant qu'il est limité, qu'il se détache de l'actualité, de *l'hic et nunc*, sans pour autant se « contenter du rôle de spectateur »³⁰. Dans une filiation avec des universitaires comme Jean-François Chanlat³¹, Nicolas

28 CANGUILHEM, Georges, « Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire », *Enquête* [En ligne], n°7, 1992, mis en ligne le 09 juillet 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/138> : « Le Rhin était symbole, plus encore que frontière, pour des Français dont les souvenirs de lectures étaient hantés des noms de Condé, Napoléon, Musset, Victor Hugo. Mais Aron, ce dimanche, savait, du fait de sa présence en Allemagne, ce qu'était alors le Rhin pour les Allemands. Il était zone démilitarisée, c'est-à-dire symbole d'abaissement sinon d'anéantissement politique, appel à la lutte pour sa disparition qui devait advenir le 7 mars 1936. »

29 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010, p.84.

30 *Ibid*, p.84.

31 CHANLAT, Jean-François, " Raymond Aron : l'itinéraire d'un sociologue libéral », *Sociologie et sociétés*, 14, n°2, 1982, p.119-133 : « On ne peut pas comprendre la sociologie de Raymond Aron de même que les positions poli-

Tenzer³² ou encore Pierre Bouretz³³ qui ont évoqué ou travaillé sur le problème d'une unité philosophique à l'œuvre aronienne, c'est sur la base de cette intention philosophique des années 1930, qui prendra corps avec *l'Introduction à la philosophie de l'histoire*, que nous étudierons le problème de la responsabilité du philosophe vis-à-vis de la philosophie et de la cité. Ce problème excède les limites d'une production comme la nôtre ; toutefois, nous essayerons avec rigueur d'avancer les premiers jalons de cette problématisation générale de l'œuvre aronienne. Tout en caractérisant la nature philosophique de cette pensée, nous démontrerons en quoi la primauté d'une pensée de la philosophie et de la fonction du philosophe a pu être parfois négligée, voire ignorée, ce qui n'est pas sans conséquences sur les analyses produites dans les divers champs de la recherche.

Quelle voie emprunter pour réaliser notre étude ? Devrions-nous débiter notre recherche en nous focalisant sur la thèse d'Aron, *l'Introduction à la philosophie de l'histoire*, qui fut soutenue le 26 mars 1938 ? Est-ce qu'un chemin est à privilégier plus qu'un autre pour analyser la nature philosophique de ce qu'Aron nommait, lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, sa « *philosophie propre* »³⁴ ? Dans une contribution intitulée « Raymond Aron et la pensée de l'histoire » à l'ouvrage *La pensée de Raymond Aron - Essais et interprétations*, Perrine Simon-Nahum insistait sur la place centrale que prenait la dimension métaréflexive du philosophe vis-à-vis de son entreprise et de lui-même lors même que celui-ci faisait l'objet de vives critiques dans le champ philosophique et intellectuel :

« Au milieu des années 1970, au moment où celui-ci semble désormais supplanté par ses rivaux, la tâche d'Aron consiste à réaffirmer le rôle du philosophe et sa légitimité à intervenir dans les affaires de la cité. Il en va, dit-il, de la responsabilité de la philosophie elle-même. La réflexion sur l'histoire rejoint ici la pratique de la philosophie »³⁵

tiques qu'il a prises jusqu'à maintenant, sans remonter aux sources mêmes de sa pensée : la critique des philosophies de l'histoire. Avant d'être sociologue, Raymond Aron est un philosophe de formation. »

32 TENZER Nicolas, « Raymond Aron : une philosophie politique à écrire », In : , *Pour une nouvelle philosophie politique*. sous la direction de TENZER Nicolas. Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2007. p.173-192 : « Raymond Aron n'a pas écrit ni même synthétisé une philosophie politique. Il se définissait plutôt comme un sociologue, de la politique comme des relations internationales, même parfois comme un journaliste. [...] Et pourtant, une philosophie politique, construite avec précaution, se dégage de son œuvre et même de son intention »

33 MOSNA-SAVOYE, Géraldine ; BOURETZ, Pierre, « L'anti Sartre - Ép. 1/4 - Raymond Aron, sans modération », dans l'émission *Les Chemins de la Philosophie*, France Culture, 4 octobre 2021, 58 min (en ligne : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/les-chemins-de-la-philosophie-du-lundi-04-octobre-2021>) : « Au fond, je dirais que Raymond Aron est fondamentalement philosophe. [...] Ma lecture de Weber était une lecture aronienne. Pourquoi ? Parce que je pense qu'Aron a toujours placé Max Weber dans des généalogies de la sociologie ou des sciences humaines ; mais, il le lisait fondamentalement comme un philosophe, avec des problèmes de philosophe. En particulier avec le problème de la philosophie de l'histoire et le problème de la philosophie de l'action. »

34 ARON, Raymond, *La condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971, p.66.

35 SIMON-NAHUM, Perrine, « 7. Raymond Aron et la pensée de l'histoire », In : *La pensée de Raymond Aron - Essais et interprétations*, Vienne, Aster, 2017. p.133.

Ses rivaux ? Ce sont ceux que la chercheuse désigne comme les « *philosophes de « la mort de l'homme »* »³⁶, dont en particulier Michel Foucault ou encore Louis Althusser. Cette période des années 1970 renvoie à la fin de la vie et de l'œuvre aronienne : rappelons que, de 1970 jusqu'à 1978, celui qu'on dénomme le Mandarin occupe la chaire de « *Sociologie de la civilisation moderne* » au Collège de France. Il meurt cinq ans après son départ du Collège, le 17 octobre 1983. La prise en charge de cette chaire n'entérinerait pas, selon Perrine Simon-Nahum, un tournant sociologique ; au contraire, une continuité serait à observer avec une extension de la théorie aronienne de l'histoire. Que ce soit dans l'étude des relations internationales ou dans celle des régimes politiques, les préoccupations épistémologiques demeureraient présentes à la philosophie critique de l'histoire de Raymond Aron. Remettant en cause les ambitions sociologiques dérivant des philosophies de l'histoire, celle d'Auguste Comte comme celle de Karl Marx, Aron avance que les outils conceptuels et analytiques de la sociologie nous conduisent par ses nombreux apports à reconnaître ce que Max Weber nommait un désenchantement du monde (*Entzauberung der Welt*)³⁷. Le technicien dévoilerait les déterminismes qui régissent les pratiques de l'ordre social et essaierait, bien que l'effort soit vain, de formuler idéalement un « *système des systèmes* »³⁸. L'effet produit par ces analyses est celui de « *la vacance du sens* »³⁹ à l'échelle de l'humanité.

*« La main invisible des libéraux, la ruse de la raison de Hegel, orientait vers un aboutissement rationnel le chaos des actions passionnelles. Notre vision n'est-elle pas, aujourd'hui, exactement contraire ? Nombre d'actions individuelles présentent au moins une sorte de rationalité, la déraison surgit au niveau de l'ensemble, social ou historique, course sans frein à la production ou aux armements. L'humanité aurait tort de confier son avenir au hasard, qui, à en croire les savants, l'a fait naître. »*⁴⁰

Lors de son discours inaugural au Collège de France, tout en évoquant des figures de la sociologie telles que Durkheim, Alfred Sauvy ou encore Marcel Mauss, Aron en arrive à observer qu'une distinction se forme entre le monde désenchanté de la science et celui où nous vivons selon un attachement à des valeurs, à des pratiques et à une culture. Certaines évocations biographiques amènent le professeur du Collège de France à formuler un problème qui sonne à nos oreilles comme une réminiscence d'un travail qu'il n'a eu de cesse de remettre à l'œuvre depuis les années 1930 :

36 SIMON-NAHUM, Perrine, « préface », In : ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961, p.23.

37 WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963, p.83.

38 ARON, Raymond, *La condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971, p.51.

39 COLLIOT-THÉLENE, Catherine, *Max Weber et l'histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p.66.

40 ARON, Raymond, *La condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971, p.47.

« Léon Brunschvicg voulait que le moraliste prît pour exemple et pour modèle l'attitude du savant, détaché de lui-même, soumis à l'expérience et aux raisons, effaçant son moi pour s'ouvrir à la vérité. Certes, mais quel savant se conduit en savant dès qu'il quitte son laboratoire ou se mêle aux débats du forum ? Au reste, comment le pourrait-il ? »

Brunschvicg représente, avec Célestin Bouglé et Paul Fauconnet⁴¹, une figure de l'honnête professeur de la III^e République qui provoque un sentiment d'indignation chez le jeune Aron, à cause de ce qu'il désigne comme étant « l'inconscience historique des sociologues professionnels »⁴² face aux signes et au péril de la guerre. Comment celui qui étudie les réalités sociales, leurs déterminations, peut-il produire une connaissance scientifique dans son champ particulier en dissociant absolument celle-ci de la position qu'il tient dans la société et des valeurs auxquelles il adhère ? Plus de trente ans après cette expérience, Aron se propose d'étudier les rapports entre la connaissance et l'action, entre la sociologie et la politique. La position du sociologue représente dès lors un problème épistémologique portant sur les conditions historiques de la production d'un savoir et un problème politique d'inspiration wébérienne quant à la fonction du savant dans la cité relativement à son positionnement.

Le sociologue, plus globalement le savant, n'est-il pas condamné à une forme d'idéalisme en voulant édifier un système des systèmes permettant de rendre raison de tout ? En ne prenant pas en compte la tension qui subsiste entre la représentation scientifique d'une société et l'expérience vécue de celle-ci, l'ambition scientifique n'est-elle pas doublement une illusion ? En débutant son discours inaugural par une évocation de l'engagement acharné d'un Albert Sauvy contre les spectres du malthusianisme, Aron ne nous suggère-t-il pas que la condition scientifique du savant est d'abord celle d'une condition historique, au sens d'une expérience ancrée dans une société donnée remettant en cause l'idée d'un rapport purement relativiste et détaché, notamment quand le chercheur se porte sur l'étude d'objet comme les systèmes politiques variant d'une culture à une autre ? Entre « le monde où l'on pense »⁴³ et « le monde où l'on vit »⁴⁴, existe-t-il une troisième voie qui puisse conduire le savant à une réflexion sur sa condition historique et sur sa responsabilité à l'égard de la société ? Tout cela nous ramène encore une fois à interroger la situation d'où parle Raymond Aron : est-ce seulement un homme qui pense au sein d'une institution qui symbolise *a priori* plus qu'une autre ce monde où l'on pense et non où l'on vit ? Pour y répondre, nous pourrions reprendre les mots qu'Aron prononce à propos de Gaston Bachelard :

41 ARON Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Gallimard, Paris, 1986, p.446-457.

42 *Ibid*, p.25.

43 BACHELARD, Gaston, *La Philosophie du non*, Paris, Presses universitaires de France, 1940, p.11.

44 *Ibid*, p.11.

« De toute évidence, il se situe dans un troisième [monde], celui de la réflexion philosophique, puisqu'il cherche un sens à la quête de la vérité en même temps qu'à notre existence profane. Ce troisième monde dans lequel l'expérience vécue s'élève à la conscience d'elle-même, il est construit et non donné, citadelle dans laquelle se retire chacun frappé par le malheur, ensemble plus ou moins cohérent où s'organisent les activités entre lesquelles nous sommes condamnés à nous disperser, les valeurs suggérées par le milieu mais lentement reconnues comme siennes par la personne. »⁴⁵

Cette entrée au Collège de France est marquée par une réflexion d'autant plus philosophique puisqu'elle porte tant sur les problèmes épistémologiques des conditions de la production d'un savoir que sur la dimension historique de la pratique d'une science au sein de la société politique, sur la responsabilité qui incomberait à un savant d'assumer au sein d'une institution d'une société donnée à un moment donné. Le terme de « responsabilité »⁴⁶, qui conclut ce discours, ne renvoie pas à la responsabilité d'Aron en tant que professeur fraîchement élu mais bien à celle du philosophe en tant que philosophe, à celle d'une « responsabilité sociale du philosophe »⁴⁷ qu'il évoquait d'ores et déjà en 1961. Les années 1970 symbolisent plus qu'une autre époque du parcours aronien cette préoccupation centrale d'un rappel de la responsabilité du philosophe vis-à-vis « de son œuvre et de sa vie »⁴⁸, vis-à-vis de la philosophie, de la cité et de l'histoire humaine.

L'entreprise philosophique aronienne s'apparente à une pensée critique de l'histoire qui part d'une position déterminée que nous occupons dans une société dont les enjeux pratiques relèvent premièrement de la politique. Toutefois, l'objet de cette philosophie n'est nullement de fonder une science sur ce que Franciszek Draus nomme « les illusions du moralisme et du scientisme »⁴⁹, en d'autres termes celles de l'idéologue et du technicien. Il ne s'agit pas de fonder l'action politique sur un idéalisme d'inspiration morale ou idéologique, ni sur des résultats prescriptifs de la science. Dans la pensée aronienne, Draus précise que le problème de la connaissance et de l'action renvoie à une distinction radicale : d'une part, l'action représenterait une décision prise relativement à une situation où s'opère des choix en vue d'une finalité ; d'autre part, la connaissance quant à elle renvoie à une activité réflexive qui tend vers une compréhension des phénomènes en partant du principe qu'ils peuvent être en partie connus. Bien qu'ayant des finalités distinctes, la connaissance pourrait guider l'action sans pour autant dicter les choix à prendre. La responsabilité des choix demeure celle du po-

45 ARON, Raymond, *La condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971, p.54.

46 *Ibid*, p.66.

47 ARON, Raymond, « La responsabilité sociale du philosophe » In : *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961. p.257.

48 ARON, Raymond, *La condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971, p.55.

49 DRAUS, Franciszek. « Raymond Aron et la politique », In: *Revue française de science politique*, 34^e année, n°6, 1984. p.1202.

litique et non du savant. La réflexion épistémologique d'Aron est inscrite ainsi dans une philosophie de l'action politique, une pensée des conditions dans lesquelles le savant peut éclairer le chef d'État en amont de ses décisions.

Dans cette perspective, notre étude portera sur l'une des œuvres phares de ces années-là, sur son « *chef-d'œuvre* »⁵⁰ pour certains : *Penser la guerre, Clausewitz* publié en deux volumes en 1976. Pourquoi ce choix ? Autrement dit : pourquoi la guerre ? La guerre représente l'un des objets premiers de la pensée de l'histoire chez Aron, de l'*Introduction à la philosophie de l'histoire* jusqu'à la publication de *Les Dernières Années du siècle*. Les deux tomes de cette somme philosophique correspondent à une interprétation critique de Carl von Clausewitz, en particulier de *De la guerre*, et de ses réinterprétations. Cette œuvre naît des travaux qu'Aron a fait sur la « *Théorie stratégique de Clausewitz à Mao Tsé-Toung* »⁵¹ lors de ses cours au Collège de France. Décrite comme une sorte d'enquête par Aron, cette recherche correspond à ce que Paul Ricoeur désigne comme une herméneutique critique⁵² dont l'objet théorique est d'abord les conditions de possibilité du discours historique par rapport aux « *limites à toutes prétentions totalisantes* »⁵³ et à son « *propre projet de vérité* »⁵⁴. *Penser la guerre, Clausewitz* représente un travail critique dont l'objet et la méthode employés illustrent à plus d'un titre les différentes dimensions du problème de la responsabilité du philosophe.

En insistant dès l'introduction sur le fait que « *l'interprétation au sens large appartient au nombre de thèmes favoris des philosophes français au cours des dernières années* »⁵⁵, Raymond Aron inscrit sa démarche dans un champ philosophique marqué par de nombreuses pratiques interprétatives portant sur divers objets, dont les rêves avec l'approche psychanalytique⁵⁶ ou encore l'œuvre marxiste avec l'approche althusserienne⁵⁷. S'opposant à l'ambition d'édifier une théorie interprétative pouvant s'appliquer à n'importe quel l'objet, Aron développe plutôt une pratique interprétative méthodique qu'il nomme l'interprétation historique. Dans l'exposition de ce parti pris méthodologique, il anticipe les éventuelles critiques que ses confrères pourraient lui avancer en explicitant les principes de sa démarches : ni anhistorique, ni positiviste, l'interprétation historique se rat-

50 CANGUILHEM, Georges, « Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire », *Enquête* [En ligne], n°7, 1992, mis en ligne le 09 juillet 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/138>, p.6.

51 ARON, Raymond, *La condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971, p.58-59.

52 RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p.449. ; Dans ses mémoires, Raymond Aron rattache l'étude de Clausewitz à ce qu'il nomme la « *critique historique* » : ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010, p.817-847.

53 *Ibid*, p.388.

54 *Ibid*, 388.

55 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.17.

56 LACAN, Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

57 ALTHUSSER Louis, *Lire Le Capital*. Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2014.

tache à l'examen critique d'une œuvre en tant que production historique dont le sens peut être déterminé à partir de l'étude d'abord des archives clausewitziennes et des ouvrages contemporains à l'existence du stratège prussien. L'interprétation part du principe que le sens découlerait de la structure non des textes mais de la totalité de la pensée de Clausewitz, en tant que celle-ci est à comprendre selon des expériences vécues et des changements historiques à considérer nécessairement pour reconstituer un système. Aron présente cette méthode interprétative par opposition à d'autres et suggère que son application démontrerait l'invalidité, ou du moins les limites méthodologiques, d'autres approches comme celle de Leo Strauss sur Machiavel⁵⁸, d'Althusser sur Marx⁵⁹ ou même de son ancien élève André Glucksmann sur Clausewitz⁶⁰.

Conscient des limites de la notion de méthode, Raymond Aron ne fait pas de l'interprétation historique un mythe philosophique détaché des conditions réelles d'une découverte scientifique. Bien qu'elle se veuille scientifique par sa démarche historique, cette interprétation n'en demeure pas moins une interprétation qui engage la position de l'interprète dans le processus de production d'un savoir. Malgré ces limites, l'idéal de cette méthode permettrait d'aboutir, selon Aron, à la rencontre, bien que relative, avec celui qu'il désigne comme le « vrai Clausewitz »⁶¹ :

« La méthode qui me paraît adaptée à l'objet choisi sera jugée à coup sûr, simpliste, voire - suprême injure - positiviste. [...] L'interprétation de Clausewitz, comme celle de tout acteur - en ce cas acteur par rapport à son œuvre - exige de même que l'on retrouve sa fin ou son intention. Que voulait-il dire à la postérité ? Qu'entendait-il par son discours ? La réponse se trouve dans les textes eux-mêmes mais ces textes risqueraient d'induire en erreur s'ils n'étaient remis dans un contexte historique, si le sens des mots n'était éclairé par le sens que ses contemporaines leur donnaient. En bref, les bonnes et vieilles méthodes de l'histoire des idées restent encore aujourd'hui indépassables, au moins en une phase préliminaire, pour qui veut atteindre le « vrai Clausewitz » ; autrement dit reconstituer aussi fidèlement que possible ce qu'il a pensé. »⁶²

À la lumière de l'intention philosophique qui guide l'entreprise aronienne, notre démarche s'attachera à démontrer en quoi cette interprétation de Clausewitz et de *De la guerre* n'est pas réductible à un travail d'historien mais relève bien du champ philosophique. Le projet interprétatif d'Aron

58 STRAUSS, Leo, *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot, 1982.

59 ALTHUSSER Louis, *Lire Le Capital*. Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2014.

60 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976. p.17 : à propos de l'interprétation d'André Glucksmann dans *Le Discours de la guerre*, Aron considère ce travail comme « brillant, et, comme il se doit, gratuitement obscur ».

61 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.20.

62 *Ibid*, p.20.

réitère sous une forme différente le problème de la responsabilité : comment une interprétation dont l'ambition est de reconstruire le plus justement possible le système de la pensée clausewitzienne peut-elle ne pas se détourner pour autant des affaires de la cité ? En autres termes, comment la lecture de Clausewitz par Aron met-elle en scène le dilemme, peut-être indépassable, entre l'analyse herméneutique ou technicienne de la pensée et la prise de position politique, voire idéologique, vis-à-vis de l'action, notamment des risques d'une guerre atomique ? Nous verrons que cette interprétation historique, en tant qu'expression d'une théorie politique des relations internationales, développe un mouvement structurel permettant au philosophe de faire œuvre de technicien mais aussi de se positionner relativement à des problèmes épistémologiques, politiques et historiques. Mais, comment le passage par l'étude monographique de la pensée philosophique de Carl von Clausewitz le conduit-il nécessairement, selon sa méthode, à l'affirmation structurelle des principes premiers qui sont au fondement de sa philosophie politique ainsi que de son interprétation ontologique et herméneutique de l'histoire ?

De Clausewitz à ses réinterprétations, de l'âge européen à l'âge nucléaire, nous proposons d'étudier les deux volumes de cette interprétation de Clausewitz en tant qu'elle est une interprétation historique qui inclut dans sa démarche méthodique la reconstruction de la pensée clausewitzienne et l'application de cette reconceptualisation à une critique des réinterprétations et à une analyse des conjonctures historiques du XX^e siècle. Contrairement à certaines études qui se focalisent seulement sur l'apport proprement historique ou politique de cette lecture de Clausewitz⁶³, nous souhaitons réaffirmer notre hypothèse initiale d'une dimension premièrement philosophique à cette démarche aronienne. Autrement dit, notre démarche n'est pas celle d'une critique de l'interprétation aronienne de Clausewitz mais bien d'une étude du sens philosophique qui découle d'une telle méthode interprétative. Nous serons en droit de nous demander si ce sens est celui d'un technicien, d'un idéologue ou bien d'un philosophe tel que le conçoit Raymond Aron. En somme, nous invitons chacun à (re)lire *Penser la guerre, Clausewitz* à la lumière de la pensée philosophique de Aron.

Les sources aroniennes qui feront l'objet de cette étude se divisent en deux catégories. La première renvoie à la matière de cette interprétation historique : les deux volumes de *Penser la guerre, Clausewitz*. La seconde catégorie renvoie aux sources qui permettront de rattacher cette méthode à l'intention philosophique de Raymond Aron. Il s'agit de sa thèse, *L'Introduction à la philoso-*

63 BIZIER, Joël, *Le Clausewitz de Raymond Aron : interprétation et analyse aronienne portant sur l'œuvre de Carl von Clausewitz*, Mémoire, Université de Montréal, 2007 ; MESSIER, François, *Politique et guerre dans l'œuvre de Raymond Aron*, Thèse de doctorat, en science politique, Université d'Ottawa, 2013 : nous notons que la notion « d'interprétation historique » ne figure pas dans ces travaux. Les dimensions historiques et politiques des analyses d'Aron gagneraient, selon nous, à être lues relativement à une intention philosophique et à la compréhension de *Penser la guerre, Clausewitz* comme relevant d'une méthode unifiant structurellement les deux volumes, lesquels sont trop souvent dissociés.

phie de l'histoire, et d'autres ouvrages dont *Paix et guerre entre les nations*, *Dimensions de la conscience historique* ou encore ses *Mémoires*, dans lesquelles un chapitre est consacré à Clausewitz. Certains textes posthumes seront également pris en compte, comme par exemple l'article intitulé « Clausewitz et notre temps »⁶⁴.

Notre étude suivra un parcours structuré en trois temps. Premièrement, en considérant les étapes de la formation du dialogue entre la pensée aronienne et celle de Clausewitz, nous définirons en quoi la méthode de l'interprétation historique représentait un choix en adéquation avec le projet d'une reconstruction des structures de la pensée clausewitzienne, en particulier de l'établissement interprétatif d'un état final des conceptions avancées dans *De la guerre*. Or, en revêtant les habits d'un historien du système de la pensée clausewitzienne, Aron peut-il malgré ce parti pris faire de sa lecture une interprétation philosophique ? Le passage du premier tome au second ne serait pas artificiel, selon nous, mais répondrait bien à une logique structurelle caractéristique de la méthode de l'interprétation historique. Deuxièmement, par le biais de l'interprétation aronienne de la conceptualisation clausewitzienne de la guerre, Aron opère une critique des inversions de la *Formule* de Clausewitz afin d'inscrire son interprétation, celle accentuant la primauté de l'intelligence personnifiée de l'État, dans une réflexion praxéologique sur les conditions de l'action raisonnable des acteurs politiques face aux risques de l'âge nucléaire. Le dernier et ultime temps de notre parcours visera à clarifier la thèse sur laquelle aboutie cette interprétation : celle d'une nécessité historique de la raison. La lecture politique de Clausewitz par Raymond Aron demeure celle d'une « *interprétation philosophique* »⁶⁵ car dépendante d'une pensée critique de l'histoire dont les principes furent exposés dans *l'Introduction à la philosophie de l'histoire*. Nous déterminerons ainsi comment cette nécessité historique de la raison peut être comprise relativement à une ontologie de l'être historique et à une herméneutique de l'histoire, laquelle n'est pas sans faire penser aux analyses kantienne issues de *l'Idée de l'histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*. Malgré le désenchantement du monde, le philosophe, fort d'un savoir technique et historique, se dressant contre les idéologies bellicistes ou pacifistes, se continuerait à assumer librement la responsabilité qui lui incombe dans la société tout en demeurant fidèle à la philosophie en tant qu'elle est « *la question radicale que l'homme, en quête de la vérité, s'adresse à lui-même* »⁶⁶.

64 ARON, Raymond, « Clausewitz et notre temps », *Études internationales*, volume 43, n°3, 2012, p.339-370.

65 ARON, Raymond, « Ma carrière - Note du 6 janvier 1983 », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022, p.23.

66 ARON, Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1986, p.430.

CHAPITRE I : LIRE DE LA GUERRE

« Tout d'abord, précisons ceci : lire, c'est comprendre. Celui qui ne comprend pas ne lit pas. »⁶⁷

Hans-Georg Gadamer

L'intitulé de ce chapitre fait référence à un ouvrage paru plus d'une décennie avant *Penser la guerre, Clausewitz*. Il s'agit de *Lire le Capital*. Construit autour des contributions de Louis Althusser, d'Étienne Balibar, de Roger Establet, de Pierre Macherey et de Jacques Rancière, cette somme interprétative expose dans ses premières pages des considérations qui peuvent nous aider à éclairer la lecture de Clausewitz proposée par Aron. Dans le chapitre intitulé « Du « Capital » à la philosophie de Marx », Louis Althusser définit la démarche de cette œuvre collective comme celle d'une lecture philosophique du *Capital* de Marx. Or, qu'est-ce qu'une lecture philosophique ? En opérant une distinction entre les lectures des historiens, des économistes ou des logiciens, Althusser tend à expliciter quelle est la spécificité de la lecture pour le philosophe en tant qu'elle interroge l'objet spécifique d'un discours spécifique et le rapport spécifique d'un discours à son objet :

« Une lecture philosophique du Capital est donc tout le contraire d'une lecture innocente. C'est une lecture coupable, mais qui n'absout pas sa faute dans son aveu. Au contraire, elle revendique sa faute comme une « bonne faute », et la défend en démontrant sa nécessité. C'est donc une lecture d'exception qui se justifie elle-même comme lecture, en posant à toute lecture coupable, la question même qui démasque son innocence, la simple question de son innocence : qu'est-ce que lire ? »⁶⁸

De quoi le lecteur-philosophe est-il coupable ? Selon Althusser, la lecture du *Capital* empruntée par ses collaborateurs et par lui-même serait coupable d'une méthode de lecture appliquée au texte : il s'agirait de voir à partir de la philosophie de Marx ce qui est visible qu'en tant qu'invisible à l'échelle des analyses exposées dans le texte et d'éclaircir la nature des articulations qui s'établissent dans la relation entre le non pas voir d'un voir et la structure visible qui la contient. À l'image de Marx qui voit dans l'économie classique d'un Adam Smith ce que celle-ci ne voit pas dans ses propres propositions, Althusser avance qu'un tel mode de lecture, qualifié de « sympto-

67 DUTT, Carsten, *Herméneutique, esthétique, philosophie: dialogue avec Hans-Georg Gadamer*, trad. par D. Ipperciel, Montréal, Fides, 1998. p.94.

68 ALTHUSSER Louis, « Du « Capital » à la philosophie de Marx », dans : *Lire Le Capital*. Paris , Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2014, p. 1-79.

male », a pour fonction d'identifier dans un texte que nous lisons un second texte, dont l'absence nécessaire s'articule avec une structure visible qui représenterait le premier degré de la lecture. Ce cheminement amènerait le lecteur-philosophe à déterminer la présence de concepts essentiels à la pensée d'un auteur mais absent *a priori* de son discours.

La lecture philosophique du *Capital* avancée par Althusser repose sur deux principes : le première est celui d'une lecture qui est un discours théorique rétrospectif visant à déterminer la part invisible de textes lus ; le deuxième consiste en un dépassement d'une focalisation sur ce que l'on voit du texte afin d'identifier ce qui est transparent dans la structure d'un texte, ce qui est rendu visible à la lumière de l'étendue d'une pensée qui englobe en elle-même la possibilité d'une lecture qui s'ajoute à celle traditionnelle. Ces principes permettent d'exposer une lecture nouvelle du *Capital* visant à répondre à des questions théoriques comme celle du problème du statut épistémologique du *Capital* en tant que continuation de l'économie classique ou en tant que révolution théorique faisant du marxisme une science à part entière.

Notre intention par ce détours n'a nullement pour objet une comparaison de la lecture althusserienne de Marx avec celle aronienne de Clausewitz, ce qui n'aurait guère de sens *a priori* au vue de la critique d'Aron contre le « *marxisme imaginaire* »⁶⁹. Toutefois, bien que ne partageant pas les mêmes principes, ces deux lectures posent la question d'une démarche vis-à-vis du texte qui serait spécifiquement philosophique et qui permettrait de lire ce qui jusque-là ne l'a pas été. C'est pour cette raison que définir son propre mode de lecture revient pour Aron à se positionner philosophiquement par rapport à d'autres démarches interprétatives, notamment celles qui portent tant sur Marx que sur Machiavel⁷⁰.

Sans avoir recours à cette lecture dite « *symptomale* », sans prétendre accorder à son interprétation une valeur épistémique supérieure à d'autres possibles, la démarche d'Aron est présentée par celui-ci comme ne pouvant être assimilée à une lecture du texte clausewitzien à partir de ce qui ne serait pas présent au sein de la structure de la pensée clausewitzienne. L'interprétation aronienne de Clausewitz est une lecture qui se veut historique. Cette première partie de notre étude s'attachera à développer tout ce qui présuppose une telle proposition via l'analyse de la notion d'interprétation historique qui inaugure *Penser la guerre, Clausewitz*. Bien que des études sur l'interprétation aronienne de Clausewitz existe déjà⁷¹, notons qu'elles demeurent insuffisantes dans la compréhension de la pensée aronienne en ce que nous considérons que les résultats de l'interprétation ne peuvent

69 ARON, Raymond, *D'une sainte famille à l'autre. Essai sur le marxisme imaginaire*, Paris, Gallimard, 1969.

70 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz. 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976. p.25 : « Si, en revanche, il cherche le centre vivant, l'inspiration ultime, les idées directrices, le message permanent de Machiavel ou de Marx, il ne peut pas ne pas trouver ce qu'il cherche, il insistera sur ce qu'il croit haïssable s'il combat les machiavéliens ou les marxistes, sur ce qui lui semble à jamais admirable, s'il s' imagine poursuivre la même lutte. »

être lus sans une prise en compte de la méthode qui les rend possible et, par conséquent, d'une analyse préliminaire des principes de l'interprétation historique.

Cette interprétation est-elle celle qui fait de la matière historique la seule source fiable pour lire le plus fidèlement possible Clausewitz ou bien cette dimension historique de l'interprétation signale-t-elle ce qui conditionne toutes lectures, c'est-à-dire la position relative d'un être qui lit à travers les lunettes de son temps une matière qu'on aurait tort de considérer comme objective ? Au fond, en forgeant cette notion d'interprétation historique, Raymond Aron ne joint-il pas ensemble deux régimes de lecture, celui de l'interprète-philosophe et celui de l'historien, qui seraient foncièrement antinomiques du fait que cette compréhension historique de l'œuvre peut soit être prise en elle-même, soit dans un mouvement qui la dépasse⁷² ? Qu'est-ce qui constituerait l'unité du passage d'une compréhension à une autre sans supposer que cela ne soit que l'affaire d'une juxtaposition insignifiante, voire contradictoire ?

En amont, il convient de considérer cette lecture de Clausewitz en tant que relecture, c'est-à-dire, en tant que résultant d'un dialogue sans cesse renouvelé entre Aron et Clausewitz. Une fois les conditions historiques et intellectuelles de cette relecture définies, nous nous attacherons à déterminer les principes qui fondent la méthode de l'interprétation historique pour observer comment cette analyse de *De la guerre* tend à élucider la signification des propositions clausewitziennes *via* un processus de reconstruction de la structure d'une pensée en tant que système philosophique.

I - Aron et Clausewitz : les étapes de la formation d'un dialogue philosophique

Plusieurs textes de Raymond Aron nous permettent de reconstituer les différentes étapes qui structurent le dialogue entre lui et Clausewitz : pour replacer ces lectures successives dans leur contexte historique, nous allons principalement nous appuyer sur le regard rétrospectif du Aron des *Mémoires* ou de la préface de *Penser la guerre, Clausewitz* afin d'analyser la représentation et la place que celui-ci accorde à ce dialogue philosophique dans son œuvre, en particulier entre la décennie de la publication de *Paix et guerre entre les nations* et celle de ses travaux sur Clausewitz au

71 BIZIER, Joël, *Le Clausewitz de Raymond Aron : interprétation et analyse aronienne portant sur l'œuvre de Carl von Clausewitz*, Mémoire, Université de Montréal, 2007 ; MESSIER, François, *Politique et guerre dans l'œuvre de Raymond Aron*, Thèse de doctorat, en science politique, Université d'Ottawa, 2013 : nous notons que la notion « d'interprétation historique » ne figure pas dans ces travaux. La dimension philosophique de cette interprétation est ignorée ou exclue volontairement de cette approche.

72 ARON Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Gallimard, Paris, 1938. p.186. : « La compréhension historique s'engage dans deux directions divergentes et même opposées. Elle vise ou bien à interpréter une époque en elle-même, ou bien à la mettre en place dans une totalité plus vaste, à la subordonner à un mouvement qui la dépasse. [...] Certes, on pourrait préciser les droits respectifs de l'une et de l'autre interprétation selon les aspects de la réalité, selon les œuvres. En dernière analyse, il subsisterait une antinomie fondamentale »

Collège de France. Que signifie lire Clausewitz en 1962 ? D'une décennie à une autre, en quoi la lecture de Clausewitz dans les années 1970 se distingue-t-elle de celles antérieures ? En prenant la décision de travailler sur Clausewitz pour plusieurs de ses cours du Collège de France, puis de lui consacrer des recherches plus approfondies, le professeur opère un retour à la pensée de ce stratège prussien et une relecture de cette œuvre inachevée, *De la guerre*, qu'il nomme le *Traité*. En déterminant les étapes de la formation de ce dialogue, nous pourrions mieux saisir ce qui fonde le choix de l'étude de Clausewitz par Aron pendant les années 1970 et non celui d'une étude de Marx, laquelle semblait pourtant *a priori* plus logique⁷³. Répondons donc à cette question : pourquoi Clausewitz ?

Ce choix ne peut se comprendre sans être replacé dans le cadre des conditions historiques de la réception de la pensée clausewitzienne au XX^e siècle. De la Première Guerre mondiale jusqu'aux années soixante-dix, Carl von Clausewitz fait l'objet d'un discrédit dans le champ philosophique à cause de nombreuses critiques⁷⁴, dont celle fameuse présentée par B. H. Liddell Hart dans *The Ghost of Napoleon* en 1921. L'intérêt à contre-courant pour Clausewitz dans le parcours d'Aron prend forme en 1955, avec la lecture du *Traité* dans la traduction de Denise Naville. Cette lecture s'opère dans le cadre d'une pensée de la guerre qui se fait par rapport à certaines expériences historiques spécifiques : celle de l'engagement auprès des Forces françaises libres à Londres ; puis celle du risque d'une montée aux externes et d'une guerre nucléaire entre les puissances étatiques, dont surtout les États-Unis et l'URSS.

Nonobstant le fait qu'Aron contribua grandement à la réhabilitation de Clausewitz, laquelle est reconnue encore aujourd'hui comme éclairante⁷⁵, il est à noter que ses premiers rapports avec le stratège prussien ne furent qu'indirectes et que ce n'est qu'au fil des décennies qu'Aron a construit sa propre interprétation. C'est via l'interprétation de Clausewitz issue de *L'Histoire de l'art de la guerre dans le cadre de l'histoire politique* de Delbrück que débute ce dialogue, que ce soit dans *Espoir et peur du siècle*⁷⁶ ou surtout dans *Paix et guerre entre les nations* :

73 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010, p.830-831. : « Depuis *Paix et guerre*, je n'avais publié que des essais. Le temps était venu de m'imposer de nouveau une véritable épreuve. Étonnante décision : j'approchais des soixante-dix ans et un "Marx", une autre étude sur la philosophie de l'histoire auraient répondu d'avantage à la logique de mon existence et de ma carrière »

74 MALIS Christian, « Aron-Clausewitz, un débat continu », *Stratégique*, n°78-79, 2000 : « La Seconde Guerre mondiale, qui renouvelle et amplifie la tragédie de la première, porte un nouveau coup à l'auteur de *Vom Kriege*. L'apparition et l'incrustation des armes atomiques dans le paysage stratégique semblent infliger le coup de grâce : quelle rationalité peut-il y avoir à la guerre et à l'escalade militaire quand l'issue risque d'être l'anéantissement réciproque des belligérants ? »

75 DURIEUX, Benoît, *Relire De la guerre de Clausewitz*, Paris, Economica, 2005 ; *Clausewitz en France : deux siècles de réflexion sur la guerre (1807-2007)*, Paris, Economica, 2008.

76 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.10 : « Je mis en exergue d'un des essais d'*Espoir et peur du siècle*, la phrase du livre VIII : « Tout l'art militaire se change en simple prudence dont l'objet principal sera d'empêcher l'équilibre instable de pencher soudain à notre désavantage et la demi-guerre de se transformer en une guerre complète » »

« En continuité avec l'interprétation de Clausewitz par Delbrück, , Aron propose une stratégie défensive qu'il résume dans la formule « survivre, c'est vaincre ». »⁷⁷

Aron reviendra sur les distinctions qui séparent Clausewitz et Delbrück en accordant une place à l'interprétation delbrückienne dans son étude du système clausewitzien⁷⁸ qui, pour des raisons méthodologiques, excluait pourtant d'étudier cette pensée dans le premier volume à partir de ses interprètes postérieurs. Bien qu'étant d'abord indirect aussi sur un plan historique, ce dialogue entre Aron et Clausewitz est celui d'hommes qui sont plongés dans l'histoire, qui pensent à partir d'elle ce qu'est la guerre, quelles sont ses conditions historiques et en quoi elle représente un risque d'un âge à un autre :

« Le contraste entre les guerres en dentelles du XVIII^e siècle et les guerres de la Révolution e de l'Empire offrit un point de départ à sa réflexion [à Clausewitz] ; cent trente ans plus tard, l'ampleur hyperbolique des guerres déclenchées en 1914 et en 1939, puis la menace de l'arme nucléaire obligent le citoyen, l'observateur, le sociologue à se demander quand et pourquoi les guerres montent aux extrêmes, si et comment les hommes peuvent les limiter. Clausewitz lui-même s'est-il soucié de cette limitation ? »⁷⁹

Ces quelques mots issus de la préface de *Penser la guerre*, Clausewitz exposent comment Aron en vient à penser la guerre aux côtés de Clausewitz à partir d'un problème se posant du fait d'une situation historique de la guerre propre à la seconde partie du XX^e siècle : l'évolution technique qui mène au développement d'armes nucléaires au sein des grandes puissances étatiques mène-t-elle nécessairement à des conflits qui tendent vers les extrêmes et à l'anéantissement des belligérants eux-mêmes ?

Partons d'une observation : c'est en 1962 qu'Aron publie *Paix et guerre entre les nations*, c'est-à-dire la même année où eut lieu la crise des missiles de Cuba. Jusqu'à cet événement qui fit suite à des pourparlers visant à encadrer l'usage de ces armes, les puissances américaines et soviétiques pratiquèrent ce que nous pouvons nommer une diplomatie nucléaire dont l'usage consistait en la menace explicite ou non d'emploi de ces armes en vue d'obtenir certaines fins. En 1966, à l'occasion de la parution de la quatrième édition de *Paix et guerre entre les nations*, Aron revient sur cette situation symbolisant un tournant dans l'histoire des relations internationales qui mène à la signature successive de deux traités : le traité de non-prolifération nucléaire en 1968 et le premier accord de réduction des armements nucléaires stratégiques en 1972.

77 MOURIC, Joël, « L'interprétation aronienne de Clausewitz », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022, p.84.

78 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, I. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976. p.30.

79 *Idib.* p.11.

« Lorsque M. Khrouchtchev commit l'imprudence de construire à Cuba une base d'engins balistiques à moyenne portée, un quasi-ultimatum américain l'accula au choix entre une réplique en une autre zone de la planète (où il aurait bénéficié d'une supériorité en armes classiques, comparable à celle dont disposaient les États-Unis au large des côtes de la Floride), le recours aux armes suprêmes ou la retraite. Il semble que les hommes du Kremlin n'aient guère hésité et qu'ils aient préféré la retraite. [...] La dissuasion cessait d'être une abstraction. Les dirigeants soviétiques découvraient, peut-être avec surprise, qu'en certaines circonstances le Président des États-Unis ne reculerait pas devant les périls d'une confrontation directe, même avec un État possesseur des armes thermonucléaires. »⁸⁰

Pour penser les conditions historiques d'une limitation de la guerre dans le premier chapitre de *Paix et guerre entre les nations*, intitulé « Stratégie et diplomatie ou de l'unité de la politique étrangère », Aron s'appuie sur des élaborations conceptuelles reposant sur la première des définitions clausewitziennes de la guerre présente dans le chapitre I du Livre I de *De la guerre* :

« La guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté »⁸¹.

En privilégiant cette définition clausewitzienne, qui rejoint une hypothèse commune aux philosophes classiques tels que Montesquieu, Hobbes ou Rousseau, Aron met en avant deux concepts qu'il juge de décisifs : l'acte de violence et la volonté⁸². Que désignent-ils ? L'acte de violence, en tant que violence physique, représente un moyen qu'une volonté, celle d'un État, peut utiliser afin de s'imposer à un tiers, en d'autres termes dans le but de réaliser des fins visées. Cette définition mène à concevoir une dialectique de la lutte : le concept de guerre contient en lui-même l'idée qu'imposer sa volonté par la violence peut produire une ascension aux extrêmes du fait d'un choc produit entre deux forces armées. Cette ascension croissante et proportionnelle mène à concevoir le moyen comme une forme de finalité, c'est-à-dire une volonté de destruction de l'ennemi. La guerre correspondrait à une forme absolue où la volonté ne peut s'accomplir sans une extension de la violence allant de la contrainte à l'anéantissement.

Dans cette définition conceptuelle de la guerre, notons qu'il s'agit bien de définir la guerre comme un concept idéal, comme une forme absolue dont la nature propre nous mène logiquement à concevoir une dialectique de la lutte où, tel que dans un combat au corps à corps, l'adversaire n'est

80 ARON, Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962. p.8-9.

81 CLAUSEWITZ, Carl von, *De la guerre*, Paris, Éditions de Minuit, 1955.

82 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz. 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.11 : « Je me référerai de préférence à Clausewitz parce que celui-ci rapproche immédiatement les deux concepts décisifs - acte de violence, volonté - et permet d'insérer dans le même système conceptuel les modalités changeantes des conflits armés ou même des conflits réduits à l'observation armée, des épreuves de volonté à l'ombre de la violence possible. »

contraint que par l'effet d'une force dont l'intensité est proportionnelle à la résistance que celui-ci lui oppose. Cette analyse purement abstraite a pour fonction d'établir une distinction entre « *la guerre absolue* », celle décrite par cette définition conceptuelle, et « *les guerres réelles* », lesquelles ne peuvent se comprendre indépendamment de l'histoire et de la nature stratégique des relations entre les États. Cette distinction se fonde sur une autre définition clausewitzienne de la guerre ; il s'agit de celle qu'Aron illustre à partir de l'analyse de la proposition de Clausewitz qu'il surnomme la *Formule* dans ses ouvrages :

« *La guerre n'est que la simple continuation de la politique par d'autres moyens. On voit donc que la guerre n'est pas simplement un acte politique, mais véritablement un instrument politique, une continuation des rapports politiques, la réalisation des rapports politiques par d'autres moyens.* »⁸³

Le critère qui fonde la distinction entre guerre absolue et guerres réelles est celui de la subordination de la guerre à la politique : l'acte de violence, même poussé jusqu'aux extrêmes, demeure un acte politique dont l'application est déterminée par des rapports politiques spécifiques où les acteurs étatiques visent des fins spécifiques. Cette position théorique du primat du politique a pour fonction de déterminer les cadres d'une théorie partant d'une unité de la politique étrangère dans laquelle les conditions stratégiques et diplomatiques des relations internationales peuvent être pensées selon deux formes : celles de la guerre et de la paix. L'usage de Clausewitz, et principalement de ses définitions de la guerre, s'inscrit ici dans une réflexion portant sur l'élaboration d'un cadre épistémologique pour le domaine des sciences politiques, plus spécifiquement des relations internationales. Cette réflexion de 1962 est considérée *a posteriori* par Aron comme non satisfaisante ; toutefois, une constance s'observe entre *Paix et guerre entre les nations* et *Penser la guerre, Clausewitz* : il s'agit de l'intention philosophique de réhabiliter les apports de la pensée clausewitzienne en contestant une assimilation de celle-ci à une « *philosophie belliciste* »⁸⁴.

Cette réhabilitation du stratège prussien dans le champ philosophique s'opère à partir de l'étude des implications épistémologiques de l'œuvre de Clausewitz dans la pensée politique de la guerre. Le titre de la somme monographique l'illustre parfaitement en signalant implicitement qu'il ne s'agit pas de penser la guerre *selon* Clausewitz mais de penser la guerre *à partir* d'une théorie qui se présente comme inévitable dans la pensée historique d'un tel phénomène. Ne voyant pas dans l'interprétation sa propre fin, Raymond Aron propose une étude dont la finalité n'est pas théorique mais bien pratique comme le suggère Stephen Launay dans *La pensée politique de Raymond Aron* :

83 CLAUSEWITZ, Carl von, *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006, p.56.

84 *Ibid.* p.35.

« Contrairement à certaines tendances qui font de l'épistémologie la seule fin du raisonnement, Aron considère que celle-ci n'a d'intérêt que dans la mesure où elle procure des outils pertinents d'analyse. Ainsi toutes ses critiques incluent un moment crucial : celui de la confrontation de la théorie concernée avec les événements ou phénomènes sociaux qu'elle prétend éclairer. Par là même les virtualités idéologiques de certaines doctrines sont soulignées »⁸⁵

Le dialogue philosophique qui se développe progressivement entre Aron et Clausewitz enveloppe tant le domaine de la philosophie de la connaissance que celui d'une philosophie de l'action. *Penser la guerre*, Clausewitz représente un certain mode de lecture qui se caractérise par une quadruple intention que le biographe de Raymond Aron résume en ces termes :

« Aron se fixait quatre objectifs en se lançant dans l'étude du stratège prussien : décrire un itinéraire personnel en le resituant dans son environnement historique ; analyser une méthode de jugement ; prendre position sur les problèmes d'interprétation de l'œuvre ; commenter enfin la descendance et l'actualité d'une théorie. »⁸⁶

Nous déterminerons la nature de cette méthode d'interprétation qu'Aron applique dans les deux volumes de son *Clausewitz*. Plus que l'interprétation en elle-même de Clausewitz, il s'agira donc de déterminer comment cette méthode, dont la finalité première est de reconstruire la pensée clausewitzienne, produit finalement des « outils pertinents d'analyse »⁸⁷ dont l'usage conduit à une « confrontation de la théorie »⁸⁸ à certains phénomènes spécifiques qui correspondent à une actualité, laquelle n'invalide pas la théorie mais, au contraire, la réalise dans ce qu'Aron nomme une praxéologie. Comme toutes interprétations, celle aronienne, qui repose sur une pratique méthodique de ce qu'il nomme l'interprétation historique, présuppose une théorie de la signification, laquelle est au principe de cette (re)lecture philosophique de l'œuvre de Clausewitz et surtout de *De la guerre*. Cette théorie implique, selon nous, l'étude de la logique structurelle de l'ensemble de cette monographie composée en deux parties. Cette bipartition de l'interprétation aronienne renvoie à deux temps de la lecture : celui d'une lecture méthodique visant la compréhension d'un état final de la pensée clausewitzienne et celui d'une compréhension des conjonctures historiques vécues par Aron à la lumière de la conceptualisation clausewitzienne. La compréhension de l'œuvre philosophique n'aurait pas de sens en elle-même mais bien qu'à partir d'une connaissance qui participe au dépassement de son objectivation en se transcendant elle-même et en se confrontant au réel historique.

85 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p.155.

86 BAVEREZ, Nicolas, *Raymond Aron*, Paris, Perrin, 2006, p.20.

87 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p.155.

88 *Ibid*, p.155.

II - La méthode de l'interprétation historique :

Qu'est-ce que l'interprétation historique ? Une méthode. Mais, en quoi se distingue-t-elle de celle des autres interprètes de Clausewitz, voire plus largement des autres démarches interprétatives dans le champ philosophique ? En nous concentrant sur l'analyse de l'introduction de *Penser la guerre, Clausewitz*, nous définirons les caractéristiques de cette démarche méthodologique et montrerons en quoi cette méthode est exposée par Raymond Aron dans son discours sur un registre de l'ordre de la confrontation philosophique, voire aussi de la polémique. Cette dimension agonistique se prête à une intention : celle d'affirmer les fondements de sa méthode et de répondre par anticipation aux critiques que certains de ses confrères pourraient lui exprimer. Ce n'est pas sans une certaine malice qu'Aron choisit Claude Lefort comme interlocuteur principal : ce jeune philosophe publie sa thèse de doctorat d'État en 1973, *Le travail à l'œuvre : Machiavel*⁸⁹, laquelle fut réalisée sous la direction d'un certain Raymond Aron. En choisissant de débiter son ouvrage par la reprise d'un dialogue avec son ancien étudiant, membre éminent de la galaxie aronienne avec Jean-Claude Casanova et Pierre Hassner⁹⁰, Aron accomplit un triple geste : celui d'une reconnaissance de la valeur philosophique de la théorie de l'interprétation de son ancien disciple⁹¹ ; celui de la mise en place d'un dispositif dialogique au cœur de sa démarche interprétative ; et celui du rejet de l'élaboration d'une théorie interprétative applicable à n'importe quel objet. Cette opposition, que met en scène l'introduction, a pour tâche d'introduire une réflexion sur les conditions historiques de l'interprétation et sur les principes qui peuvent fonder sa validité.

Une fois cette notion d'interprétation historique exposée plus clairement et distinctement, nous reviendrons sur la réponse que Claude Lefort adressa à Aron dans sa note critique « Lecture de la guerre : le *Clausewitz* de Raymond Aron » publiée dans la revue *Annales* en 1977. En discutant en détails l'application de cette interprétation aronienne sur le corpus clausewitzien, celui-ci développe en quoi les propositions de *Penser la guerre, Clausewitz* sont à comprendre sur plusieurs dimensions comme des réponses qui « se combinent dans une seule interrogation »⁹². À quelle question centrale répond donc la méthode de l'interprétation historique ? Nous tâcherons de le déterminer.

Dès les deux premiers paragraphes de l'introduction, Aron formule une critique vis-à-vis des prétentions théoriques qu'auraient certains en considérant qu'une seule théorie de l'interprétation

89 LEFORT, Claude, *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard, 1986.

90 BOUVEREZ, Nicolas, *Raymond Aron*, Paris, Perrin, 2006, p.409.

91 *Idib*, p. 411 : « Engagée en 1956, cette thèse monumentale aboutit en 1972 à la publication de ce qu'Aron qualifia de « livre exceptionnellement riche, subtil et suggestif, livre d'un philosophe en même temps que d'un historien et d'un sociologue » ».

92 LEFORT, Claude, « Lectures de la guerre : le *Clausewitz* de Raymond Aron », In : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 32^e année, N. 6, 1977. p.1268.

pourrait valoir pour tous les auteurs de l'histoire de la philosophie. En visant l'orgueil des philosophes qui prétendent attribuer le vrai et le faux dans la lecture d'une œuvre, à l'instar d'Alain avec Descartes, Aron affirme que l'interprétation ayant un caractère anhistorique est invalide car elle ne s'appuie pas sur une connaissance du contexte d'élaboration de l'œuvre étudiée. L'interprétation aronienne sera historique ou ne sera pas. L'annonce de la méthode d'interprétation se fait sous la forme d'une réponse anticipée à une potentielle critique que ses pairs pourraient lui adresser en amalgamant sa démarche à celle d'un positiviste, ce qui représenterait une « *suprême injure* »⁹³. Cet exposé de méthode initial vise donc à se distinguer d'une démarche anhistorique et théorique totalisante tout en rejetant le qualificatif de positiviste. Une fois le corpus clausewitzien exposé dans ses conditions historiques d'écriture et de publication, Aron ne prétend pas agir en bon positiviste historique, c'est-à-dire en faisant reposer la reconstitution du système clausewitzien seulement sur l'analyse des textes en eux-mêmes. Fidèle aux propositions qu'il développait d'ores et déjà dans *l'Introduction à la philosophie de l'histoire*, Aron caractérisait sa méthode par opposition à une doctrine positiviste qui se donnerait le monopole de la connaissance scientifique :

*« Nous ne tâchons pas de ramener [le savoir historique] à un type de science proclamé à l'avance seul véritablement scientifique. Tout au contraire, nous suivons le mouvement naturel qui va de la connaissance de soi à celle du devenir collectif. Nous utilisons une méthode descriptive, ou, si l'on veut, phénoménologique. Nous n'isolons jamais la science de la réalité, puisque aussi bien la conscience que l'homme prend du passé est un des caractères essentiels de l'histoire elle-même »*⁹⁴

L'interprétation aronienne en tant que compréhension ne se limite pas à l'étude des textes. Dans un premier temps, la présentation de la vie et des œuvres de Clausewitz a pour fonction de rattacher cette philosophie de la guerre à une description du mouvement biographique de la formation de cette pensée. Reprenant le fil de cette méthode phénoménologique formulée dans les années 1930, il s'agit de comprendre en reconstruisant les étapes de la formation d'une pensée à partir d'un contexte historique, d'expériences vécues, sans ignorer que la position de l'interprète présuppose une intentionnalité ancrée dans une histoire, laquelle conditionne une distance temporelle entre l'auteur et l'interprète.

Partant du constat de la pluralité des modes de compréhension des phénomènes, Aron développe l'idée que certaines interprétations auraient pour finalité de ressaisir, dans des paroles ou dans des textes, l'intention d'un tiers qui serait au principe du sens des propositions énoncées. Or, la dé-

93 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.81.

94 ARON, Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1986.

marche interprétative exposée ici part d'un problème entre la séparation historique du temps de l'auteur et de celui de l'interprète : cette distance historique mène à une relativisation de la connaissance historique du fait d'une inadéquation entre le matériau historique, qui demeure fragmentaire, et l'expérience vécue de celui qui a produit des textes. Du point de vue de l'interprète, l'interprétation en tant que reconstruction pose également le problème du langage ou, si nous voulons, des systèmes de signes qui conditionnent la lecture de l'œuvre, en tant qu'elle n'est pas seulement une production de concepts mais en tant qu'elle se rattache à des pratiques historiques du sens rattaché aux mots. Comprendre la pensée de Clausewitz, c'est resituer l'œil du lecteur dans un système de signes auxquels répondent les concepts clausewitziens. Ne cédant ni au dogmatisme positiviste, ni au relativisme historique, la méthode de l'interprétation aronienne vise à intégrer à la connaissance interprétative d'un objet toute sa dimension historique. La méthode ne trouve toutefois pas son accomplissement dans ce temps-là. Un second temps nous ramène à la position du sujet qui énonce une lecture en tant qu'il est un être historique dont le positionnement présupposé un intérêt pour Clausewitz qui dépasse le cadre de l'herméneutique. Il convient de préciser tout ce que recouvre pour Aron le qualificatif d'historique.

Les principes de cette méthode sont présentés dans l'introduction de *Penser la guerre, Clausewitz* en ces termes :

« *L'interprétation de Clausewitz, comme celle de tout acteur - en ce cas acteur par rapport à son œuvre - exige de même que l'on retrouve sa fin ou son intention. Que voulait-il dire à la postérité ? Qu'entendait-il par son discours ? La réponse se trouve dans les textes eux-mêmes mais ces textes risqueraient d'induire en erreur s'ils n'étaient pas remis dans un contexte historique, si le sens des mots n'était éclairé par le sens que ses contemporains lui donnaient. En bref, les bonnes et vieilles méthodes de l'histoire des idées restent encore aujourd'hui indispensables, au moins en une phase préliminaire, pour qui veut atteindre le vrai Clausewitz ; autrement dit reconstituer aussi fidèlement que possible ce qu'il a pensé. [...] Toute interprétation qui respecte et honore son objet ne peut ni ne doit éviter le détour par l'époque, le milieu ou toute autre expression que l'on choisira pour désigner le champ historique. Bien entendu, entre une œuvre et son époque, entre les œuvres et les événements de l'époque, il y a un va-et-vient que l'on appellera, si l'on veut, le cercle herméneutique - ce cercle qui n'est pas vicieux »⁹⁵*

Pour déterminer l'intentionnalité d'un auteur, le chemin le plus juste est présenté comme étant celui non seulement des textes mais bien d'une expérience de reconstruction du sens de ces

95 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.20.

textes relativement à leur inscription dans un contexte historique déterminé. Ce passage de l'œuvre à l'étude historique ou inversement est désigné par l'expression de « *cercle herméneutique* »⁹⁶. L'usage de ce concept a pour fonction de répondre à une objection quant aux limites de la méthode historique : comment expliquer une œuvre par son époque alors qu'on ne connaît cette époque déterminée que par la médiation d'autres œuvres ? Prétendre reconstruire le système d'un philosophe dans un langage qui n'est pas celui de l'auteur étudié, n'est-ce pas ignorer la nécessaire reconstruction préalable d'un système sémantique utilisé ? Bien que ces limites existent, elles ne sont pas suffisantes pour invalider la méthode historique. Cela pour la raison suivante : en prenant les exemples de Machiavel, de Marx et de Clausewitz, Raymond Aron rappelle que les problèmes traités par ces philosophes ont une nature historique. Ces auteurs, en tant qu'êtres historiques, participent à un certain état du champ philosophique où certaines questions se posaient à leurs contemporains, plus largement à la société. L'étude des textes des contemporains de ces auteurs conduit à déterminer les conditions historiques d'un champ d'étude où ils s'inscrivent et, *de facto*, des problèmes qu'il traite. Tout en n'épuisant pas l'interprétation d'une œuvre, cet ancrage historique à un champ déterminé à une époque déterminée permet d'aboutir à la conception d'un certain usage commun des mots, usage qui ne doit pas être confondu avec le nôtre. Ainsi, la méthode de l'interprétation historique passe premièrement par un travail d'archives pour comprendre l'état d'un champ d'étude à une époque donnée où les travaux produits possèdent des problématiques communes et se répondent entre eux. C'est par cette étude préalable du langage que le philosophe pourra ensuite déterminer ce qui dans le discours clausewitzien relève ou non de la production de concepts.

Par ailleurs, en utilisant le concept de cercle herméneutique, Aron s'inscrit dans une filiation philosophique des théories allemandes de l'interprétation⁹⁷, dont il contribua à l'introduction dans le champ philosophique français⁹⁸. Les approches de Schleiermacher ou plus particulièrement de Dilthey exercèrent une influence décisive⁹⁹ sur sa pensée. Sans faire l'analyse détaillée de la généalogie de ce concept, nous nous contenterons de souligner le fait que le cercle herméneutique renvoie à un phénomène circulaire désignant les conditions de la constitution d'une compréhension interprétative. L'expérience de la lecture est subordonnée à des mouvements circulaires qui produisent des ef-

96 *Idib*, p.20.

97 NELSON, B. Scott, *Tragedy and History, The German Influence on Raymond Aron's Political Thought*, Berlin, Peter Lang, 2019.

98 ARON, Raymond, *La philosophie critique de l'histoire, essai sur une théorie allemande de l'histoire*, Paris, Vrin, 1969.

99 ARON, Raymond, « Ma carrière - Note du 6 janvier 1983 », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022, p.22 : « *L'influence de Husserl renforça celle de Dilthey et de la tradition historiste allemande. Elle m'amena à présenter la compréhension dans un style quelque peu phénoménologique. Les significations sont immanentes aux expériences vécues, celles du passé humain ou de son propre passé, et l'historien reconstruit les sens de ces expériences sans s'abandonner à l'illusion de revivre ce que lui-même n'a vécu ou que les autres ont vécu* ».

fets de hiérarchisation de relations entre les parties et le tout d'un objet. Pour atteindre le sens d'une proposition, il faut tenir compte de son historicité en ce que les signes que nous lisons peuvent sémantiquement se distinguer du sens auquel nous les rattachons aujourd'hui. La connaissance des circonstances historiques de la prononciation ou de l'écriture d'une proposition est nécessaire pour reconstruire le sens d'un objet historique qui demeure le produit d'une époque, de l'expérience historique d'un être humain. Ainsi, pour reprendre les mots de Dilthey, « *le sens n'est pas subjectif ; ce n'est pas la projection de la pensée ou de la pensée sur l'objet ; c'est la perception d'une relation réelle au sein d'un lien antérieur à la séparation sujet-objet dans la pensée.* »¹⁰⁰. Remettant en question la distinction épistémologique entre le sujet et l'objet, Aron avance une méthode historique qui est irréductible à l'analyse de simples données textuelles en ce qu'elle inclut en elle-même l'appréciation historique d'un objet en tant qu'il reflète une relation antérieure au sens et à sa propre constitution. Mais, c'est à l'interprète ou à l'historien qu'il revient de définir cette relation en postulant un certain rapport logique de l'œuvre comme le suggérait Aron avec l'exemple de Jean-Jacques Rousseau :

« *Même si, en dernière analyse, on vise la conscience des êtres disparus, on passe par l'intermédiaire des relations intelligibles. Or nous constatons la pluralité des relations susceptibles d'être utilisées. Soit à comprendre Rousseau dans son ensemble, c'est-à-dire à montrer l'unité de ses différents ouvrages : nous tâcherons d'imaginer à la fois le citoyen de Genève, l'utopiste qui rêve d'une politique juste, d'une pédagogie renouvelée, le promeneur solitaire, etc. La contradiction ou la non-contradiction des idées nous importerait moins que la cohérence affective des différents thèmes. Au contraire, si l'on étudie le Contrat social, en lui-même ou dans l'évolution de la théorie politique, l'interprétation devrait être non contradictoire au sein strict : la religion civile est-elle conciliable avec le panthéisme des lettres à M. de Malesherbes, avec le culte de la liberté ? Selon le but qu'il poursuit, l'historien établit entre les éléments des liens différents, il emploie d'autres concepts : or ce but, c'est lui-même qui se l'assigne* »¹⁰¹.

Un concept essentiel à la méthode de l'interprétation historique n'est pas énoncé explicitement dans ce passage pourtant central : il s'agit de la phénoménologie. Bien qu'évoquée dans une citation auparavant, il convient de définir ce qu'Aron entend par ce concept en nous appuyant notamment sur les analyses de Pier-Luc Lévesque¹⁰². La rencontre d'Aron avec les phénoménologues tels

100 PALMER, Richard E., *Herméneutique : Théorie de l'interprétation chez Schleiermacher, Dilthey, Heidegger et Gadamer*, Evanston, Presses universitaires du Nord-Ouest, 1969. p.120.

101 ARON, Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1986, p.111.

102 LÉVESQUE, Pier-Luc, *L'influence de la phénoménologie wébérienne de Raymond Aron sur la pensée de Francis Fukuyama*, Mémoire, Université de Québec, Montréal, mai 2011.

que Husserl ou Heidegger remonte à ses années d'études en Allemagne où celui-ci découvre « *la phénoménologie, c'est-à-dire une certaine manière d'approcher les sciences humaines* »¹⁰³. Il partagea même cette connaissance avec son camarade de la rue d'Ulm, Jean-Paul Sartre¹⁰⁴. Au-delà de cette évocation peut-être trop anecdotique, il nous semble justifié de resituer historiquement comment Aron en est venu à intégrer dans sa philosophie une démarche proprement phénoménologique qui n'opère plus de distinction entre la connaissance et la réalité et qui intègre l'expérience vécue comme un temps primordial dans la compréhension d'une pensée. Pier-Luc Lévesque part de l'hypothèse que les influences de la phénoménologie allemande et du rationalisme wébérien conduit à penser la démarche aronienne dans le cadre d'une « *phénoménologie wébérienne* »¹⁰⁵. Revenons méthodiquement sur le sens de ces deux termes.

Le premier renvoi à l'idée que l'histoire est le produit fait par et pour une conscience dont la nature est historique. L'interprète, tout en ayant conscience de l'historicité de son objet, sait que sa démarche est celle d'un être dont l'interprétation va s'inscrire dans une histoire compte tenu d'une certaine visée. Or, cette visée déterminée par l'interprète ne suppose pas un rejet catégorique d'un « *effort de sympathie avec le mouvement d'une pensée* »¹⁰⁶. Le parti pris phénoménologique, selon Aron, est justement celui de la compréhension descriptive d'une pensée telle qu'elle se donne dans une succession d'expériences vécues et de textes. Quant à la dimension wébérienne de l'interprétation historique, elle peut être identifiée à une démarche qui se rapporte à des outils conceptuels, comme par exemple les idéaux types, pour inscrire des interprétations dans une perspective plus globale de la compréhension rationnelle de l'histoire humaine par rapport à un temps présent.

La position aronienne est donc celle d'un interprète dont l'écoute méthodique et radicale d'un auteur l'amène à plonger dans un effort de reconstitution historique de l'architecture d'une pensée et d'une logique où le sens n'est pas déterminé par le principe de non-contradiction entre les textes mais par l'élucidation d'une relation clausewitzienne à la production du sens. La compréhension du système clausewitzien est permise par une étude de la structure de la pensée en tant que totalité¹⁰⁷ et ce n'est que de cette totalité, où expériences vécues et synchronie des textes forment un ensemble commun, qui rend possible la compréhension méthodique et signifiante de Clausewitz.

103 ARON, Raymond, *Le spectateur engagé*, Paris, Julliard, 1981. p.38.

104 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983, pp.68 et 714.

105 ARON, Raymond, «Préface» cité dans WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963, p. 53.

106 ARON, Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1986, p.110.

107 ARON Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Gallimard, Paris, 1986, p.136. : « *Seuls dans leur totalité, les systèmes des faits et des valeurs vécus et l'analyse de la personne seraient de nature à surmonter l'incertitude inhérente aux interprétations parcellaires, mais les interprétations globales, par la sélection et la reconstruction qu'elles impliquent, restent marquées d'une inévitable relativité.* »

« En bref, à ceux qui me demanderaient à partir de quelle position j'interroge Clausewitz, je répondrais : à partir du consentement à lire et à écouter en me détachant de ma propre position - idéal peut-être irréalisable mais non pas volonté contradictoire. Le cercle herméneutique entre les parties et le tout, entre un homme et son temps, entre des expériences vécues et une œuvre suppose effectivement un interprète libéré, disponible. S'il étudie une œuvre philosophique, il peut aller jusqu'au bout de l'élaboration, de la reconstruction intelligible de cette œuvre, sans se soucier davantage de sa propre situation. »¹⁰⁸

Si Aron met sa propre position entre parenthèses, ce n'est pas pour ignorer les effets de ce point de vue situé sur son objet ; il s'agit précisément de contester la distinction entre l'objet et le sujet pour rendre possible une telle distanciation du sujet vis-à-vis d'un objet historique nécessitant un effort d'interprétation. Le premier temps de l'interprétation serait celui d'une écoute méthodique, c'est-à-dire, d'une compréhension allant du récit des expériences vécues de Clausewitz à l'analyse de la théorie de la guerre. Un second temps de cette méthode équivaut à un retour au sujet de l'interprétation afin d'intégrer cette reconceptualisation à une analyse des guerres du XX^e siècle. La méthode historique relève d'une position épistémologique qui n'est pas assimilable à une forme de positivisme ; celle-ci découle davantage d'une pensée d'inspiration phénoménologique par laquelle le sujet s'intègre lui-même dans l'étude de son objet et conçoit ses interprétations comme ayant du sens dans la perspective humaine d'une conscience historique ancrée dans le présent.

« Dérivée de la pensée hégélienne, la phénoménologie « ne sépare pas la connaissance de la réalité », elle évite de dissocier le sujet de l'objet historique et elle ne dresse surtout pas de ligne nette entre le passé et le présent. [...] En d'autres termes, l'Homme est un animal historique parce qu'il évolue bel et bien dans le temps, mais surtout parce qu'il a conscience de son historicité et qu'il se pense par rapport à elle. [...] En fin de compte, c'est à travers ce rapport à l'histoire que la conscience humaine se transforme dans le temps, ce qui contribue à distancer la phénoménologie du relativisme »¹⁰⁹

Reconnaître la nature relative d'une interprétation ne signifie pas nécessairement adopter une perspective relativiste : la méthode historique représente une expérience à part entière ayant plusieurs dimensions en tant qu'elle est une lecture philosophique se définissant sur un plan historique et épistémologique comme relatif mais signifiant un engagement vers un idéal, celui de « la recherche de la vérité »¹¹⁰. La compréhension phénoménologique de Clausewitz reflète en elle-même

108 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.25.

109 LÉVESQUE, Pier-Luc, *L'influence de la phénoménologie wébérienne de Raymond Aron sur la pensée de Francis Fukuyama*, Mémoire, Université de Québec, Montréal, mai 2011. p.29.

110 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses universitaires de France, p.48

le mouvement d'une pensée rationnelle qui part d'une antinomie, celle entre le relativisme historique des connaissances et une objectivité scientifique idéale, pour développer une réponse à cette alternative. Cette réponse fut qualifiée par Claude Lefort de « *dialectique* »¹¹¹. Plus que dans un discours sur sa méthode, c'est dans la pratique de celle-ci que nous pouvons observer comment cette interprétation historique part intentionnellement de certains partis pris qui n'invalident pas la démarche interprétative mais qui, au contraire, la conditionnent, en tant qu'ils sont ceux d'un sujet transcendantal, d'inspiration kantienne et husserlienne¹¹², qui, tout en se distinguant radicalement de l'ordre naturel et historique, entretient un dialogue incessant, inéluctable, entre sa conscience et le devenir historique du monde.

III - De l'enquête à la dialectique :

L'expérience de la rédaction d'une telle somme philosophique est comparée par Aron à une enquête et même à un « *roman policier, amputé de son dernier chapitre* »¹¹³. Si une enquête s'impose, c'est bien en raison du fait que la pensée clausewitzienne, en particulier celle exposée dans l'ouvrage posthume surnommé le *Traité*, est présentée comme celle d'une énigme. En quoi consiste-t-elle ? Il s'agirait d'identifier un état final de pensée clausewitzienne sans que celui-ci n'ait pas pu être formulé par son auteur. Sujet à de nombreuses controverses interprétatives, le *Traité* ou plus couramment *De la guerre* est une œuvre philosophique dont les conditions d'écriture font que tout interprète du militaire prussien s'engage dans des débats qui continuent et qui, selon Aron, continueront de se poser¹¹⁴.

Avant de revenir sur les raisons qui fondent ces débats, précisons l'objet de la pensée clausewitzienne et donc de l'interprétation aronienne. Il s'agit d'élaborer une théorie qui permette de penser la guerre en soi, « *le concept de guerre* »¹¹⁵, et les réalités de la guerre, « *les guerres réelles* »¹¹⁶.

111 LEFORT, Claude. Lectures de la guerre : le Clausewitz de Raymond Aron. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 32^e année, N. 6, 1977. pp. 1271.

112 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses universitaires de France, p.19 : « *Les actes, les monuments, les œuvres existent pour eux-mêmes et comme nous ne pouvons les saisir exhaustivement - l'acte est inachevé dans ses conséquences et nous n'avons jamais fini de l'examiner - nous avons le choix entre de multiples systèmes d'interprétation. Fidèle à Kant et à Husserl qui, dans leur sujet transcendantal, posent un sujet qui est ou se veut indépendant des circonstances naturelles et historiques mais se constitue par le regard qu'il pose sur le monde, Aron part de la conscience de soi qui, en tant que telle, est pensée dans sa solitude. Mais replongeant dans l'histoire le sujet kantien et ne pratiquant pas - pour l'occasion du moins - l'époque husserlienne, il trouve à la fois une séparation radicale et un dialogue inéluctable entre la conscience de soi et le drame historique qui donne sa coloration particulière à son résultat jamais achevé.* »

113 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.12.

114 *Ibid*, p.24 : « *Sur certains points - les deux sortes de guerres, le rapport entre les deux définitions de la guerre, au début et à la fin du chapitre 1 (du livre I), sur la révision qu'il envisageait du livre VI - le débat continue et, à mon sens, continuera indéfiniment, pour deux raisons.* »

115 *Ibid*, p.23.

116 *Ibid*, p.23.

Cette intention de Clausewitz est déterminée, selon Aron, de manière claire et distincte ; mais, il demeure un fait : *De la guerre*, l'œuvre majeure de Clausewitz, sera publié entre 1832 et 1837, c'est-à-dire après la mort de Carl von Clausewitz qui survint le 16 novembre 1831. Le traité inachevé fait l'objet de controverses pour deux raisons : la première relève de la clarté du propos clausewitzien où les concepts utilisés dans son système relèveraient de plusieurs niveaux, dont deux principalement qui sont celui conceptuel et celui empirique ou historique. La seconde difficulté pour l'interprète est celle du langage clausewitzien : est-ce que Clausewitz se prononce toujours dans un langage en adéquation avec la logique de son système ? Aron a parfaitement conscience que résoudre l'énigme laissée par Clausewitz ne peut se faire sans certains partis pris méthodologiques et sans livrer bataille contre les interprétations antérieures de cette pensée :

« *Qu'on le veuille ou non, l'enseignement de Clausewitz reste et restera toujours ambigu. L'interprétation que j'en donne s'accorde à mes préférences, avec les préférences des générations qui ont vécu les guerres du XX^e siècle. Je crois aussi que cette interprétation s'accorde avec les réflexions ultimes de Clausewitz, du moins avec une des tendances de ses réflexions ultimes.* »

Or, tout en reconnaissant la dimension relative de son interprétation par rapport à d'autres, la démarche de l'interprétation historique telle qu'Aron la développe suggère-t-elle une détermination de l'œuvre par une logique de la pensée qui dépasserait les textes tout en les englobant dans un seul système ? Au fond, au-delà de l'état du texte de *De la guerre* tel qu'il nous est donné aujourd'hui, n'y aurait-il pas, comme le suggère Claude Lefort, un parti pris de l'interprète qui induit du « *texte ce qu'il ne contient pas* »¹¹⁷ ou qui fait « *parler l'auteur au-delà du point où il s'est arrêté* »¹¹⁸ ? En quoi l'application de l'interprétation historique à cet objet manifeste-t-elle la mise en œuvre structurale d'une logique clausewitzienne élucidée par un argument aronien qualifiable de « *dialectique* »¹¹⁹ ?

Nous viserons à démontrer en quoi la structure interprétative de l'ouvrage d'Aron représente une réponse dialectique à travers laquelle l'interprète s'engage dans les pas du stratège prussien pour dégager une logique propre à l'œuvre et pour produire des outils analytiques afin de penser plus largement la guerre au XX^e siècle. Nous préciserons par la suite en quoi les deux volumes de *Penser la guerre, Clausewitz* développent une structure complexe et commune qui, loin de scinder l'interprétation en deux temps distincts, participe à produire une pensée dialectique de la guerre, allant de

117 LEFORT, Claude. Lectures de la guerre : le Clausewitz de Raymond Aron. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 32^e année, N. 6, 1977. p. 1271.

118 *Ibid*, p.1271.

119 *Ibid*, p.1271.

l'âge européen jusqu'à celui nucléaire. Cette dialectique présente est, gardons le à l'esprit, le revers du temps de l'enquête, c'est-à-dire celui de cours du Collège de France qui suivaient le modèle conditionné de plusieurs séances successives tout le long d'une année. De l'enquête du professeur à la dialectique à l'œuvre du philosophe, nous constatons l'évolution d'une étude allant de la recherche par les archives clausewitziennes à une pensée de l'interprétation non réductible au domaine de l'herméneutique ou à la compréhension pure d'une pensée qui serait détachée de la réalité. Un tel rapprochement entre les cours du Collège de France et le motif de l'enquête fut déjà pensé par Michel de Certeau¹²⁰, bien qu'il s'intéressait à d'un autre professeur de cette institution, et pourrait faire, dans le cas d'Aron, l'objet d'une recherche approfondie qui serait complémentaire à des travaux comme celui réalisé par Guillaume Bellon¹²¹.

La double dimension du travail d'interprétation de Raymond Aron est précisée par Claude Lefort : dépassant les limites du genre de l'étude universitaire, Lefort insiste sur le fait que cette investigation n'est pas celle d'une analyse purement technique et historique. Tout en empruntant au genre de la critique universitaire ses traits caractéristiques, Aron délivre une interprétation dont l'enjeu est de restituer une pensée le plus fidèlement possible - bien que la possibilité d'une telle fidélité relève d'une construction discutable chez Aron¹²² - et d'appliquer les résultats de cette compréhension pour penser la guerre telle qu'elle se manifeste dans la pluralité des expériences historiques, en particulier celles du XX^e siècle qui jouèrent un rôle dans les réinterprétations de Clausewitz et dans son rejet dans le champ philosophique contemporain de Raymond Aron.

« La question qui porte sur l'oeuvre, sur l'intention de son auteur, sur la logique interne du discours, cette question serait sans force, sans vérité, si elle n'était liée à la question qui porte sur ce que l'œuvre est faite pour penser et donner à penser, et si elle n'était encore liée à la question qu'elle éveille en nous - celle-ci déjà formée ou prête à se former dans les horizons de notre vie. [...] Le livre de Raymond Aron qui, par son érudition, relève du genre de la critique universitaire, s'est assigné des fins qui l'en détachent. Mais il se distingue également par son souci de ne pas exploiter Clausewitz au service d'une démonstration. La véritable interprétation trouve effectivement son chemin à ce prix. Elle se soumet à l'exigence de prendre en charge le discours de l'autre, dans le respect des choses dites, dans

120 DE CERTEAU, Michel, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 2003, p.54 : « les "ré-cits", comme il disait, racontent comment apparaissent et s'instituent de nouvelles problématiques. Ils ont souvent forme de surprises, comme des romans policiers »

121 BELLON, Guillaume, *Une parole inquiète. Barthes et Foucault au Collège de France*, Grenoble, Ellug, coll. « La Fabrique de l'œuvre », 2012.

122 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.23 : « L'intention de Clausewitz, elle, se livre d'elle-même à quiconque consent à la lire attentivement. (Ajoutons qu'il n'a pas eu beaucoup de lecteurs attentifs) ».

le temps même où elle se laisse induire par ce discours à son objet et cherche à penser ce qui n'a encore été pensé. »¹²³

La structure de *Penser la guerre, Clausewitz* est celle d'un diptyque : le premier volume s'intitule *L'âge européen* et le second *L'âge planétaire*. Cette bipartition structurelle répond à la nécessité de distinguer deux temps de l'interprétation de Clausewitz. Ces deux temps possèdent une nature distincte que Raymond Aron précise dans son introduction :

« Il va de soi qu'une double distinction s'impose ici : entre le cadre de la pensée de l'homme-Clausewitz et le cadre de son système, entre l'interprétation de son système par rapport au milieu historique et l'interprétation par rapport à notre temps ».¹²⁴

Nous partirons de l'analyse de la structure du premier tome afin de dessiner les contours du parcours de ce premier temps de l'interprétation ; ensuite, à partir de la critique de Lefort, nous considérerons en quoi cette première partie atteste d'une démonstration faisant de Clausewitz un penseur politique de la guerre en tant que celle-ci est subordonnée à la politique. Effectivement, en établissant de nombreux parallèles avec Machiavel¹²⁵ ou encore Marx¹²⁶ dans l'introduction de sa monographie et en inscrivant Clausewitz dans une tradition de la philosophie politique, cela n'étonnera personne qu'Aron voit dans l'œuvre du stratège prussien une formalisation des principes d'une pensée politique de la guerre de l'âge moderne qui ne soit pas caduque.

Le premier tome correspond à un travail monographique dont l'objet théorique central est *De la guerre*, certes, mais surtout l'ensemble de la pensée clausewitzienne. Il se structure en trois parties : « *De l'homme à l'œuvre* » ; « *La dialectique* » ; « *Le projet théorique* ». Le commentaire aronien emprunte « *un chemin en apparence détourné* »¹²⁷ mais qui répond à une nécessité méthodologique : comprendre *De la guerre*, c'est d'abord comprendre « *la manière de penser et, pour ainsi dire, la structure mentale de Clausewitz* »¹²⁸. La description des étapes de la formation de la pensée clausewitzienne est première en ce qu'elle permet de déterminer historiquement la différenciation des textes au sein du corpus clausewitzien afin de concevoir quels textes reflètent un « *état final de sa pensée* »¹²⁹. Une fois identifié, ces textes représenteraient un fondement à la reconstruction du système.

123 LEFORT, Claude. Lectures de la guerre : le Clausewitz de Raymond Aron. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 32^e année, N. 6, 1977. pp. 1268-1269.

124 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.21.

125 MACHIAVEL, *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 1991.

126 MARX, Karl, *Le Capital*, Paris, Folio, 2008.

127 *Ibid*, p.29.

128 *Ibid*, p.30.

129 *Ibid*, p.19.

La première partie permet d'illustrer l'approche phénoménologique de Raymond Aron et de montrer comment celui-ci problématise historiquement la pensée clausewitzienne en la confrontant aux textes militaires qui lui sont contemporains et, comme seule exception pour cette partie, à un commentateur postérieur, Hans Delbrück. Cette première partie, comme les autres, se structure en trois parties : « *Les expériences vécues* » ; « *La formation de la pensée* » ; « *La synthèse finale et le débat stratégique* ». De même, cette structure est reprise dans les deux parties suivantes qui possèdent également trois parties. Une logique dialectique commande la progression de cette étude : les étapes de la formation de cette interprétation possèdent chacune une fonction que nous pouvons exposer ici sans les développer exhaustivement.

La première a pour fonction de pousser le lecteur « à sympathiser avec l'auteur du *Traité - sympathiser au sens étymologique du mot qui n'exclut la distance ou même l'hostilité -* »¹³⁰ mais surtout de décrire les étapes historiques de la formation de la pensée clausewitzienne pour opérer une relecture de la logique de son système à la lumière de deux notes : l'*Avertissement de 1827* et la *Note finale*¹³¹. La deuxième partie est celle proprement de la reconstruction : partant des principales antithèses qui structurent le propos du *Traité*, Aron vise à restituer la manière clausewitzienne de penser, celle d'une dialectique, et sa matière en se reportant systématiquement au premier chapitre du livre I qui fait figure « *de guide ou de juge* »¹³² pour l'interprète. La troisième partie se focalise sur l'étude du livre II de *De la guerre*, c'est-à-dire sur cette partie qui représente, selon Aron, « *une sorte de commentaire méthodologique et épistémologique de l'œuvre entière* »¹³³. Cette dernière étape est celle qui marque un retour à la perspective théorique de l'œuvre : il s'agit d'établir l'unité logique de la théorie et de sa pratique en tant que théorie pour démontrer que cette pensée correspond à une « *révolution théorique* »¹³⁴ dans l'histoire de la conceptualisation de la guerre, laquelle conduit à discuter des implications pratiques qu'elle présuppose encore aujourd'hui.

Reprenant en détails le parcours que nous venons d'évoquer ci-dessus, Claude Lefort expose dans sa note critique sur *Penser la guerre, Clausewitz, 1. l'Âge européen* ce que Raymond Aron tente de démontrer à travers son interprétation. En reconstruisant l'état final de la pensée de Clausewitz à partir de l'*Avertissement de 1827* et de la *Note finale*, Lefort signale que l'orientation de cette lecture aronienne est déterminée à partir de trois idées directrices présentes dans le chapitre 1 du Livre 1. Mais, pourquoi faire de ce chapitre le pivot de l'interprétation de cette pensée ? Ce choix

130 Ibid, p.76.

131 Ibid, p.97 : « Si la date à laquelle Clausewitz entreprit la rédaction du *Traité* ne présente guère d'intérêt, il n'en va pas de même des dates auxquelles il en écrivit les diverses parties. [...] L'avertissement de 1827 et la note finale nous renseignent sur le stade ultime des méditations de Clausewitz et présentent un intérêt décisif. »

132 Ibid, p.195.

133 Ibid, p.285.

134 Ibid, p.343.

s'explique car il est la seule partie du *Traité* qui soit considérée comme achevée selon la *Note finale* :

« *Le Livre VIII acquiert pour notre interprète un statut privilégié, car il témoigne d'une réflexion nouvelle de l'auteur, en raison des « deux idées majeures » : il existe deux sortes de guerre ; la guerre se définit comme la poursuite de la politique par d'autres moyens. La seconde conclusion se tire de la Note finale. On y apprend que seul le chapitre 1 du Livre I est considéré comme achevé. [...] Ce chapitre 1 du Livre I a donc un statut doublement privilégié. Or, il contient outre les deux idées majeures mentionnées, une troisième idée à laquelle celles-ci s'avèrent subordonnées : la distinction de la guerre absolue (guerre idéale, conforme à son concept, à la nature de la chose) et de la guerre réelle.* »¹³⁵

Nous analyserons ces trois idées en commentant une formulation d'Aron qui synthétise l'objet de sa reconstruction du système clausewitzien et qui est exposée dès la préface de cette monographie :

« *[L'idée de] la possibilité d'un mouvement de sens contraire à celui de l'ascension aux extrêmes, mouvement extrinsèque à la guerre au sens étroit d'épreuve de force, mais intrinsèque à la guerre selon sa définition complète, non plus chose autonome mais fragment de l'ensemble politique.* »¹³⁶

Que signifie l'expression « *deux espèces de guerre* » employée par Clausewitz dans l'*Avertissement de 1827* ? Cette expression renvoie à une distinction qui a pour critère la finalité des guerres : soit elles visent l'anéantissement de l'ennemi ; soit elles aboutissent à la paix par l'intermédiaire d'une négociation avec le camp adverse. Cette distinction permet de définir « *deux sortes de fin politique de la guerre* »¹³⁷. Tout en renvoyant à deux situations où les modalités de relation entre les forces adverses ne sont pas les mêmes, la finalité politique est constamment celle avant tout d'un retour à un état de paix. La fin de la guerre déterminerait ainsi les fins dans la guerre, lesquelles supposent une subordination de l'objectif stratégique à des finalités politiques. Cette subordination est exprimée dans le système du chapitre 1 du Livre I du *Traité*. Il s'agit du passage fameux qu'Aron surnomme la *Formule* :

« *La guerre n'est que la simple continuation de la politique par d'autres moyens* »¹³⁸.

135 LEFORT, Claude. Lectures de la guerre : le Clausewitz de Raymond Aron. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 32^e année, N. 6, 1977. p.1272.

136 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.11.

137 *Ibid*, p.102-103.

138 CLAUSEWITZ, Carl von, *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006, p.56.

Comme le souligne Aron dans l'analyse de la synthèse finale de Clausewitz, le terme politique renvoie à deux sens qui sont corrélatifs : la politique détermine la guerre en ce que celle-ci se manifeste à partir d'une situation politique donnée et est provoquée par et pour des motifs politiques. Pour distinguer ces deux sens de la politique, Emmanuel Terray utilise les concepts de « *politique-objet* »¹³⁹, qui renvoie aux forces en présence, et de « *politique-sujet* »¹⁴⁰, qui se réfère à une intelligence politique. La lecture aronienne interprète le terme de politique dans la *Formule* comme celui de la volonté d'une intelligence rationnelle qui déterminerait selon des objectifs définis l'usage de ses moyens, dont celui de la violence physique.

Une troisième idée centrale à la démonstration aronienne est encore nécessaire pour pouvoir expliquer la citation ci-dessus : il s'agit de la distinction entre les notions de « *guerre absolue* »¹⁴¹ et de « *guerres réelles* »¹⁴² - lesquelles furent déjà évoquées à propos de *Paix et guerre entre les nations*. En s'appuyant sur les définitions de la guerre au sein du chapitre 1 du livre 1, Aron s'attache à déterminer quand les propositions clausewitziennes renvoient à la guerre conforme à son concept ou à la guerre considérée historiquement. La fonction de cette distinction entre l'ordre conceptuel et l'ordre phénoménal permet de comprendre en quoi l'ascension aux extrêmes, l'anéantissement de l'ennemi comme pure finalité, est contraire au mouvement intrinsèque des guerres réelles qui ne sont en soi pas autonomes mais relèvent nécessairement de la politique.

Bien que Claude Lefort synthétise avec justesse les idées directrices de l'interprétation aronienne de Clausewitz, il importe dans notre démarche de resituer l'élaboration de cette lecture politique de Clausewitz dans le cadre d'une structure déterminée par une méthode. Ces idées directrices sont à replacer dans leur développement au sein d'une structure qui répond à une logique dialectique allant de l'homme à l'œuvre, puis de l'œuvre à la théorie de celle-ci. Par ailleurs, nous observons que le second tome de *Penser la guerre, Clausewitz* est souvent réduit au statut d'un complément à l'interprétation aronienne dont l'étude ne paraît pas nécessaire, ce qui nous semble contestable pour plusieurs raisons. Dans *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, il y a bien un dépassement d'un premier mode de lecture pour en adopter un second qui poursuit la logique dialectique du raisonnement aronien à partir des résultats de la première partie.

139 TERRAY, Emmanuel, « Violence et calcul. Raymond Aron lecteur de Clausewitz », In : *Revue française de science politique*, 36e, année, n°2, 1986. p.252.

140 Ibid, p.253.

141 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.120 : « *La guerre absolue répond au concept, à la nature, à la vérité de la guerre en tant que telle, autrement dit de la guerre séparée de ses origines et de sa fin, séparée donc de la politique en tant que condition ou finalité* ».

142 Ibid, p.116 : « *La guerre réelle ne se compare pas au déchaînement total et aveugle de la violence, elle se déroule assez lentement pour rester soumise à la volonté d'une intelligence qui la conduit* ».

D'une part, rappelons que, à l'image du doute méthodique de Descartes qui n'est pas permanent dans l'expérience des *Méditations métaphysiques*¹⁴³, la lecture historique méthodique, c'est-à-dire l'effort de l'interprète pour comprendre l'expérience vécue et les structures de la pensée clausewitzienne, est temporaire et ne saurait constituer un état final de l'interprétation aronienne. La méthode de l'interprétation historique suppose que le mouvement de la pensée interprétative s'inclut elle-même dans son parcours : d'où la nécessité d'un second tome. D'autre part, se dressant au devant des réinterprétations et même des falsifications de Clausewitz, l'enquête du philosophe se poursuit de plus belle : car, quelles furent les interprétations qui ont fait de Clausewitz ce qu'il n'est pas ? Nous pourrions ainsi dire, comme dans un mauvais roman policier : à qui profite le crime d'une mauvaise interprétation de Clausewitz ? En rappelant le motif initial de l'enquête à la fin du premier livre¹⁴⁴, Aron produit bien un lien structurel entre les deux tomes qui permet de saisir le mouvement dialectique de sa pensée, au sens où celle-ci s'élabore au contact permanent d'interprètes qui lui sont plus ou moins opposés.

La structure interprétative de *Penser la guerre, Clausewitz* est doublement signifiante : en tant que la méthode d'inspiration phénoménologique part des expériences vécues de Clausewitz ; et, en tant que cette lecture philosophique propose une compréhension déterminée par la construction d'un dialogue systématique avec des lectures opposées. Ainsi, l'idée que l'on puisse séparer les deux volumes de *Penser la guerre, Clausewitz* est à exclure car ceux-ci forment une structure commune : la première partie, dont nous avons développé la logique structurelle et les principales idées directrices de la démonstration aronienne, prend sens méthodologiquement par rapport aux dimensions finales de cette approche développées dans *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*.

Même si cette première partie de notre étude mériterait quelques développements supplémentaires et plus détaillés, nous nous contenterons d'observer à présent que cette monographie fait la jonction entre deux expériences vécues de Raymond Aron : celle d'un dialogue indirect puis direct avec Clausewitz et celle concomitante des guerres du XX^e siècle. Ces expériences conditionnent la manière dont Aron aborde tant le problème de l'interprétation du corpus clausewitzien que celui de la pensée politique de la guerre dans le contexte historique des années 1970. Cette lecture philosophique de Clausewitz se fonde sur l'expérience vécue d'un dialogue de plusieurs décennies qui se poursuit dans le cadre de l'application d'une méthode, celle de l'interprétation historique. Cette méthode se réalise via une analyse structurée dont la logique, celle d'une dialectique, permet de dépasser l'écart apparemment insurmontable entre le mode de lecture de l'historien et celui de

143 DESCARTES, René, *Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion, 2021.

144 Ibid, p.375 : « Les haines qu'il suscite, la connotation péjorative donnée à l'expression de néo-clauswitzien justifient au moins l'enquête que j'entreprends dans le deuxième livre de cet ouvrage. ».

l'interprète-philosophe. Ainsi, Aron est celui qui fait d'une lecture un espace polyphonique où les voix de Delbrück, de Liddell Hart ou de Lénine se succèdent face à lui comme celles des protagonistes d'un dialogue platonicien. Cette attention à une forme dialogique n'est pas anodine. Nous y identifions la marque d'une conception de l'interprète en tant que philosophe dont la fonction est de produire un dialogue avec ceux qui peuvent lui opposer une contradiction. N'est-ce pas ainsi qu'Aron définissait en partie la responsabilité du philosophe ?

*« Riches de moyens, ignorant les fins, les hommes oscilleront entre le relativisme historique et l'attachement irraisonné et frénétique à une cause. Le philosophe est celui qui dialogue avec lui-même et avec les autres, afin de surmonter en acte cette oscillation. Tel est son devoir d'état, tel est son devoir à l'égard de la cité. »*¹⁴⁵

La pratique de l'interprétation pour le philosophe va de paire avec celle de la confrontation dialogique. Il s'agit de la première dimension de la responsabilité du philosophe en tant qu'il doit respecter un devoir d'état vis-à-vis de la philosophie elle-même. La notion d'interprétation historique correspond alors, selon l'expression de Sylvie Mesure, à une « éthique interprétative »¹⁴⁶. Interpréter, c'est comprendre l'autre comme il s'est compris afin de retrouver dans les matériaux historiques le sens sous-jacent qui se trouve derrière toute une œuvre. Mais, interpréter, c'est aussi, selon la formule de Schleiermacher, « comprendre un auteur mieux qu'il ne s'est compris lui-même »¹⁴⁷. C'est du fait de cette deuxième dimension qu'Aron ne présuppose pas que l'interprète puisse par l'étude positive des textes déterminer une compréhension qui serait supérieure à d'autres et qui ignorerait la part de partis pris de l'interprète. L'herméneutique se confronte nécessairement aux limites de son objectivité et à un dialogue constant avec celles et ceux qui s'engagent dans l'exercice de l'interprétation.

Les textes sont ce qu'ils sont à l'échelle de l'histoire d'une pensée, c'est-à-dire peu de choses. Mais ce peu de choses ne saurait être ignoré au profit d'une lecture imaginaire qui ne part pas de l'historicité des données. La lecture philosophique aronienne est historique en tant qu'elle part de la responsabilité du philosophe vis-à-vis de la philosophie pour fonder les principes d'une méthode qui retrace les étapes de la pensée clausewitzienne tout exposant par la suite l'histoire critique de ses interprétations. Mais, pour paraphraser Sylvie Mesure, comprendre Clausewitz, c'est aussi penser par-delà les intentions de Clausewitz¹⁴⁸. L'interprétation se réalise dans la reconstruction d'un système tel qu'il aurait dû être. Or, cet idéal de l'interprétation historique ne masque-t-il pas une intentionna-

145 ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Les Belles Lettres, p.270.

146 MESURE, Sylvie, « Le marxisme de Raymond Aron », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022, p.23.

147 SCHLEIERMACHER, Friedrich D. E., *Herméneutique. Pour une logique du discours individuel*, Paris, Le Cerf, 1987.

lité visant à faire passer une lecture pour plus authentique qu'elle ne l'est ? Tandis que certains adhèrent à cette reconstruction, d'autres comme Hew Strachan¹⁴⁹ s'opposent aux principes de cette lecture aronienne qui amènent à faire de Clausewitz un libéral avant l'heure et qui succomberait à l'oscillation qu'elle supposait dépasser. Un tel idéal de la philosophie présupposé par Aron ne serait-il pas trahi par une interprétation politique qualifiable d'idéologique ?

148 MESURE, Sylvie, « Le marxisme de Raymond Aron », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022, p.23.

149 STRACHAN, Hew, « The Case for Clausewitz : Reading *On War* Today », In : *The Direction of War. Contemporary Strategy in Historical Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013,

CHAPITRE II : LE PROCÈS DE CARL VON CLAUSEWITZ

« Mais, sans doute, penserez-vous que ce que je dis s'apparente à ce que je disais au sujet des larmes et des supplications, et que je continue de faire preuve d'arrogance. Ce n'est pas le cas, Athéniens, mais voici plutôt ce qui en est. Alors que je suis convaincu de n'être, de mon plein gré, coupable envers personne, je n'arrive pas à vous faire partager cette conviction. Nous avons eu peu de temps pour en discuter entre nous. Eh bien, je pense en ce qui me concerne que, si chez vous, comme c'est le cas ailleurs, la loi voulait que soient consacrés à juger une affaire impliquant la peine de mort non pas un jour, mais plusieurs, je serais arrivé à vous convaincre. Mais, en fait, il n'est pas facile en si peu de temps de me laver de calomnies si graves. »¹⁵⁰

Apologie de Socrate, Platon

L'usage des métaphores dans le discours philosophique est fréquent : par exemple, personne n'ignore spontanément que le champ de bataille où se livrent des combats sans fin fut celui que Kant nomma la Métaphysique dans la *Critique de la raison pure*¹⁵¹. Un autre champ de bataille se dessine à la lumière de l'interprétation aronienne de Clausewitz : il s'agit de celui de l'herméneutique. Or, ce n'est pas cette métaphore guerrière qu'emprunte Raymond Aron dans son discours. Tel un avocat, celui-ci s'oppose au jugement que ses contemporains font peser sur la pensée clausewitzienne, il fait appel face à cette condamnation générale et rouvre, pour ainsi dire, le dossier Clausewitz. Dans l'habit du procureur général, nous trouvons la figure d'un historien anglais : Sir Basil Liddell Hart. Le statut de ces protagonistes au sein de ce procès portant sur la responsabilité de la pensée clausewitzienne demeure fragile et amène à un renversement des rôles comme le suggère Aron :

« Au réquisitoire de l'écrivain anglais, je n'opposerai pas un plaidoyer : Clausewitz, dans le deuxième livre de cet ouvrage, figurera parfois en accusé, parfois en procureur, le plus souvent en témoin. Au point de départ, j'affirme que le réquisitoire exige une lecture plus attentive du Traité et une analyse moins sommaire. Le destin de Clausewitz, en Allemagne même, ne prête pas à un jugement simple ou catégorique. »¹⁵²

Bien qu'il démente assurer la fonction d'une sorte avocat, ce passage de l'introduction de *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire* représente bien l'intention d'une réhabilitation de

150 PLATON, *Apologie de Socrate*, introduction et traductions inédites de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 1997, p.119.

151 KANT, Emmanuel, « Préface à la première édition », In : *Critique de la raison pure*, traduction d'Alain Renaut, Paris, Flammarion, 2021.

152 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.9.

Clausewitz qui ne peut se faire qu'en lui rendant justice à l'échelle de l'histoire de ses réinterprétations. Cette métaphore du procès possède, selon nous, une fonction au sein du dispositif interprétatif d'Aron que nous pouvons caractériser en comparant les métaphores de la guerre et du procès. La métaphore de la guerre dans son emploi kantien suggère un espace où la philosophie se livrerait corps et âme dans une lutte face à des adversaires que rien ne pourrait départager : tel Sisyphe, le métaphysicien une fois victorieux doit reprendre la lutte et cela indéfiniment. La métaphore du procès quant à elle suggère un moyen qui n'est pas celui de la force spéculative du métaphysicien mais bien de la défense argumentative par la preuve. Or, les chefs d'accusation sont lourds et nous ramènent à la position historique de l'interprète : comment acquitter la pensée clausewitzienne qui est présumée coupable d'avoir contribué à la réalisation à un niveau théorique des guerres mondiales ? Aron fait du terrain de l'herméneutique une cour de justice philosophique où se joue une réflexion critique sur la responsabilité du philosophe dans l'histoire et sur l'usage pratique des théories philosophiques dans l'expérience politique et historique de la guerre.

La défense de Clausewitz se transforme en une mise en accusation de ses interprètes. Sur le banc des accusés se succèdent Foch, Schlieffen, Delbrück, Ludendorff, Lénine, Hitler, Mao Tsé-toung, Roosevelt ou même ceux qu'il nomme les néo-clauswitziens. Mais, quelle position tient Aron ? Celle d'un juge ? Disons celle encore d'un enquêteur, bien que ses analyses ne soient point dénuées d'une dimension axiologique. Le procès, d'après son étymologie, décrit un processus qui permet de viser une progression dans la compréhension de Clausewitz et de ses relectures multiples à l'échelle de l'histoire de la philosophie : c'est à partir de sa reconceptualisation du système clausewitzien qu'Aron retrace donc le fil de l'histoire des interprétations de Clausewitz. Nous retrouvons dans la structure de ce deuxième volume de *Penser la guerre, Clausewitz* une logique dialectique où la reconstruction du système clausewitzien prend la forme, pour ainsi dire, d'une pièce à conviction. De la lecture de Clausewitz à l'histoire de ses lectures, ce second volume se structure en deux parties : la première a pour fonction d'étudier les réinterprétations de Clausewitz énoncées pendant la première moitié du XX^e siècle ; la seconde a pour fonction de mettre la conceptualisation clausewitzienne à l'épreuve de la conjoncture historique de la guerre froide¹⁵³. Ainsi, en mettant d'autres interprétations à l'épreuve de son jugement, Aron inscrit sa lecture dans une histoire interprétative située historiquement et devant aussi servir à interpréter le monde d'où l'interprète écrit :

« Il se peut, en effet, que le Traité, bien ou mal compris (mal compris à mon sens) porte une part de responsabilité dans les conceptions des généraux français de 1914. Encore faut-il, à la lumière de la première partie de cet ouvrage, rappeler pourquoi une re-

153 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010, p.835.

*cherche des « responsabilités » n'aboutira jamais à des conclusions indiscutées : chacun peut trouver dans le Traité ce qu'il y cherche, à la seule condition de faire, entre les citations, un choix biaisé par ses propres préférences. »*¹⁵⁴

En appliquant sa conceptualisation à la conjoncture historique de l'âge nucléaire, l'interprétation historique de Clausewitz ne dévoile-t-elle pas sa réelle finalité et les prétentions qu'elle présupposait ? Quelles prétentions ? Celle d'une interprétation dont la visée n'est pas d'abord théorique mais pratique et cela doublement. D'une part, il s'agit de rappeler que les philosophes ne sont pas tributaires du destin de leurs textes et qu'une responsabilité plus grande incombe à l'interprète quand les propositions étudiées font l'objet de controverses et nécessairement de partis pris. Confronter l'interprétation à des situations historiques, c'est affirmer pour Aron la validité théorique de ses partis pris. D'autre part, cet examen critique accorde au philosophe une fonction au sein de la cité : celle de penser la guerre dans le cadre d'une philosophie politique qui, chez Aron, aboutie à une dimension finale : celle d'une praxéologie. Or, l'interprétation aronienne de Clausewitz, en tant que pari sur la raison à l'âge nucléaire, n'a-t-elle pas une valeur d'autant plus politique du fait de la responsabilité qui découle d'une telle reconstruction appliquée au réel ? Comment cette lecture de Clausewitz peut-elle démontrer sa validité en s'appliquant à l'étude d'un âge où la guerre ne correspond plus à celle des conquêtes napoléoniennes ? Nous examinerons ce qui fonde le principe méthodologique qui commande cette partie et qui est exposé dans l'introduction du premier volume :

*« La théorie d'aujourd'hui donne un sens plus riche à la théorie d'hier ; la pratique d'aujourd'hui permet de mieux saisir la portée d'une analyse qui n'éveillait, il y a un siècle, qu'une curiosité presque indifférente »*¹⁵⁵.

Dans cette partie de notre étude, nous nous focaliserons sur l'interprétation de la nature de la guerre selon Aron et sur les arguments qu'il développe contre l'inversion de la *Formule*. Nous caractériserons ensuite la position finale d'Aron en tant qu'elle est celle d'une phénoménologie de la guerre dont la dimension finale est praxéologique. C'est à l'aune de cette pensée aronienne que nous déterminerons la position que tient de cette interprétation dans le cadre de ce procès qui confronte Clausewitz et ses interprètes face à l'histoire.

I - L'analyse aronienne de la *Formule* : pour un Clausewitz libéral ?

L'étude de la *Formule* clausewitzienne au sein de *Penser la guerre, Clausewitz*, en particulier du second volume, représente un enjeu central de l'interprétation historique : elle a pour fonc-

154 *Ibid*, p.10.

155 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.25.

tion de contribuer à reconstruire un état final de la pensée clausewitzienne comme nous l'avons vu précédemment et de constituer un moyen d'invalider tant théoriquement que politiquement certaines interprétations antérieures ou contemporaines de la *Formule*. Avant d'étudier l'examen critique des inversions de la *Formule* clausewitzienne, il importe de revenir sur la lecture qu'en propose Raymond Aron. Dans notre approche structurelle du premier tome, nous n'avons pu approfondir cet aspect-là qui représente ici un préalable nécessaire : la conception aronienne de la *Formule* est à intégrer dans le cadre d'une lecture des définitions de la guerre telles qu'elles sont exposées dans le chapitre 1 du Livre 1 de *De la guerre*.

C'est un reproche qu'Aron réitère continuellement à propos des interprétations du stratège prussien : beaucoup ont fondé leur lecture sur quelques formules célèbres, dont la *Formule*, sans les insérer « dans l'élaboration progressive du système. »¹⁵⁶. L'analyse de la nature de la guerre fonctionne à partir de la succession progressive de plusieurs définitions dont les rapports sont à définir pour saisir comment Aron interprète cette conceptualisation de la guerre. Clausewitz part d'une définition dite dualiste qui dégage les deux dimensions fondamentales de la guerre : l'une matérielle, la force, et l'autre psychologique ou morale, la volonté.

« La guerre est donc un acte de violence dont l'objet est de contraindre l'adversaire à se plier à notre volonté »¹⁵⁷

Or, comment appliquer une telle définition de nature conceptuelle à la diversité historique des guerres ? Pour répondre à ce problème, Clausewitz formule une définition à trois termes permettant de répondre à l'interprétation d'une « dialectique de l'hostilité »¹⁵⁸ issue de la définition initiale. Cette dialectique désigne une polarité réciproque entre l'aspect physique de la guerre, le fait de désarmer, voire d'anéantir, l'ennemi, et l'aspect psychologique ou moral de la guerre, le fait que la nature approximative de l'évaluation de la force amène à une intensification des moyens employés. Cette représentation binaire construite à partir du modèle du duel représente une logique d'ascension aux extrêmes qui est déterminée par une dépendance réciproque de la force et de la volonté des belligérants.

La deuxième étape de la conceptualisation clausewitzienne passe par un passage de l'ordre du concept à l'ordre de la réalité, lequel n'a plus une signification absolue :

« Les lutteurs quand ils s'incarnent dans les États possèdent un territoire, des ressources, des alliés. La guerre se déroule à travers l'espace, elle prend du temps, elle ne sur-

156 ARON, Raymond, « Clausewitz et notre temps », In : *Études internationales, Raymond Aron et les relations internationales : 50 ans après Paix et guerre entre les nations*, Volume 43, n°3, 2012. p.342

157 CLAUSEWITZ, Carl von, *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006, p.37.

158 ARON, Raymond, « Clausewitz et notre temps », In : *Études internationales, Raymond Aron et les relations internationales : 50 ans après Paix et guerre entre les nations*, Volume 43, n°3, 2012. p.343.

git pas comme un éclair, elle s'insère dans le cours des relations interétatiques. Victoire ou défaite, elle présente rarement un caractère absolu, définitif. [...] Nous voici revenus de l'absolu du concept aux probabilités du monde réel et, de ce fait, obligés de rendre à la politique, aux motifs du conflit, aux fins visées leur importance exacte. »¹⁵⁹

Trois traits ressortent de cette conception : le premier affirme la non confusion que pourrait supposer l'analogie entre le duelliste et l'État. De cette affirmation découle celle d'une conception politique de la guerre, au sens où c'est la finalité politique déterminée par l'État qui est au principe d'une ascension ou non aux extrêmes relativement à des objectifs. Le deuxième trait est que la politique d'État constituerait à la fois, selon Aron, les origines et la fin de la guerre. Le dernier trait sur lequel insiste Aron renvoie à la notion de probabilité qui contredit la logique interne à la guerre conforme à son concept : contrairement à la représentation d'une ascension croissante allant jusqu'à l'anéantissement de l'ennemi, Clausewitz conçoit que le duel se transforme dans les faits en un jeu stratégique conditionné par l'évolution temporelle des hostilités, par la connaissance relative des forces ennemis et par les fins prioritairement visées par les acteurs du conflit. Cette analyse conceptuelle aboutit à l'énonciation à la fin du chapitre 1 du Livre I d'une dernière définition qui, selon Aron, ne concerne que les guerres réelles :

« Véritable caméléon, la guerre change de nature avec chaque cas particulier et, si l'on prend en compte tous les modes d'être qui sont les siens, si l'on considère ses caractéristiques fondamentales, elle est faite d'une merveilleuse trinité. On y retrouve la violence originelle de son élément faite de haine et d'hostilité, qui opèrent comme un instinct naturel aveugle ; le jeu des probabilités et du hasard, qui en font un libre jeu de l'esprit ; et sa nature subordonnée d'instrument politique, par laquelle elle appartient à l'entendement pur. »¹⁶⁰

Cette définition trinitaire renvoie à trois dimensions de la guerre : la première se rapporte au peuple ; la deuxième au commandement des armées et aux forces militaires ; la troisième au gouvernement, c'est-à-dire à ce qu'il nomme l'intelligence de l'État personnifié. Dans son article posthume « Clausewitz et notre temps », Aron développe le rapport qu'entretient cette définition avec celle initiale : il y aurait une subordination de la sensibilité du peuple, motivé par des passions hostiles poussant à une ascension de la violence, à l'État en tant qu'entendement. Quant aux armées, elles prennent des risques relativement aux calculs relatifs des rapports de force produit par l'État. Cette définition trinitaire structurée par la description de ces trois acteurs vaudrait « *pour toutes les*

159 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p. 112.

160 CLAUSEWITZ, Carl von, *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006, p.58.

guerres réelles »¹⁶¹. Ainsi, c'est sur la reconstruction conceptuelle de la logique de la *Note finale* que Raymond Aron fait reposer son interprétation de la *Formule* de Clausewitz. Cette lecture affirme la primauté de la politique sur la guerre et donc une interprétation non belliciste de Clausewitz.

Néanmoins, le terme de politique n'est pas sans ambiguïtés dans la *Formule* clausewitzienne et peut faire l'objet de différentes lectures. Adrien Schu inscrit l'interprétation aronienne dans la catégorie des interprétations traditionnelles de la *Formule* aux côtés de celles de Matt Waldman ou encore d'Herbert Rosinski¹⁶². Cette analyse permet de situer l'interprétation de cette *Formule* dans un contexte historique et politique où celle-ci fut beaucoup commentée jusqu'à réduire la réception de *De la guerre* à elle seule¹⁶³. Elle devient par la force des choses un objet éminemment symbolique de l'analyse de la guerre.

« La Formule est très certainement l'un des apports de Clausewitz les plus discutés. Elle a notamment été au cœur d'une série de travaux, au moment de la guerre froide, défendant la nécessité d'une soumission de la chose militaire à l'entendement politique, comme condition sine qua non de la limitation de la violence et donc de l'évitement de l'apocalypse nucléaire. Elle a de même fréquemment été inversée et dénoncée. »¹⁶⁴

En nous focalisant sur l'étude critique des inversions de la *Formule*, nous démontrerons comment Raymond Aron met son interprétation historique à l'épreuve de celles d'autres interprètes et affirme sa position par rapport à d'autres paradigmes interprétatifs, dont ceux de Lénine ou de Carl Schmitt¹⁶⁵. Ces paradigmes impliquent notamment une conception de la violence radicalement différente de celle aronienne qui s'inscrit dans le sillage clausewitzien.

Deux grandes interprétations de la *Formule* s'opposeraient, selon Jean-Vincent Holeindre, sur la base d'une lecture différente de la dualité du politique¹⁶⁶ : d'une part, le politique serait marquée par une dialectique de la lutte tant interne qu'externe ; d'autre part, le politique aurait pour fonction de résoudre les différends pour aboutir à un accord, à la concorde civile. Cette dualité

161 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p. 117.

162 SCHU, Adrien. « Qu'est-ce que la guerre ? Une réinterprétation de la « Formule » de Carl von Clausewitz », *Revue française de science politique*, vol. 67, no. 2, 2017, p. 297.

163 HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz » In : *Res Militaris*, volume 1, n°3, 2011. p.2.

164 SCHU, Adrien. « Qu'est-ce que la guerre ? Une réinterprétation de la « Formule » de Carl von Clausewitz », *Revue française de science politique*, vol. 67, no. 2, 2017, p.293.

165 SCHMITT, Carl, *La notion de politique* (1932) suivi de *Théorie du partisan* (1963), trad. M.-L. Steinhauser, Paris, Flammarion, coll. "Champs", 1992

166 GAUCHET, Marcel, *La condition politique*, Paris, Gallimard, 2005 : Parler "du" politique revient à parler de ce qui organise la vie des sociétés humaines. L'expression "la politique" désigne quant à elle l'action politique conduite par les gouvernants.

structure deux paradigmes d'étude des relations internationales : le réalisme et le libéralisme¹⁶⁷. Le premier courant se fonde sur le rejet d'un idéalisme : celui de la coopération au sein d'un système international¹⁶⁸. La théorie réaliste part du présupposé que la nature humaine serait belliqueuse et que les désirs idéalistes de paix peuvent représenter potentiellement un risque de guerre. La scène internationale serait celle d'une lutte entre puissances étatiques qui s'affirment par divers moyens, dont celui de la force physique, et l'ordre international serait réduit à une forme d'anarchisme, au sens d'une absence d'autorité. L'école libérale, qui prend philosophiquement racine notamment dans l'idéalisme kantien, met l'accent sur une remise en question des présupposés réalistes au nom d'un progrès à l'échelle internationale. Les relations internationales permettraient un déclin de l'usage de la force entre les États. La position aronienne ne semble pas *a priori* si simple à catégoriser. Pourrait-on dire que l'interprétation aronienne de *De la guerre* est celle d'un « Clausewitz libéral »¹⁶⁹ ?

Dans l'une de ses publications datant de 2011, Jean-Vincent Holeindre classait la perspective aronienne parmi celle des libéraux, c'est-à-dire de ceux qui « *mettent l'accent sur la concorde vers laquelle tend naturellement la communauté politique et qui est assurée par la prudence du gouvernant ou par l'élaboration du droit* »¹⁷⁰. Or, celui-ci semble se contredire en associant plus tard Aron au courant réaliste, ce que fait également Dario Battistella en développant les points communs d'Aron avec le réalisme classique de Morgenthau et le néoréalisme de Waltz¹⁷¹ :

« *Raymond Aron se rapproche plutôt des réalistes. Il y a deux grandes écoles de pensée. Le réaliste, qui s'inscrit dans la lignée de Thucydide, de Machiavel et qui analyse la guerre comme un phénomène politique qui s'impose et qui constitue un instrument pour les acteurs. Alors que vous avez en face les libéraux : ils sont plutôt dans une filiation avec Emmanuel Kant. Mais on verra qu'Aron est aussi inspiré par Kant. Les libéraux croient dans la construction de l'Organisation des Nations-Unies, ils croient en la coopération internationale, dans les normes internationales, dans le droit international. Là où les réalistes vont mettre l'accent sur les rapports de force. Nous avons cette opposition entre réalisme et libé-*

167 JEANGENE VILMER, Jean-Baptiste, *Théories des relations internationales*, Paris, Que sais-je ?, 2020. ; BATTISTELLA, Dario ; CORNUT, Jérémie ; BARANETS, Elie, *Théorie des relations internationales*, Paris, Presses de science po, 2019.

168 Rappelons ici la définition aronienne du système internationale : « *L'ensemble constitué par des unités politiques qui entretiennent les unes avec les autres des relations régulières et qui sont susceptibles d'être impliquées dans une guerre générale* » In : ARON, Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962.

169 HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz » In : *Res Militaris*, volume 1, n°3, 2011, p.5.

170 *Ibid.* p.4.

171 BATTISTELLA, Dario. « Raymond Aron, réaliste néoclassique. » *Études internationales*, volume 43, numéro 3, septembre 2012, p. 371–388

*ralisme, ou entre réalisme et idéalisme. [...] Mais, le propre de Raymond Aron est de ne pas se laisser enfermer dans un paradigme. »*¹⁷²

Dans *Penser la guerre, Clausewitz*, l'interprétation de la *Formule* dévoile plutôt un plaidoyer pour un Clausewitz "réaliste" qui suppose que, certes, « *la politique permettrait de sauver les hommes de la barbarie* »¹⁷³ mais en tant que cette politique s'inscrit dans un rapport de force qui est condamné « *à la coexistence plus ou moins pacifique entre des peuples qui se comprennent mal, des États qui se veulent souverains et des idéologies incompatibles* »¹⁷⁴. Plus qu'une contradiction, l'évolution de l'analyse de Jean-Vincent Holeindre atteste plutôt d'une révision de son jugement quant à la position de Raymond Aron, bien qu'il juge que la détermination de la position de ce philosophe selon certaines taxinomies représente une forme de réduction de cette pensée. Même si nous pouvons nuancer la position aronienne en admettant qu'il emprunte aussi à la pensée libérale des relations internationales certains aspects, notamment liés à la pensée kantienne, il demeure que les derniers paragraphes de *Penser la guerre, Clausewitz* sont plutôt explicites quant à cette question, au moins dans sa représentation vivement critique des instances internationales.¹⁷⁵

Nous reviendrons sur cette position de Raymond Aron dans les études des relations internationales après l'analyse de quelques exemples de son opposition aux inversions de la *Formule*, en particulier celles de Ludendorff et Lénine puis de Carl Schmitt.

II - Contre l'inversion de la *Formule* : Ludendorff, Lénine et Schmitt

Dans ce second volume, la première partie intitulée « *Procureur ou accusé ?* » débute par une mise en accusation des réinterprétations de Clausewitz et par l'affirmation qu'un livre, même de philosophie politique, ne saurait être responsable historiquement des actes postérieurs des uns et des autres :

« Nul n'attribuera à un livre la responsabilité de la catastrophe : ce n'est pas Clausewitz qui dressa les uns contre les autres les peuples presque unanimes, au mois d'août 1914 ; ce n'est pas lui qui éleva au pouvoir suprême, dans une Allemagne ravagée par le

172 MOSNA-SAVOYE, Géraldine ; HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Faut-il dire adieu aux armes - Ép. 4/4 - Raymond Aron, sans modération », dans l'émission *Les Chemins de la Philosophie*, France Culture, 7 octobre 2021, 58 min (en ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/les-chemins-de-la-philosophie-du-jeudi-07-octobre-2021-2640276>)

173 HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz » In : *Res Militaris*, volume 1, n°3, 2011. p.5.

174 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz*, 2. *L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976, p.279.

175 Ibid, p.284-285 : « *Nul besoin d'une lucidité hors du commun pour se convaincre que le pseudo-parlement des Nations Unies composé d'une collection d'États, caricature les parlements nationaux et que la société planétaire demeure an-archique. Elle le devient de plus en plus à mesure que la République américaine, faute de moyens ou faute de volonté, réduit sa mise en laisse jouer les autres.* ».

*chômage, un démagogue en qui se mêlaient des haines, une volonté tendue vers un but illimité, l'insensibilité à la souffrance humaine et une trace de génie. [...] Les généraux de la Première Guerre mondiale n'avaient retenu qu'une idée : la bataille décisive. Lénine n'en retint à son tour qu'une autre : c'est la politique de classe qui définit le sens historique et moral de toute guerre. »*¹⁷⁶

Certaines interprétations de Clausewitz auraient à répondre d'une responsabilité en raison, d'une part, des falsifications produites *a posteriori* sur la pensée clausewitzienne dans des discours qui se réclament d'elle et, d'autre part, des risques que produisent historiquement certaines conceptions sur le réel.

L'inversion de la *Formule* opérée par Ludendorff dans ses ouvrages *Conduite de la guerre et politique* et surtout dans *La guerre totale* est à lire dans le cadre de la diffusion d'un mythe visant à imputer la défaite de l'Allemagne en 1918 non aux militaires mais à la révolution, qui donna naissance à la République de Weimar. Par l'édification du concept de « *guerre totale* », Ludendorff part de l'expérience historique de la Première Guerre mondiale pour défendre l'idée que ces nouveaux types de guerre englobent l'ensemble des forces de la société, ce qui impliquerait que le pouvoir militaire se substitue au pouvoir politique : « *D'ailleurs, la politique globale doit être au service de la guerre* »¹⁷⁷. Cette inversion fait suite à un renversement historique : celui de la forme de la guerre qui se transforme en s'étendant sur l'ensemble du globe. Dans sa description de cette transformation, Roger Caillois reprend le concept de Ludendorff et précise en quoi celui-ci rejoint l'idée clausewitzienne d'une guerre conforme à son concept :

*« Simultanément, on constate l'élimination progressive de tout élément chevaleresque ou réglé. La guerre s'en trouve en quelque sorte épurée et rendue à sa parfaite essence. Elle se trouve dépouillée de tout apport étranger à son être véritable, libérée de ce mariage bâtard qu'elle avait contracté avec l'esprit de jeu et de compétition. »*¹⁷⁸

Raymond Aron s'oppose à une telle inversion. Cette interprétation serait invalide du fait qu'elle contredit la logique finale du *Traité* tout en représentant « *l'un des éléments théoriques qui participent au développement de la doctrine totalitaire du NSDAP.* »¹⁷⁹. Toutefois, un point mérite d'être précisé : Ludendorff critique la politique d'État en rétorquant à Clausewitz que tous les gouvernants ne sont pas Frédéric II, le modèle de la pensée politique de l'intelligence de l'État personni-

176 *Ibid*, p.17-18.

177 LUDENDORFF, Erich, *La guerre totale*, Paris, Tempus / Perrin, 2014, p.24.

178 CAILLOIS, Roger, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, 1950. p.234-235.

179 HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz » In : *Res Militaris*, volume 1, n°3, 2011. p.7.

fié, et n'agissent point en serviteurs idéaux de l'État. Les gouvernants pourraient servir leurs intérêts plutôt que ceux de l'État. A cela, Aron rétorque deux arguments à partir de la conceptualisation clausewitzienne : d'une part, Clausewitz pense théoriquement la politique telle qu'elle devrait être et ne nie pas les dépravations potentielles de l'exercice du pouvoir ; d'autre part, même en admettant la logique de cette inversion, la politique ne saurait se mettre au service de la guerre étant donné que la guerre a une nature instrumentale. La guerre ne saurait déterminer la finalité politique d'un conflit à partir d'elle-même car cela ne pourrait mener qu'à l'anéantissement des belligérants. Toutefois, cette critique de Lodendorff de la politique d'État exerça une influence historique tant sur Hitler que sur la pensée révolutionnaire d'un Lénine¹⁸⁰. Vladimir Ilitch rétorquerait à son tour à Aron que « *la politique ne saurait représenter tous les intérêts de la société toute entière.* »¹⁸¹

C'est à partir des notes de lecture de Lénine que Raymond Aron commente l'interprétation marxiste-léniniste de Clausewitz. La conception de la guerre dans le marxisme-léninisme est celle d'un instrument politique au service de la révolution qui rendrait possible la fin de toutes guerres suite à la révolution des classes prolétaires. Pour comprendre le paradigme marxiste-léniniste, reportons nous à un texte de Lénine cité dans une note de *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge nucléaire* :

« *Nous disons, notre but, c'est l'instauration du régime socialiste qui, en supprimant toute exploitation de l'homme par l'homme et d'une nation par d'autres nations, supprimera infailliblement toute possibilité de la guerre en général. Mais en combattant pour ce régime socialiste, nous serons nécessairement placés dans des conditions où la lutte de classes, à l'intérieur de chaque nation, pourra se heurter à une guerre entre différentes nations engendrée par cette même lutte de classes; aussi ne pouvons-nous lier la possibilité des guerres révolutionnaires, c'est-à-dire des guerres découlant de la lutte de classes, menées par des classes révolutionnaires et ayant une portée révolutionnaire directe et immédiate.* »¹⁸²

Le paradigme marxiste s'oppose à celui clausewitzien et aronien en ce qu'il propose une conception différente de la violence. Celle-ci représente le moyen par lequel la lutte des classes peut aboutir à la conquête du pouvoir et à l'instauration d'un régime socialiste. Le marxisme-léninisme en tant que doctrine pacifiste explique l'usage légitime de la violence en s'appuyant sur l'interprétation de l'histoire selon Marx et d'Engels. Dans une forme similaire au sens de l'histoire hégélien, l'histoire selon ces deux philosophes matérialistes auraient pour principe premier non plus la raison mais

180 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.60-61.

181 *Ibid*, p.61.

182 *Ibid*, p.331.

la guerre et la violence en tant que ce serait eux qui provoqueraient les changements politiques et sociaux dans les sociétés. Le progrès dans l'histoire se ferait nécessairement par la guerre et la violence afin de renverser l'ordre bourgeois dominant :

« Tous les mouvements historiques ont été, jusqu'ici, des mouvements de minorités au profit de minorités. Le mouvement prolétarien est le mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité. Le Prolétariat, la dernière couche de la société actuelle, ne peut se redresser sans faire sauter toutes les couches superposées qui constituent la société officielle. [...] En esquissant à grands traits les phases du développement prolétarien, nous avons décrit l'histoire de la guerre civile, plus ou moins occulte, qui travaille la société jusqu'à l'heure où cette guerre éclate en une révolution ouverte, et où le Prolétariat établit les bases de sa domination par le renversement violent de la bourgeoisie. »¹⁸³

L'inversion marxiste-léniniste se comprend sur cette base paradigmatique : pour penser la guerre et la politique, il faut penser la lutte des classes. Une inversion du rapport entre violence et politique s'opère. Au lieu d'opposer la violence physique conçue comme moyen à la finalité politique de l'État, l'analyse léniniste développe l'idée que la politique dans ses structures institutionnalisées et dominantes serait déterminée originellement par une violence physique. L'ordre dominant masquerait ainsi le fait que la paix trouve son origine historique et sociale dans la violence qu'exerce une partie de la nation sur l'autre. Comme l'explique Raymond Aron, c'est cette violence révolutionnaire qui implique un renversement de la *Formule* puisque, selon les mots de Jean-Vincent Holeindre, « la violence révolutionnaire est une condition de possibilité de l'ordre politique communiste »¹⁸⁴ :

« Que la lutte de classes ne revête pas toujours le caractère de violence propre à la guerre, [Lénine] ne l'ignore pas. Mais il conçoit l'inversion de la Formule, implicite dans le refus de l'unité nationale. Toute violence est physique, écrit Clausewitz, car la violence morale n'existe pas en dehors du domaine de l'État et de la loi. Dans le marxisme de Lénine, l'État et la loi résultent aussi de la violence physique, plus ou moins camouflée. Toute paix, en une société de classes, dissimule la lutte. »¹⁸⁵

183 ENGELS, Friedrich ; MARX, Karl, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Science marxiste, 2022.

184 HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz » In : *Res Militaris*, volume 1, n°3, 2011. p.7.

185 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976, p.66.

Bien qu'il reconnaisse que l'interprétation marxiste-léniniste relève un des sens possibles de la *Formule*¹⁸⁶, Aron récuse cette lecture à partir d'un rejet d'une philosophie de l'histoire qui postulerait un sens téléologique au devenir historique des sociétés. C'est cette conception de la violence comme moteur de l'histoire qu'Aron critiquait déjà dans *L'opium des intellectuels* en 1955 :

« *La politique n'a pas encore découvert le secret d'éviter la violence. Mais la violence devient plus inhumaine encore quand elle se croit au service d'une vérité à la fois historique et absolue.* »¹⁸⁷

De plus, à cette critique s'ajoute des arguments qualifiables d'empiriques ou d'historiques : l'interprétation marxiste-léniniste du *Traité* serait réfutée par « *le tribunal que les marxistes récusent malaisément : l'histoire* »¹⁸⁸. La référence à l'Union soviétique et à la République populaire de Chine conclut le propos d'Aron sur l'interprétation léniniste de Clausewitz, laquelle serait en particulier réfutée par les actes de Staline¹⁸⁹. Cette réfutation atteste de l'engagement aronien dans l'affirmation d'une théorie politique de la guerre passant par la conception clausewitzienne de la violence. Le maintien de la *Formule* de Clausewitz est conçu comme une condition nécessaire de la penser de la guerre en tant phénomène subordonnée à la politique.

D'autres cas de renversement de la *Formule* sont étudiés par Raymond Aron, notamment celui de Mao-Tsé-toung¹⁹⁰ ou encore celui du président américain Roosevelt¹⁹¹. Toutefois, notons que le professeur du Collège de France cherche également à invalider les inversions théorisées par des penseurs contemporains, en particulier celle de Carl Schmitt. L'enjeu est de démontrer qu'après la Seconde Guerre mondiale la *Formule* de Clausewitz demeure pertinente dans la pensée de la guerre, même si celle-ci prend d'autres formes avec les guerres de décolonisation, les guerres civiles et même dans la pensée d'une potentielle guerre atomique.

Dans son étude sur l'interprétation aronienne de Clausewitz, Joël Mouric rappelle fort justement que la réception de *Penser la guerre, Clausewitz* n'est pas à réduire au champ philosophique

186 Ibid, p.76 : « *Certes, Lénine mit au jour un des sens possibles de la Formule. A condition de postuler que la lutte des classes est la cause dernière de tous les conflits entre les hommes, qu'une classe, à défaut d'incarner la communauté actuelle, prépare l'avenir et la fin de tous les conflits, il devient possible d'interpréter une guerre particulière à partir de la classe qui conduit la politique à l'intérieur de chacun des belligérants. Selon ces postulats, la politique ne réconcilie les intérêts de la collectivité tout entière et ceux de l'humanité qu'à condition d'émaner du prolétariat. Mais que valent ces postulats ?* »

187 ARON, Raymond, *L'opium des intellectuels*, Paris, Librairie Arthème Fayard / Pluriel, 2010, p.210.

188 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976, p.77.

189 Ibid, p.95 : « *Les circonstances obligeaient Staline à parler un autre langage que Lénine en 1914. Mais il réfuta l'interprétation léniniste de la Formule par ses actes plus encore que par ses paroles.* »

190 Ibid, pp.103-116.

191 Ibid, pp.126-133.

française ; bien au contraire, comme le disaient Aron dans ses *Mémoires*¹⁹² et son biographe¹⁹³, il faut intégrer à celle-ci le champ universitaire anglo-saxon et surtout celui allemand¹⁹⁴. La critique d'Aron à l'encontre de l'interprétation de Clausewitz énoncée par Carl Schmitt dans *La notion du politique et Théorie du partisan* s'inscrit dans cet horizon-là. Cette critique se situe à la fin du cinquième chapitre du second tome de *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*. Dans ce chapitre traitant de la pluralité des guerres depuis 1945 ou, selon l'expression clausewitzienne, de la guerre comme « caméléon »¹⁹⁵, il s'agit pour Aron d'appliquer « la conceptualisation clausewitzienne »¹⁹⁶ à « la compréhension de l'univers actuel »¹⁹⁷. Il est regrettable, selon nous, que cet emplacement de la critique de Schmitt dans l'économie de l'ouvrage ne soit pas rappelé, voire même étudié, par les publications traitant de cette analyse¹⁹⁸. Cette place accordée à Schmitt à la suite de ses analyses sur les différents types de guerre n'est pourtant pas insignifiante. Avant de détailler la logique de la critique aronienne, veuillons à bien redéfinir succinctement le cadre conceptuel établi par Carl Schmitt dans *Théorie du partisan* publié en 1963.

La notion de partisan désigne d'abord une figure historique qui apparaît au début du XIX^e siècle lors de la guérilla espagnole contre l'armée napoléonienne. L'émergence de cette figure remettrait en cause le modèle classique de la guerre. Cette remise en cause se fonde sur l'idée que les États seraient dépossédés de leur monopole de la guerre, c'est-à-dire, de la capacité du souverain à désigner un ennemi et à le combattre selon un droit de la guerre déterminé permettant de penser le conflit selon la notion de *jus belli*. Or, cette dépossession n'est pas sans incidence dans la conception schmittienne du politique : l'État en tant que structure politique présupposerait un rapport ontologique au conflit, en particulier à ce que Carl Schmitt désigne par la distinction entre l'ami et l'ennemi. L'État se définirait en tant qu'il relève du politique et non du droit. Dans cette perspective, la guerre représenterait un acte politique premier dans la constitution du corps politique en ce qu'il détermine son ennemi et, se faisant, se définit par opposition à un autre. Or, la jonction historique entre l'établissement d'un nouveau droit international et les guerres irrégulières constituerait une

192 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010, p.836 : « *Le public auquel je m'adressais, au fond de moi-même, c'était le public allemand ; non pas le grand public - ce qui était hors de question pour un tel ouvrage - mais les collègues, historiens, spécialistes des relations internationales, politologues, éventuellement même philosophes.* »

193 BAVEREZ, Nicolas, *Raymond Aron*, Paris, Perrin, 2006, p.554.

194 MOURIC, Joël, « L'interprétation aronienne de Clausewitz », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022, p.85. ;

195 CLAUSEWITZ, *De la guerre*, Paris, Perrin, 2006, p.58.

196 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.138.

197 *Ibid*, p.138.

198 PERREAU-SAUSSINE, Émile, « Raymond Aron et Carl Schmitt lecteurs de Clausewitz », *Commentaire*, vol.103, n°3, 2003 ; RAYNAUD Philippe, « Raymond Aron lecteur de Carl Schmitt », *Commentaire*, volume 4, n°148, 2014. ; MOURIC, Joël, « L'interprétation aronienne de Clausewitz », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022 ;

rupture dans la pensée de la guerre : l'État libéral renoncerait à sa condition ontologique et céderait sa place au partisan pour qu'il assure cette fonction politique. En somme, la Seconde Guerre mondiale marquerait une rupture radicale dans la pensée de la guerre et l'État libéral en tant que construction historique aurait mené à un retournement de la *Formule* par sa propre logique. Il remettrait en cause les principes ontologiques de sa forme en tant que forme possible du politique :

« [Carl Schmitt] constate aussi que les transformations de la guerre après 1945 et l'avènement du partisan dans les guerres irrégulières ont conduit à discréditer "l'intelligence de l'État personnifié". En rejetant l'héritage du stratège prussien et en ôtant à la guerre toute légitimité politique, les Européens ont eux-mêmes retourné la Formule de Clausewitz. Ils ont fait du partisan "sans foi ni loi" le successeur de l'État, qui avant sa faillite décidait de la situation exceptionnelle.. »¹⁹⁹

La politique réalisée par les actions des partisans serait la continuation de la guerre par d'autres moyens. L'interprétation schmittienne de Clausewitz s'inscrit dans une lecture belliciste de *De la guerre* et surtout des *Professions de foi* écrite en 1812 par le militaire prussien²⁰⁰. En cela, la lecture aronienne s'oppose radicalement de celle de Schmitt. La critique d'Aron se focalise principalement sur les traits caractéristiques de la figure du partisan et sur les fondements de la notion « *d'hostilité absolue* »²⁰¹. Les quatre traits essentiels du partisan, selon Carl Schmitt, sont les suivants : l'irrégularité, le haut degré de mobilité, l'intensité de l'engagement politique et le caractère tellurique²⁰². Or, Raymond Aron signale une tension entre les deux dernières notions :

« Au moins faut-il distinguer deux sens du terme politique : plus on confond la politique avec le sol et le foyer, avec la patrie au sens éternel de ce terme, plus le maquisard - guérillo, franc-tireur- paysan - semble politiquement engagé. En revanche, rien ne ressemble moins au maquisard tellurique que Che Guevara ou Régis Debray. D'un côté, le paysan sur son champ, de l'autre l'intellectuel venu des villes, révolutionnaire professionnel »²⁰³

199 HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz » In : *Res Militaris*, volume 1, n°3, 2011. p.9.

200 MOURIC, Joël, « L'interprétation aronienne de Clausewitz », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022. p.85 : « Ses références dans l'œuvre de Clausewitz privilégiaient les *Professions de foi*, des écrits exaltés de 1812, où Clausewitz prônait la lutte à mort contre Napoléon. Hitler avait les mêmes préférences, alors que Raymond Aron voyait dans ces textes des écrits de circonstance, et privilégiait ceux du temps de la méditation, de 1827 à la mort de Clausewitz en 1831. »

201 Ibid, p.214.

202 SCHMITT, Carl, *La notion de politique* (1932) suivi de *Théorie du partisan* (1963), trad. M.-L. Steinhauser, Paris, Flammarion, coll. "Champs", 1992. p.223 : la notion du caractère tellurique désigne « le lien avec le sol, avec la population autochtone et avec la configuration géographique du pays, forêts, jungle ou désert »

203 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz*, 2. *L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.212.

La critique aronienne se poursuit en comparant la nature de l'engagement politique du guérillero espagnol de 1807 et du partisan communiste de 1944. Cette comparaison aboutit à l'idée que le terme de politique produirait des confusions dans les propositions de Schmitt et que celui-ci dans les cas évoqués ne se rapporte pas aux mêmes finalités politiques. La critique de la figure du partisan revient à affirmer, selon la lecture aronienne de Clausewitz, que la primauté de la politique demeure et que les analogies entre certains combats historiques ne sauraient faire l'économie d'une analyse de cette dimension déterminante. Par cette critique du partisan, l'enjeu est bien de renverser les fondements de la conception schmittienne du politique : quand bien même le partisan serait engagé politiquement, la guerre demeurerait la continuation de la politique par d'autres moyens. Notons que cette première critique pourrait donner lieu à discussions, notamment sur les limites de l'analyse aronienne du caractère tellurique chez Schmitt par rapport à l'engagement politique qui est ici trop facilement réduit via une remarque à visée polémique portant sur l'intellectuel parisien, symbolisé par la personne de Régis Debray, comme « *révolutionnaire professionnel* »²⁰⁴.

La seconde critique de Raymond Aron consiste à remettre en cause la manière dont Carl Schmitt théorise les notions de « *guerre absolue* » et « *d'hostilité absolue* » en contestant l'idée qu'elles puissent émaner d'une interprétation juste de Clausewitz, de Lénine et du traité de Versailles²⁰⁵. C'est dans les réinterprétations de Clausewitz faites par Ludendorff et Hitler qu'Aron voit une filiation conceptuelle. Le concept schmittien de l'hostilité absolue reposerait moins sur les conséquences théoriques et historiques du traité de Versailles et de la pensée marxiste-léniniste que sur des fondements principiels propres à « *une philosophie biologique ou raciste* »²⁰⁶.

« *Ludendorff et Hitler posent la communauté raciale en sujet de l'histoire et les ennemis de cette communauté raciale en ennemis transhistoriques du peuple allemand, voire de tous les peuples. Je dis que cette hostilité, et elle seule, mérite le terme d'absolue parce qu'elle conduit logiquement au massacre ou au génocide. [...] L'hostilité qui se fonde sur la lutte des classes n'a pas revêtu des formes moins extrêmes, moins monstrueuses que celle qui se fondait sur l'incompatibilité des races. Pour qui veut « sauver les concepts », il reste une différence entre une philosophie dont la logique est monstrueuse et celle qui se prête à une interprétation monstrueuse.* »²⁰⁷.

204 Ibid, p.212.

205 Ibid, p.215 : « *Hostilité absolue ? La notion n'appartient pas à Clausewitz qui se contente d'affirmer la grandeur des intérêts opposés. Appartient-elle à Lénine ? Je répondrai plutôt non que oui. [...] Mieux vaut, si l'on commente Clausewitz et Lénine, éviter les concepts qui appartiennent à un autre mode de pensée. Aux yeux de Clausewitz la guerre absolue n'est qu'un cas limite, le concept de la guerre menée jusqu'au bout avec tous les moyens disponibles, avec toute l'énergie possible.* »

206 Ibid, p.218.

207 Ibid, p.217.

Cette lecture de Carl Schmitt conduit Aron à une condamnation de la logique immanente aux principes de la perspective schmittienne qui présupposent un renversement du rapport ontologique entre politique et guerre. À cet égard, comme le souligne Philippe Raynaud²⁰⁸, cette critique de Schmitt s'inscrit en continuité avec les réflexions qu'Aron développait dans *Démocratie et totalitarisme* en avançant l'hypothèse qu'il y aurait une distinction entre le communisme soviétique et le nazisme qui tiendrait aux idées qui sont au principe de ces régimes totalitaires. Cette position est discutable à partir des travaux d'Alain Besançon²⁰⁹ ou encore de Timothy Snyder²¹⁰ que nous pouvons résumer par l'idée synthétique que la logique d'une idéologie importe plus que l'idée qui en est le principe.

Comme pour les inversions de la *Formule* opérées par Ludendorff ou Lénine, celle de Schmitt est traitée dans le cadre d'un chapitre dont la logique structurelle vise à démontrer que la pensée clausewitzienne telle qu'interprétée par Aron donne des outils d'analyses qui permettent de comprendre les guerres contemporaines, tant au niveau politique qu'à ceux stratégique et tactique. Qu'il soit question des guerres de libération nationale, des guerres révolutionnaires ou bien encore des guerres du Vietnam et de l'Amérique latine, la *Formule* de Clausewitz demeure opérante selon les démonstrations d'Aron. Ainsi, en mettant la logique clausewitzienne à l'épreuve des guerres modernes, Aron pense la guerre à partir d'outils d'analyses dont la fonction est d'affirmer une représentation de la politique dont l'action rationnelle résiderait légitimement et seulement dans l'intelligence de l'État personnifiée. La compréhension de la guerre ne pourrait se faire sans une analyse de la condition politique des hommes :

« *Maschke, comme Schmitt, Ludendorff et Hitler, a inversé la formule de Clausewitz et donc abouti au primat de la guerre sur la politique. La prudence d'Aron consistait au contraire à percevoir l'impuissance de la victoire. [...] Le refus d'inverser la formule de Clausewitz est fondamental quant à la possibilité même d'une politique libérale. En dépendent en effet l'autonomie politique et la distinction nette entre la guerre et la paix.* »²¹¹

Cette politique libérale soutenue par cette lecture de Clausewitz n'annule pas la question de l'ami et de l'ennemi définie par Schmitt. La perspective réaliste des relations internationales permet d'inclure d'autant plus cet aspect-là contrairement à un idéalisme libéral qui tendrait à une indifférenciation de ces types de relation à partir d'une logique rationnelle équivalent à celle de l'économie.

208 RAYNAUD Philippe, « Raymond Aron lecteur de Carl Schmitt », *Commentaire*, volume 4, n°148, 2014. p.818.

209 BESANÇON, Alain, « De la nature du régime soviétique », *Contrepoint*, n° 20, 1976, repris dans *Présent soviétique et passé russe*, Hachette, « Pluriel », 1980, p. 133-159.

210 SNYDER, Timothy, *Terres de sang*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, 2012.

211 MOURIC, Joël, « L'interprétation aronienne de Clausewitz », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022. p.86.

La primauté de la politique fonctionne selon une dialectique de la réflexion et de la décision qui amène l'État à se définir à partir d'un idéal de la prudence ou de la vertu politique²¹². Sans confondre ou nier l'existence d'amis et d'ennemis, l'action du politique dans les relations internationales selon la pensée réaliste est identifiée à un art de la raison dont l'une des fonctions est d'éviter une ascension aux extrêmes et de garantir la paix entre les nations.

III - De la phénoménologie de la guerre comme praxéologie historique :

L'opposition entre Aron et Schmitt dévoile en quoi la reconstruction aronienne du système clausewitzien mène à penser la guerre dans le cadre d'une théorie politique des relations internationales. Pour saisir la position d'Aron, il nous est nécessaire à présent de définir le paradigme dans lequel celui-ci se situe. Contrairement à l'auteur du *Nomos de la terre*, Aron postule qu'une « *rationalité pratique* »²¹³ existerait, selon les mots d'Émile Perreau-Saussine, et que cette rationalité résiderait dans l'État. La réhabilitation de la philosophie clausewitzienne prend sens ainsi relativement à une conception de la politique. La société se définirait par « *la primauté du politique* »²¹⁴ dont la nature serait anthropologique : le primat du politique persisterait dans les sociétés modernes en ce qu'il donne du « *sens à l'existence humaine* »²¹⁵, c'est-à-dire en ce qu'elle est « *déterminante en un sens précis ou toujours à préciser en acte.* »²¹⁶. Toutefois, contrairement aux philosophies classiques, ce primat du politique n'est pas fondé sur une conception philosophique de la nature humaine²¹⁷. La perspective aronienne se borne aux dimensions empiriques et historiques qui englobent les objets d'études des sciences humaines et politiques. La guerre en fait évidemment partie. Cette conception du politique rejoint celles de certains penseurs qui lui sont contemporains, dont Hannah Arendt qui voit également dans le politique ce qui règle les conflits et unifie les individus autour d'une structure en traitant « *de la communauté et de la réciprocité d'êtres différents* »²¹⁸.

212 DE LIGIO, Giulio, « La vertu politique : Aron penseur de l'ami et de l'ennemi », In : *Études internationales*, vol.43, n°3, 2012, p.418 : « [Raymond Aron] a plaidé, dans tous les domaines, pour un effort de discernement, pour « sauver » les concepts et les choix humains. Il a montré la triste noblesse de la vertu politique : elle est l'art, le jugement, la disposition de l'âme dont l'homme a besoin pour surmonter en acte ce « dialogue de tous les siècles », pour ne pas glisser aux extrêmes, pour apprendre à se perfectionner dans le « mouvement » de la Cité, celui propre au libéralisme ou celui où l'on rencontre l'ennemi. C'est la vertu politique qui permet de traverser, sans s'égarer, sans en avoir fi ni avec l'espoir, l'étrange et longue guerre entre la violence et la raison. »

213 PERREAU-SAUSSINE, Émile. « Raymond Aron et Carl Schmitt lecteurs de Clausewitz », *Commentaire*, vol. 103, no. 3, 2003, p.622.

214 ARON, Raymond, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard, 1965, p.32.

215 *Ibid*, p.24-25 : « *La politique est la caractéristique majeure de la collectivité tout entière puisqu'elle est la condition de toute coopération entre les hommes* ».

216 DE LIGIO, Giulio, « Penser politiquement la démocratie », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022. p.89.

217 DRAUS, Franciszek. Raymond Aron et la politique. In: *Revue française de science politique*, 34^e année, n°6, 1984. pp. 1199.

218 ARENDT, Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil, 1993, p.40.

L'acte guerrier est un acte politique, en d'autres termes, une action déterminée par des raisons définies politiquement. La rationalité pratique à laquelle nous faisons référence correspond à l'idée qu'une rationalité politique déterminante, celle des gouvernants²¹⁹, pourrait émettre des jugements politiques ayant pour fonction de rendre raison de ses actions pour l'intérêt général de la société. L'interprétation aronienne de la définition trinitaire de la guerre consacre la subordination de la guerre à l'intelligence l'État personnifié, c'est-à-dire, à la figure du chef politique en tant que gardien du lieu de la rationalité. Cette lecture de Clausewitz n'est toutefois pas si évidente, comme le suggère Claude Lefort dans sa note critique sur *Penser la guerre, Clausewitz* :

« *La guerre, à entendre [Raymond Aron], est, dans ses origines et dans ses fins, suspendue à l'intelligence de l'État personnifié. Tel est en définitive ce qui décide de tout : l'aptitude du chef politique à la décision rationnelle, la capacité qu'il a d'interpréter justement les conditions. Sans doute peut-il défaillir ; mais il occupe le lieu de la rationalité. Impossible d'ouvrir la discussion dans le cadre d'une modeste note... Mais du moins qu'il soit permis de poser la question : le point de vue du pouvoir d'État est-il celui de la rationalité ? Peut-on réduire au statut de conditions les rapports socio-politiques pris dans leur généralité, au plan national et international ? Question qui débouche sur une autre : l'idée de la guerre moderne, liée qu'elle est à celle de la toute-puissance de l'État, engendre-t-elle (ou accompagne t-elle) l'idée de l'action rationnelle ?* »²²⁰

Ouvrons la discussion que cette modeste note nous suggère. Loin d'éviter ce problème, c'est exactement celui autour duquel se structure la dernière partie de *Penser la guerre, Clausewitz* intitulée « *L'âge nucléaire, le pari sur la raison* ». L'usage de la bombe atomique a marqué une rupture historique qui pose de nouveaux problèmes dans la pensée de la guerre, notamment en remettant en cause l'*a priori* que l'action rationnelle émanerait nécessairement de l'État. Il ne s'agit plus pour Raymond Aron d'avancer ses objections à l'encontre d'autres interprétations de Clausewitz ; il est temps pour lui de rendre compte de la responsabilité de son interprétation face à l'histoire qui semble elle-même inverser la *Formule*²²¹. Nous pouvons partir de l'interrogation qu'Aron pose lui-même et qui rejoint en partie certaines de Claude Lefort : en ces dernières décennies de l'âge nucléaire, « *est-il légitime d'imaginer l'État comme une personne intelligente et la politique comme*

219 LI, Lan, *Raymond Aron : de la philosophie critique de l'histoire à l'analyse politique*, Ecole normale supérieure de Lyon-Université de Lyon, East China Normal University, thèse de doctorat en philosophie, sous la co-direction de Pierre François Moreau et Zhenhua Yu, 8 décembre 2012. p.110-115.

220 LEFORT, Claude, « Lectures de la guerre : le *Clausewitz* de Raymond Aron », In : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 32^e année, N. 6, 1977. p.1279.

221 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz*, 2. *L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.224-225 : « *Le monde d'aujourd'hui semble se dérober aux prises de la conceptualisation clausewitzienne. Le sens du mot stratégie ne se limite plus à l'usage des combats ou à la conduite des armes. [...] L'inversion de la Formule ne reflète-t-elle pas mieux que la Formule elle-même la société actuelle des États ?* »

*l'action de cette personne ? »*²²² Et, « *pourquoi ne pas jeter par-dessus bord la fiction de l'État personnifié ?* »²²³.

Est-il pertinent d'employer un concept forgé à l'âge européen pour comprendre le phénomène de la guerre à l'âge nucléaire ? La transformation historique qui s'est opérée en 1945 est celle d'un moyen : l'arme atomique se distingue par sa puissance des armes traditionnelles. Les conditions de détermination de la finalité politique ne sont plus les mêmes de l'âge de Clausewitz à celui du XX^e siècle. Cette perspective d'Aron amène à une reconceptualisation du concept d'intérêt général qui ne saurait plus être incarné par la seule personne du monarque mais bien par ce qu'il nomme « *l'intérêt national* ». C'est à la structure historique de l'État-nation qui incombe de prendre à sa charge la conduite des opérations militaires et la responsabilité de celles-ci ; ainsi, contrairement à ce que suggère Claude Lefort, l'État représenterait le lieu de la rationalité en tant qu'il serait, selon Aron, la condition de possibilité de telles actions rationnelles dans la guerre et en amont de celle-ci. Cette affirmation repose sur deux arguments que nous développerons par la suite.

Tout d'abord, notons que cette idée que présuppose la position aronienne peut être nuancée anthropologiquement. Dans *La Société contre l'État*, Pierre Clastre démontre que le lieu de la rationalité peut correspondre dans les sociétés primitives à celle de la société, celle du peuple selon la terminologie tripartite clausewitzienne. Le chef de la tribu ne détermine l'action à mener que de manière relative et demeure dépendant de la société où s'exerce le véritable lieu de la rationalité, en d'autres termes, du pouvoir, y compris dans l'exception des temps de guerre²²⁴. À une lecture marxiste consistant à opposer les intérêts d'une classe par rapport à une autre et faisant de l'État une structurant défendant les intérêts des dominants, Aron conteste une telle perspective en s'inscrivant dans une représentation renanienne²²⁵ de la nation par rapport à l'État où l'intérêt de la nation suppo-

222 *Ibid.* p.212.

223 *Ibid.*, p. 228.

224 CLASTRES, Pierre, *La Société contre l'État*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2011. p. 177-178 : « *On sait en effet que la préparation et la conduite d'une expédition militaire sont les seules circonstances où le chef trouve à exercer un minimum d'autorité, fondée seulement, répétons-le, sur sa compétence technique. Une fois les choses terminées, et quelle que soit l'issue du combat, le chef de guerre redevient un chef sans pouvoir, en aucun cas le prestige consécutif de la victoire ne se transforme en autorité. [...] Le risque d'un dépassement du désir de la société par celui de son chef, le risque pour lui d'aller au-delà de ce qu'il doit, de sortir de la stricte limite assignée à sa fonction, ce risque est permanent. [...] Renversant le rapport normal qui détermine le leader comme moyen au service d'une fin socialement définie, il tente de faire de la société le moyen de réaliser une fin purement privée. [...] Si "ça marchait" alors on aurait là le lieu natal du pouvoir politique, comme contrainte et violence, on aurait la première incarnation, la figure minimale de l'État. »*

225 RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation*, Paris, Presses Pocket, 1992, p.54 : « *La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. [...] Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. »*

serait la suppression de la lutte des classes²²⁶. C'est au nom de cet intérêt national que l'État constituerait un sujet historique à part entier :

« La prétention de chaque nation à être le sel de la terre prête à sourire. Le refus des droits de l'homme aux minorités appelle la condamnation. La volonté de conquérir, au nom d'une prétendue vocation universelle ou d'une supériorité raciale, déchaîne les grandes tueries. Mais, le mouvement des nationalités ne se confond pas avec ces phénomènes de vanité, de discrimination ou de fanatisme. Les unités politiques n'ayant plus pour point de cristallisation une dynastie, la tradition ou une Église, reposent sur la volonté des hommes ou l'existence d'une communauté de culture. Quand la volonté des hommes coïncide avec la communauté, l'État est l'œuvre à la fois des morts et des vivants, il a été mûri par les siècles, il est entretenu par la ferveur présente. Aussi longtemps que l'humanité sera divisée en unités souveraines, celles-ci auront besoin d'un principe, dynastique, religieux ou national, et ce principe, quel qu'il soit, sera susceptible de provoquer des conflits. »²²⁷

La prévalence qu'Aron accorde à la notion de l'intelligence de l'État personnifié va de paire avec une conception de la politique en tant qu'elle identifie la rationalité comme un principe de l'action raisonnable, laquelle ne pourrait être produite que par une structure historique qui correspondrait à celle de l'État-nation. Face aux objections marxistes, Aron affirme sa position paradigmatique en s'appuyant sur les exemples historiques : ceux encore de l'Union soviétique et de la Chine populaire²²⁸. Ces régimes n'aboutissant pas à *« l'élimination des guerres par la suppression de la lutte des classes. »*²²⁹, les révolutions du XX^e siècle amènent à la construction de structures étatiques qui s'associent dans une époque particulière à une dimension nationale.

Toutefois, ayant sa propre situation historique comme point de référence, nous pouvons nous inspirer de la critique que Stéphane Haber énonçait vis-à-vis du paradigme aronien. L'analyse aronienne de l'âge nucléaire à partir de la reconceptualisation clausewitzienne serait délimitée conceptuellement à un cadre référentiel historique qui est celui de la guerre froide, c'est-à-dire celui de réalités politiques pensées en termes d'opposition et réduisant le réel à ces catégories antinomiques :

« Pour Aron, les trois alternatives, socialisme, capitalisme ; étatsisme totalitaire, libéralisme démocratique ; Union soviétique, États-Unies ; se recourent et il n'y aurait rien à

226 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010 : *« Si je n'ai pas souscrit sans réserve à l'interprétation léniniste de Clausewitz, c'est pour une raison évidente : le Prussien suppose l'unité nationale, incarnée dans le roi, Lénine exclut cette unité que déchire, avant le socialisme, la lutte des classes. Rien n'interdit à Lénine de substituer la classe à la nation et d'exploiter le Traité à ses fins propres. »*

227 ARON, Raymond, *De la condition historique du sociologue*, Paris, 1971. p.216.

228 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.229-231.

229 Ibid. p.230.

penser au-delà de ces trois oppositions qui traversent toute l'époque, qui définit l'unité de cette époque, qui sature tout l'espace de possibles, qui épuise le sens des concepts généraux dont on se sert pour comprendre ce qui se passe. »²³⁰

La démonstration de la rationalité intrinsèque de l'État conçue dans sa perfection s'opère sur cette base paradigmatique. L'application des concepts clausewitziens dans l'analyse de la conjoncture de l'âge nucléaire permet de poursuivre une étude comparatiste des régimes politiques, en particulier ceux du libéralisme états-unien et du soviétisme totalitaire. En cela, les catégories antinomiques relevées par Stéphane Haber constituent le socle de cette application des concepts au réel et ceux-là reviennent quand Aron évoque dans ses *Mémoires* l'élément phare qui caractérise cette lecture de Clausewitz par rapport à d'autres :

« Je m'appuie sur une interprétation du stratège, celle qui met l'accent sur l'entendement, sur la souveraineté de l'intelligence personnifiée, de la politique. Les Allemands de l'Est font de même, mais, comme ils marxisent Clausewitz, ils affirment inévitable la décision radicale entre les deux univers capitaliste et socialiste. Pourtant, l'espoir subsiste, peut-être l'illusion, que la rivalité Est-Ouest finira par user sans une grande guerre menée avec des armes nucléaires. »²³¹

Le premier argument avancé pour valider le concept d'intelligence de l'État personnifié tient à ce que les décisions prises par une personne rendent plus intelligibles l'action tandis que la conduire des masses armées non subordonnée à une intelligence deviendrait insensée. Le concept de l'État garantit l'intelligibilité des actions humaines dans l'histoire politique²³². Le second argument consiste à démontrer que paradoxalement « *la guerre nucléaire restitue son sens authentique à la définition de la politique par l'intelligence de l'État personnifié* »²³³. En quoi est-ce le cas ? En critiquant vivement l'interprétation de Clausewitz proposée par André Glucksmann²³⁴, Aron récuse l'idée qu'il y aurait une rupture entre la rationalité clausewitzienne et la rationalité des stratégies nucléaires. Cette rupture se base sur une méthode de lecture de *De la guerre* jugée « *inacceptable* »²³⁵

230 HABER, Stéphane, « Aron, Merleau-Ponty : Dialectique et indéterminisme historique » In : *Alter, revue de phénoménologie*, n°29, 2021.

231 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010. p.845-846.

232 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, p.229 : « *Je consens, si le philosophe y tient, qu'il n'y ait que des individus et que l'État, la nation, l'armée n'existent pas de la même manière que les individus. Que l'on supprime ces concepts et l'histoire politique devient incompréhensible, fureur aveugle et tumulte chaotique.* »

233 *Ibid*, p.231.

234 GLUCKSMANN, André, *Le discours de la Guerre*, Paris, L'Herne, 1967.

235 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, p.233 : « *L'interprétation qu'esquisse A. Glucksmann découle d'une méthode que je crois inacceptable : fonder sur quelques phrases, sorties du contexte, un ensemble théorique, incompatible avec de nombreuses idées du Traité ; faire abstraction des dates auxquelles les différents chapitres ont été écrits.* »

par Aron : cette méthode non historique amène Glucksmann à définir le calcul stratégique comme autonome vis-à-vis de la fin politique et déterminé d'abord par l'objectif du désarmement de l'ennemi. Nous reconnaissons là la définition première de la guerre comme concept dont la finalité peut tendre jusqu'à l'anéantissement de l'ennemi. Le raisonnement de ce philosophe conduirait à reformuler « *les idées grossières et fausses des militaires* »²³⁶, en particulier celle d'une analogie entre le calcul stratégique et le traitement mathématique qui rejoint la position d'un Heinrich Dietrich von Bülow²³⁷, lequel voyait dans la stratégie une science²³⁸. La logique stratégique que Glucksmann accorde à la guerre serait celle d'une rationalité qui se met à l'œuvre selon un dogmatisme pratique²³⁹, qu'il soit géométrique ou stratégique, au niveau du champ de bataille. Cette rationalité serait incompatible avec celle des stratégies nucléaires, notamment définies par les stratèges américains²⁴⁰.

Or, si nous nous basons sur l'interprétation aronienne de Clausewitz, les guerres réelles font bien intervenir des données non quantifiables, comme celle des grandeurs morales ou du hasard, qui invalident la logique que Glucksmann accorde à la guerre dans son niveau stratégique. La guerre n'aurait pas une logique propre à elle ; elle n'aurait qu'une grammaire, laquelle demeure subordonnée à la logique du politique. Suivant la *Note finale* de Clausewitz, Raymond Aron fonde sa conception de la rationalité clausewitzienne sur une interprétation de la guerre en tant que celui-ci se base sur une identité entre l'acte guerrier et l'acte politique. L'acte guerrier est un acte politique car celui-ci, en tant qu'instrument militaire, est déterminé par une volonté politique bien qu'il demeure conforme à sa nature, à ses lois, en somme à sa grammaire. L'acte guerrier est politique bien qu'une hétérogénéité fondamentale à la pensée clausewitzienne demeure entre le moyen, la violence physique, et la fin, la visée politique. Cet acte guerrier se réalise relativement à une guerre réelle et non conforme à son concept, en d'autres termes, à une guerre déterminé par la politique-objet et menée par la politique-sujet en vue de certains fins²⁴¹. Mais, en quoi cette rationalité clausewitzienne

236 *Ibid*, p.234.

237 VON BÜLOW, Dietrich, *Esprit du système de guerre moderne*, Paris, ISC, 2004.

238 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, p.87 : « Clausewitz, réfutant la fausse science de H. von Bülow, ne revient pas pour autant au scepticisme de Berenhorst. [...] Nul chef de guerre n'échappe aux caprices de la fortune bien que l'étude scientifique ou philosophique de la guerre, telle que la conçoit Clausewitz, aide effectivement le vouloir éclairé de l'entendement (ou l'entendement animé par le vouloir) à contrôler l'action aveugle des forces et des circonstances. ».

239 *Ibid*, p.88 : « Je l'appellerai : la tentation du dogmatisme pratique, autrement dit la transfiguration d'un facteur ou d'une expérience particulière en un facteur unique ou une règle définitive. En fait d'action guerrière ou politique, déduire du ravitaillement, de l'angle des lignes d'opération ou de tout autre principe un ensemble de théorèmes pseudo-scientifiques, et de préceptes mécaniques, c'est commettre un péché contre l'esprit ».

240 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, p.232 : « Les armes de destruction massive excluent le paiement en espèces ou, du moins, un tel paiement entraînerait un risque de quasi-suicide commun des duellistes. Les stratèges concluent, selon le bon sens, à une paralysie des armes les plus dévastatrices et à l'impossibilité de la victoire d'anéantissement. ».

241 *Ibid*, p.236.

prend-t-elle sens encore à l'âge nucléaire ? Le sens de cette interprétation de Clausewitz découlerait d'une nécessité : celle d'un pari sur la raison

« *La question que ne cesse de poser Glucksmann - qui limitera les guerres limitées ? - ne comporte pas d'autre réponse à l'âge nucléaire qu'à l'âge napoléonien : l'entendement politique. La réponse n'a pas changé et le risque non plus : chacun agit en fonction de l'intention qu'il prête à l'autre, et son alter ego ne fait pas autrement. [...] Progressivement, les auteurs américains ont admis que les deux rivaux avaient en commun un intérêt prédominant, celui de ne pas s'entre-détruire.* »²⁴²

La validité de ce pari sur la raison est conditionnée par cette reconceptualisation du système clausewitzien qui fait de Raymond Aron un néo-clausewitzien au sens où il adhère à la thèse de l'hétérogénéité entre la violence et sa fin politique²⁴³. Cette thèse permet d'identifier la guerre à partir d'un moyen : celui de la violence au sens d'une violence physique.

Toutefois, en concevant la violence plutôt comme « *symbolique* »²⁴⁴ ou l'État comme celui de « *l'exercice du pouvoir comme guerre continuée* »²⁴⁵, la raison qu'Aron fait résider dans la structure étatique ne serait qu'une illusion et, par conséquent, l'extension du concept de violence mènerait à une inversion de la *Formule*, à la reconnaissance d'un état de violence immanent à la structure de la vie sociale. L'inversion foucauldienne par exemple pense le pouvoir étatique à partir de concepts militaires et non plus sociaux ou économiques afin de chercher et d'analyser dans l'histoire politique les traces de la dissimulation de logiques répressives qui seraient immanentes au pouvoir et au maintien de sa domination, notamment par des dispositifs discursifs reproduisant des logiques guerrières à même le langage²⁴⁶. Seulement quelques mois après la publication de *Penser la guerre, Clausewitz*, Michel Foucault initie cette recherche au Collège de France dans une série de cours qui résonne comme une réponse implicite à l'analyse aronienne. Il n'est pas anodin, comme le note Jean-François Bert²⁴⁷, que ces deux membres d'une même institut se passionnent pour la pensée du stratège prussien au cours d'une même décennie, à quelques années près. Bien qu'une opposition apparemment semble s'imposer entre leurs démarches, une étude de leurs cours au Collège de France

242 Ibid, p.237-238.

243 Ibid, p.182 : « *Plus importante, plus spécifique et clausewitzienne, me paraît non seulement l'idée que la violence est un moyen mais la thèse de l'hétérogénéité entre le matériau et l'œuvre, entre la couleur et le tableau, entre la violence et sa fin politique.* »

244 BOURDIEU, Pierre ; PASSERON, Jean-Claude, *La reproduction*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

245 FOUCAULT, Michel, *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France 1976*, Paris, GallimardSeuil, coll. "Hautes études", 1997. p.16-17.

246 GROULX, Richard, *Michel Foucault, la politique comme guerre continuée*, Paris, Editions l'Harmattan, 2015.

247 BERT, Jean-François, « *Analyse* », In : ARON, Raymond ; FOUCAULT, Michel, *Dialogue*, Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2007. p.50-53

sur Clausewitz serait à même d'éclaircir la manière dont ces lectures ont été conçues et menées comme des recherches ou, si l'on préfère, des enquêtes.

Aron répond au problème que pose une telle lecture du concept de la violence en s'adressant aux auteurs de *La reproduction*. Bien que n'ayant pas un caractère systématique, Aron critique le concept de violence symbolique dans ce deuxième volume de *Penser la guerre, Clausewitz* afin de démontrer que la politique ne saurait être pensée à partir de la guerre²⁴⁸. Dans l'étude de cette critique, Philippe Urfalino montre que l'analyse aronienne développe en quoi ce concept sociologique s'inscrit dans « *une nébuleuse intellectuelle* »²⁴⁹ marquée par l'emprunte sartrienne²⁵⁰. Les rapports de force et la violence relèveraient du substrat de la société. La raison clausewitzienne revêtue par Aron s'oppose conceptuellement à cette vision qui aboutit, selon lui, à « *dissoudre les concepts* »²⁵¹. Substituer la notion d'État comme sujet historique à celle de classe ou d'idéologie exclurait toute mesure et impliquerait nécessairement à « *la lutte à mort* »²⁵². Le choix entre les deux interprétations de Clausewitz, entre celle accentuant la première définition ou la dernière, semble recouper un choix politique binaire, lequel est typique du paradigme aronien.

Maintenir la *Formule* serait un impératif qui s'imposerait tant au niveau de la responsabilité de l'interprète qu'à celle des acteurs politiques. L'interprétation historique par sa confrontation de la conceptualisation clausewitzienne à la conjoncture des stratégies nucléaires conduit à la dimension finale de cette œuvre : celle d'une praxéologie. Comme le soulignait Stephen Launay, cette œuvre développe une phénoménologie de la guerre²⁵³ structurée par une méthode dont il distingue trois étapes : la conceptualisation, l'analyse positive des guerres et le raisonnement stratégique. Cette dernière étape consistait en l'appréciation des effets de l'arme atomique sur l'opérativité des outils d'analyses issus de la pensée clausewitzienne. Cette ultime dimension de la méthode interprétative aronienne est praxéologique au sens où elle a pour objet l'action humaine et pour finalité la détermination des conditions d'une pratique rationnel du pouvoir politique :

« *Aron ne prétend pas se mettre réellement à la place de celui qui agit mais veut comprendre les conditions intellectuelles et réelles d'une action raisonnable. C'est pourquoi Aron n'édicte ni jugements éthiques ni règles de la conduite diplomatico-stratégique, mais poursuit ses analyses en fonction d'une constellation historique donnée et des concepts préalables présentés. [...] La praxéologie est donc la rationalisation nommée d'une méthode*

248 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, p.253-257.

249 URFILANO, Philippe, « Critique de la violence symbolique », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022. p.81.

250 SARTRE, Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1985.

251 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, p.254.

252 *Ibid*, p263.

253 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p.155.

éprouvée en des ouvrages antérieurs, enrichie par les analyses d'actualité et distinguée méthodiquement en 1962 puis reprise par la suite. »²⁵⁴

Cette position de l'interprète ne dépasse-t-elle pas celle de la fonction du professeur ou d'un « spectateur engagé »²⁵⁵ ? Bien qu'un travail comparatiste demeure à faire entre cette œuvre et les archives des cours de Raymond Aron, nous pouvons avancer l'hypothèse que l'interprète pense sa responsabilité en tant que *théoricien* ; mais, il la pense également en tant qu'*intellectuel*. En tant que théoricien, il conçoit *Penser la guerre, Clausewitz* comme une théorie politique de la guerre qui se focalise sur l'intelligence de l'État personifié afin de déterminer les conditions de l'action raisonnable. La construction méthodique de cette théorie va de paire avec un positionnement de l'interprète qui inscrit l'histoire des interprétations de Clausewitz et la sienne dans la perspective d'une lecture philosophique de l'histoire humaine. En tant qu'*intellectuel*, Aron plaide en faveur de la responsabilité de son interprétation : celle-ci attacherait du « *prix à l'organisation raisonnable de la Cité* »²⁵⁶ sans oublier jamais « *les arguments des adversaires, ni l'incertitude de l'avenir, ni les torts de ses amis, ni la fraternité secrète des combattants* ». La condamnation d'une lecture belliciste de Clausewitz l'amène à l'affirmation d'un Clausewitz réaliste permettant d'établir une interrogation renouvelée sur les conditions de la décision raisonnable en temps de guerre tout en n'ignorant pas le relativisme historique propre à son objet ainsi qu'aux interprétations produites dessus.

L'interprétation historique pose des problèmes de philosophie politique qui sont traités chez Aron dans le cadre d'un paradigme théorique qui est indissociable d'une pensée de l'histoire. Le théoricien soumet des outils d'analyses à l'épreuve d'une conjoncture historique : celle d'un âge marqué par l'apparition des armes atomiques. La raison clausewitzienne, ou plutôt aronienne, s'engage alors dans un pari qui, à l'image du pari pascalien, s'impose nécessairement puisque chaque sujet historique, chaque État, est embarqué dans la situation planétaire. L'interprétation historique aboutit à une phase praxéologique de laquelle la rationalisation de la guerre et de la politique impose la nécessité historique d'une doctrine : celle de la raison comme principe des relations entre États.

« La doctrine de la subordination de l'âme militaire à l'entendement politique que je discerne dans le testament de Clausewitz, devient, à l'âge nucléaire, nécessaire et, pour tout dire, indispensable : si l'on ne parie sur la raison, sur quoi parier ? [...] A l'âge nucléaire, la seule chance de sauver l'humanité elle-même, c'est que l'intelligence de l'État personifié maîtrise les armements. »²⁵⁷

254 Ibid, p.187.

255 ARON, Raymond, *Le spectateur engagé*, Paris, Julliard, 1993.

256 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976.

257 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976, p.174 ; p.283

CHAPITRE III : ILLUSIONS PERDUES D'UNE THÉORIE POLITIQUE DE LA GUERRE

« *History is again on the move* »²⁵⁸

A Study of History, Arnold J. Toynbee

Sur quoi se fonde la nécessité historique d'un pari sur la raison ? Dans la conclusion de son article fort élogieux publié en 1976, Julien Freund voit dans les dernières pages de *Penser la guerre*, Clausewitz comme un rappel de la confrontation nécessaire qui semble s'imposer à la pensée libérale contre ses opposants idéologiques. Cela peut apparaître comme contradictoire avec notre analyse de l'interprétation historique. Bien qu'une lutte entre des idées adverses ressortent de cette conclusion, il serait plus pertinent, selon nous, de ne pas réduire cette conclusion à une forme de bellicisme idéologique. Bien que Julien Freund saisisse que la conclusion a bien pour destinataire les néo-clauswitziens de l'Ouest et les marxistes-léninistes de l'Est, il est regrettable que celui-ci ne montre pas en quoi l'interprétation historique de Clausewitz possède une fonction déterminante dans ce combat des idées qu'il décrit :

« *Les hommes deviennent des ennemis et font la guerre non point pour la guerre même, ni pour la paix en soi, mais pour imposer leur conception de la paix. Qu'il y ait de l'ambition, de la fureur dans une guerre, cela est indiscutable, mais elle est aussi une lutte entre des idées différentes, souvent divergentes. La pensée libérale ne peut être tolérante envers toutes les idées, sous peine de succomber à celle qui a recours à la violence pour s'imposer unilatéralement. [...] De ce point de vue, la paix sera sans cesse à refaire, suivant les modifications de l'échiquier politique, sans que l'on puisse exorciser définitivement la guerre. C'est ce qui ressort de la conclusion de cette œuvre de R. Aron, intitulée « Adieu aux armes ou la Grande Illusion » »²⁵⁹*

Partant du fait que les théories stratégiques américaines comme la théorie marxiste-léniniste soviétique de la guerre sont construites sur des interprétations de la pensée clausewitzienne, Aron expose d'abord en quoi rien n'empêche théoriquement un dialogue. En dépit de leurs oppositions, ils admettraient communément certains faits : « *les États souverains, les forces armées aux ordres des*

258 TOYNBEE, Arnold J., *A Study of History*, London, Thames & Hudson, 1999.

259 FREUND Julien. Guerre et politique. De Karl von Clausewitz à Raymond Aron. In : *Revue française de sociologie*, 1976, 17-4. p.651.

États, les dévastations que causeraient les armes nucléaires, la rivalité entre les régimes socio-politiques incompatibles, la possibilité de poursuivre cette rivalité sans recourir aux armes nucléaires». ²⁶⁰ La guerre thermonucléaire n'étant pas admise comme un moyen comparable à ceux des guerres passées ²⁶¹, la subordination de la guerre à la politique conditionne la possibilité d'un dialogue et d'une action rationnelle qui préserverait la paix tout en n'annulant pas les divergences, lesquelles peuvent s'exprimer par d'autres moyens. La distinction entre la paix et la guerre demeurerait opérante dans ce rapport entre les puissances mais le risque d'une guerre planétaire aussi :

« Les Soviétiques retiennent aussi l'autre sens de la Formule : la guerre sort d'une situation politique ; la lutte des classes ne s'arrête jamais, elle ne prend pas toujours le caractère d'une lutte armée. La coexistence politique, provisoire ou définitive, équivaut à l'absence de lutte armée, autrement dit à ce que nous appelons paix. Les armes créent les risques permanents, non une guerre permanente. Les hommes, non les armes, déclenchent les guerres. » ²⁶²

Le maintien de la *Formule* démontrerait sa validité scientifique à l'âge nucléaire puisque la nature du moyen suggère à la raison de ne pas l'utiliser en vertu des finalités politiques de l'État ²⁶³. Le *Clausewitz* d'Aron serait-il celui qui rendrait conceptuellement caduque l'idée d'une ascension aux extrêmes et qui aurait le visage d'une rationalité retrouvée ? Après avoir resitué l'enjeu d'un tel dialogue par rapport à la lecture aronienne de Clausewitz, nous pouvons rejoindre l'analyse de Julien Freund sur un point décisif : cette théorie politique de la guerre est une réflexion sur la conception d'un certain état de paix qui n'est pas dénué d'une signification politique. Bien que se rattachant lui-même lors de sa leçon inaugurale à la tradition de la pensée libérale ²⁶⁴, Raymond Aron ne conçoit pas sa lecture de Clausewitz comme celle d'un penseur permettant d'aboutir à un dépassement de la guerre dans les relations internationales. Le réalisme aronien fonde la nécessité historique d'un pari sur la raison sur une pensée de l'histoire loin d'être réductible à un idéalisme. Tout au contraire, en précisant l'analyse de Freund, comment pouvons-nous concevoir cette nécessité histo-

260 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976, p.273-274.

261 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.163-164. : « Si l'on raisonne à la manière de Clausewitz, il faut maintenir une sorte de proportionnalité entre l'enjeu politique et la mise militaire. Or, on trouvera difficilement un enjeu partial qui justifie un échange nucléaire. [...] Cette notion [de maîtrise des armements], à maints égards nouvelle, typique de l'âge nucléaire, développe l'idée simple d'un intérêt commun à des puissances nucléaires de ne pas s'entre-détruire ».

262 Ibid, p.177.

263 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976, p.273.

264 ARON, Raymond *De la condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971, p.65 : « Le libéralisme dans lequel je cherche et trouve ma patrie spirituelle n'a rien de commun avec une philosophie pour âmes tendres, selon une formule qu'affectionne Jean-Paul Sartre. [...] Le libéral participe à l'entreprise du nouveau Prométhée, il s'efforce d'agir selon les leçons, si incertaines soient-elles, de l'expérience historique, conformément aux vérités partielles qu'il recueille plutôt que par référence à une vision faussement totale. »

rique de la raison dans le cadre d'une pensée où le dépassement de la guerre n'advierait point, ni même comme horizon, et où l'état de paix demeurerait marqué par un « *sens de l'histoire et du tragique* »²⁶⁵ ? C'est à cette signification qu'Aron rattache son interprétation dans ses *Mémoires* :

« *Ce que je rejette, c'est l'accusation d'avoir rabaissé Clausewitz, de l'avoir réduit à un penseur inoffensif, inconscient de la tragédie historique. La tragédie, je la perçois, je la sens, et je me suis efforcé, jusqu'à la dernière page, d'en faire sentir la présence. [...] Clausewitz ne nous apporte aucune assurance, il ne nous condamne pas non plus à la résignation, à la fatalité. Clausewitz ou la mollesse libérale ? Certainement non. Un Clausewitz conscient du tragique historique, qui laisse une part d'initiative au courage des peuples et des héros me paraît plus haut que le « mahdi des masses et des massacres » »²⁶⁶*

C'est bien par une critique de la mollesse libérale que semble se conclure la démarche aronienne. En critiquant l'idéalisme libéral qui serait celui d'un pacifisme, en quoi Raymond Aron met-il en garde les Occidentaux contre la volonté de « *sortir de l'histoire* »²⁶⁷ qui reproduirait une lecture téléologique de l'histoire à partir du présent et ressusciterait ainsi une forme d'hégélianisme ? La lecture aronienne de Clausewitz nous confronte à une représentation de l'histoire où le sens demeure obscur, puisque la totalité nous échappe, et l'issue fragile pour tous, car aucune nécessité absolue ne peut empêcher une guerre nucléaire d'advenir. La nécessité historique de la raison est une nécessité puisqu'elle s'impose rationnellement comme inévitable dans le cadre d'une certaine lecture de l'histoire. Cette dernière partie s'accorde à démontrer en quoi l'interprétation historique se fonde sur une conception de l'histoire dont les principes furent exposés dans *L'Introduction à la philosophie de l'histoire*. Ainsi, cette démarche aronienne confronte l'interprète à une responsabilité qui ne relève pas d'une éthique de l'interprétation ou bien d'une responsabilité vis-à-vis de la cité ; il s'agit pour le philosophe de répondre par des choix à une situation dont il n'est pas responsable mais dans laquelle il est engagé en tant qu'« *homme historique* »²⁶⁸ qui participe librement par son action et sa réflexion à rendre signifiante le devenir historique.

265 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976, p.285.

266 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010. p.846.

267 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976, p.283.

268 ARON Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Gallimard, Paris, 1986. p.416-422.

I - Clausewitz contre Hegel :

La thèse d'une influence hégélienne sur la pensée de Clausewitz fut défendue par de nombreux interprètes²⁶⁹ dans le champ philosophique en France et aux États-Unies durant le XX^e siècle²⁷⁰ : la dialectique historique de Hegel se retrouverait dans la dialectique clausewitzienne. Or, Aron conteste une telle interprétation, notamment en développant l'exemple de la stratégie défense-offensive qui n'équivaut point à une synthèse, au sens hégélien, de la thèse de la défense et de l'antithèse de l'offensive. Cette conception stratégique ne résulte pas de la négation des deux termes qui le précède comme le voudrait une logique de dépassement des contradictions permettant d'aboutir à un sens rationnel de ce qui advient. La stratégie défense-offensive représente une modalité possible de la doctrine clausewitzienne visant à démontrer la supériorité de la défense sur l'offensive : dans celle-ci, cette stratégie n'équivaut pas à une forme synthétique finale mais, au contraire, ne cesse d'alterner les deux termes opposés. La défense peut paralyser l'offensive tout en gardant stratégiquement une part d'offensive dans ses opérations : cela garantit la supériorité défensive. Cette confusion entre les deux dialectiques ne pourrait se faire plus essentiellement si nous tenons compte des philosophies de l'histoire qui distinguent Clausewitz et Hegel :

« L'essence de la dialectique historique de Hegel, la synthèse qui surmonte les contradictions dans le temps et donne un sens rationnel au devenir, n'apparaît à aucun moment dans le Traité. Elle ne peut pas y apparaître : dans la mesure où l'on devine une philosophie clausewitzienne de l'histoire, celle-ci appartient à la postérité de Machiavel : la politique n'édifie que des œuvres périssables, rongées par le temps qui laisseront indifférents nos arrière-neveux. [...] L'action n'en perd rien de sa dignité ou de sa grandeur mais l'homme ignore le sens que donne la Providence à ses sacrifices, à ses luttes, à ses victoires d'un jour. »²⁷¹

Contrairement à l'idéalisme hégélien, la pensée de la guerre chez Clausewitz ne s'est pas élaborée dans le cadre d'une représentation systémique du réel qui équivaldrait à l'accomplissement de la rationalité dans l'histoire²⁷². Ce n'est pas une apparition de l'Esprit²⁷³ que le militaire prussien

269 CREUZIGER, Paul, *Hegels, Einfluss auf Clausewitz*, Berlin, R. Eisenschmitt, 1911 ; CAMON, Hubert, *Clausewitz*, Paris, H. Chapelot, 1911.

270 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.361.

271 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 1. L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.364.

272 HEGEL, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Librairie générale française, 2011 : « C'est donc seulement de la considération de l'histoire mondiale elle-même qu'il s'est avéré et qu'il s'avérera qu'en elle il en est allé rationnellement, que l'histoire mondiale universelle a été la marche nécessaire et rationnelle de l'esprit du monde »

273 Extrait d'une lettre d'Hegel adressée à son ami Niethammer le 13 octobre 1806 : « J'ai vu l'Empereur - cette âme du monde - sortir de la ville pour aller en reconnaissance; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine... tous ces progrès n'ont été possibles que grâce à cet homme extraordinaire, qu'il est impossible de ne pas admirer. », In :

voyait en Napoléon mais bien un ennemi ainsi qu'un génie militaire²⁷⁴. La philosophie de l'histoire de Hegel se distingue radicalement de celle dans laquelle Aron situe Clausewitz : cette interprétation ne postule aucun principe téléologique de l'histoire. La thèse du déterminisme historique suppose un point de vue supérieur à celui relatif de l'individu qui puisse permettre de saisir un sens déterminé de l'histoire. Cette conception moderne du concept de l'histoire va de paire avec celle de la vérité. La conscience historique se caractériserait ainsi par l'idée que « *la vérité réside et se révèle dans le processus temporel lui-même* »²⁷⁵.

Or, l'interprétation aronienne de l'histoire remet en cause les prétentions absolutistes des philosophies d'un Hegel, d'un Auguste Comte ou encore d'un Marx qui présupposent la possibilité d'une connaissance d'un principe premier rendant intelligible le processus historique et lui accordant un sens final. Le philosophe doit faire face à une antinomie qu'Aron conçoit comme consubstantielle à l'entreprise philosophique : il s'agit de la tension entre l'idéal d'un savoir absolu et le relativisme historique. Se rattacher à une philosophie de l'histoire revient pour Aron à ancrer son interprétation dans une discussion sur la philosophie et le statut du philosophe dans l'histoire. Le philosophe ancré dans l'histoire en train de se faire ne saurait déclarer au nom d'une dialectique historique qu'un régime politique vaut mieux qu'un autre²⁷⁶. L'antinomie que nous venons d'exposer est à resituer dans la situation où le philosophe l'énonce, c'est-à-dire, dans sa dimension historique :

« *La dimension historique donne un sens nouveau à l'opposition du sophiste et du philosophe, de l'idéologue et du dialecticien. [...] L'apport de la dimension historique, c'est la projection dans la durée du dialogue du particulier et de l'universel. C'est à travers le temps, à travers les luttes et la violence, et non pas seulement dans l'immobilité d'un dialogue éternel que se déroule la recherche de l'Idée, que s'élabore la cité, dont les citoyens mèneraient une existence conforme à la fois à la moralité et aux lois positives.* ».

L'apport de cette dimension historique à l'étude de l'antinomie fut développée dans la thèse principale de doctorat de Raymond Aron. Comme le suggère Paul Ricoeur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, la dernière partie de cet ouvrage opère un passage de l'herméneutique critique à une

ANDRÉ, Jean-Marie. « HEGEL en toutes lettres », *Hegel*, vol. 3, no. 3, 2011, pp. 47-51.

274 Ibid, p.58 : « *Les Français doivent leur succès non à leur supériorité en tant que peuple mais à la supériorité du nombre, à une manière nouvelle de combattre, aux talents de leurs généraux et enfin au génie de Napoléon. Avec la sérénité du théoricien, Clausewitz n'a pas écrit autre chose dans le Traité.* ».

275 ARENDT, Hannah, « Le concept d'histoire », In : *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p.93.

276 ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Les Belles Lettres, p.266 : « *La totalité historique n'est pas accomplie. Nous ne connaissons pas le terme final de l'aventure, l'aboutissement du déterminisme. Nous n'avons pas le droit d'invoquer l'avenir inévitable pour justifier un régime d'aujourd'hui, imparfait comme les autres (plus ou moins imparfait, peu importe).* ».

herméneutique ontologique²⁷⁷. C'est à partir des principes de cette herméneutique ontologique qui a pour objet l'histoire et la vérité que nous pourrions définir en quoi l'interprétation historique n'est point réductible à une compréhension relativiste de l'histoire.

Les mots destinés aux Occidentaux à la fin de *Penser la guerre, Clausewitz* prennent sens relativement à cette ontologie historique : loin d'être réduit à une contingence désolante, l'être humain en tant qu'être historique fonderait sa liberté par sa capacité de choix et d'action qui conditionne un dépassement d'un ordre relativiste. Le relativisme historique d'Aron pourrait être qualifié de modéré en ce qu'il s'appuie sur une ontologie de l'être humain dont la nature historique est au principe d'une capacité de l'individu de déterminer sa propre existence et, se faisant, la réalité dans laquelle se confond l'histoire. La finalité du processus historique demeure inconnue ; mais, dans sa connaissance même fragmentaire du cours de l'histoire, l'homme peut peser dans le cours des événements pour leur donner un sens auquel il s'identifie.

« Ce n'est donc ni céder à la mode de philosophie pathétique, ni confondre l'angoisse d'une époque bouleversée avec une donnée permanente, ni sombrer dans le nihilisme que de rappeler comment l'homme se détermine lui-même et sa mission en se mesurant au néant. C'est là, au contraire, affirmer la puissance de celui qui se crée en jugeant son milieu et en se choisissant. Ainsi seulement l'individu surmonte la relativité de l'histoire par l'absolu de la décision, et intègre à son moi essentiel l'histoire qu'il porte en lui et qui devient la sienne. »

Nous saisissons mieux en quoi la décision politique représente une modalité de l'action par laquelle les sujets historiques peuvent peser sur le cours de l'histoire en gardant à l'esprit que celui-ci n'est pas déterminé absolument. L'alternative au relativisme historique se dessinerait à travers une issue politique qui fonde la capacité des États à discuter et à concevoir des décisions raisonnables à prendre dans le cadre des relations internationales. Contre un relativisme excluant tout sens de l'histoire et contre les avatars de l'hégélianisme, Aron fonde la possibilité d'un tel pari sur la raison en politique à partir de ce fondement ontologique de l'être humain.

« Le relativisme modéré d'Aron est la condition philosophique de la possibilité de discuter une décision et donc de la comprendre. Car il n'y a pas de compréhension sans dis-

277 RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p.438-439. « La dernière section, intitulée « Histoire et vérité. », entraîne la réflexion sur les limites du relativisme historique en direction d'une ontologie de l'être historique, laquelle conduirait au-delà du cadre tracé en direction d'une conception philosophique de l'existence. Les limites de l'objectivité sont en fait celles d'un discours scientifique par rapport à un propos philosophique. Il n'est pas indifférent pour la suite de notre propos que le dernier accent soit mis sur la défatalisation de la nécessité historique au nom de la liberté toujours en projet ».

*cussion, et pas de discussion sans le postulat d'une certaine liberté de choix dans l'histoire. La politique devient le domaine par excellence de l'acte libre donc discutable. »*²⁷⁸

La critique du bellicisme des uns ou du pacifisme des autres n'a point d'autre sens que de rendre possible le dialogue et d'écartier tout type d'illusions, qu'elles soient émises par des soviétiques ou bien par des Occidentaux. En reprenant la locution « *l'Adieu aux armes* », Raymond Aron tient à dissiper une illusion dans la conscience que les Européens, voire les Occidentaux, ont du devenir historique des relations internationales. En quoi cette illusion consiste-t-elle ? Il s'agit d'une confusion avec la réalité émise par les Occidentaux au nom d'une conception libérale de la paix. Contre cette mollesse libérale qui préfigure l'idée d'une fin de l'histoire avant l'heure, Aron objecte qu'une pensée de la guerre demeure nécessaire pour garantir une paix qui ne soit pas un mirage.

*« En vérité, la grande illusion, en l'an de grâce 1975, ce n'est plus celle qui lança les peuples d'Europe les uns contre les autres en une ardeur suicidaire, c'est l'illusion de sens contraire, celle des Européens, parfois même celle des Américains, qui prêtent à tous les peuples et à tous ceux qui les gouvernent une seule rationalité, celle des économistes qui comparent le coût et le rendement. Les Européens voudraient sortir de l'histoire, de la grande histoire, celle qui s'écrit en lettre de sang. D'autres, par centaines de millions, y entrent ou y rentrent. »*²⁷⁹

La conception réaliste des relations internationales, dans laquelle s'impose une attention permanente aux risques de guerres, s'inscrit dans une compréhension du devenir historique qui demeure indéterminé et où les sujets historiques, les États, peuvent produire des décisions raisonnables afin de garantir leurs intérêts politiques. Contrairement aux théories pacifistes, la guerre n'est pas condamnée dans cette théorie politique par des raisons morales qui présupposent que la guerre est mal, qu'elle ne produit que du mal et qu'il ne faut jamais la faire. Y aurait-il donc des guerres justes ? Un principe de moralité des guerres semble au moins ressortir des dernières lignes de *Penser la guerre, Clausewitz* : penser politiquement les conditions de la guerre selon une moralité de la guerre pourrait contribuer à créer les conditions historiques dans lesquelles la guerre deviendrait superflue²⁸⁰. Cette idée d'une progressive disparition des guerres est critiquée par Aron et ne peut suffire à postuler une disparition des guerres dans l'histoire. La pensée de la guerre par Clausewitz est aussi une réflexion sur les conditions d'une paix qui ne soit pas une illusion historique et qui resitue les États dans leur position de sujet historique ayant une responsabilité qu'ils ne peuvent ignorer :

278 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p.51.

279 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz. II. L'âge planétaire*, Editions Gallimard, Paris 1976. p.283.

280 CANTO-SPERBER,, Monique, *L'idée de guerre juste*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

« Une nation qui se détournerait avec horreur de la guerre prendrait le risque de ne plus savoir, lors d'un conflit, fixer des objectifs raisonnables et limités, d'oublier comment identifier un adversaire et entamer des négociations avec lui, et, enfin, de perdre l'intelligence des compromis nécessaires à la paix. Penser la guerre, c'est aussi apprendre à la terminer. »²⁸¹

La nécessité historique d'un pari sur la raison ne tient donc nullement en un déterministe. Celle-ci repose sur deux fondements : l'un ontologique, celui de la capacité des hommes à prendre des décisions dont la nature absolue pèse sur le processus historique ; l'autre politique, celui de l'intelligence de l'État personnifié qui subordonne l'acte guerrier à la décision politique. Les décisions de l'État étant conçues rationnellement par rapport aux intérêts politiques de la société, une guerre, qui puis est une guerre nucléaire, ne saurait représenter un moyen proportionnel à une visée politique quelconque dans le cadre des relations internationales. Le pari sur la raison peut être défini comme un pari sur la logique rationnelle qu'Aron détermine comme inhérente à la nature du politique. En pensant la guerre, l'État ne peut pas concevoir rationnellement l'arme nucléaire comme un moyen dont l'usage serait proportionnel aux fins visées. Mais, cette nécessité logique ne se confond pas pour autant avec un impératif catégorique d'ordre moral²⁸² qui amènerait les acteurs étatiques à l'inaction en matière de relations internationales. Attentif aux risques qui demeurent effectifs, la perspective réaliste de l'histoire est rappelée dans la conclusion d'Aron sous la forme d'une sentence, du moins provisoire, à tirer de ce monde où les acteurs politiques « *créent des armes qui n'ont d'autre fonction que d'empêcher leur emploi effectif et qui ne remplissent leur fonction que dans la mesure où subsiste la possibilité de cet emploi.* »²⁸³ :

« Ce que les Occidentaux, disciples de Montesquieu ou de Kant, néo-clauswitziens si l'on veut, doivent apprendre aux marxistes-léninistes, à ceux de Pékin ou de Moscou, c'est que l'histoire a tranché (provisoirement?) en faveur de Clausewitz et contre Hegel. Même si tous les États se réclamaient de la même idéologie, ils ne s'uniraient pas sous le règne d'un seul ni sous la législation d'un parlement planétaire. Pour une durée que nul ne peut préciser, l'humanité est condamnée à la coexistence plus ou moins pacifique entre des peuples

281 BRICE, Benjamin, « L'avenir de la guerre dans le monde du commerce : Raymond Aron face aux philosophies pessimiste et optimiste de l'histoire », In : *Études internationales*, vol. 4, n°3, 2012, p.436.

282 La critique de Charles Péguy vis-à-vis de l'impératif catégorique illustre cette idée que la position morale kantienne peut aboutir à une non action, laquelle n'est pas la meilleure solution dans la volonté de réduire la violence : « *Le kantisme a les mains pures, mais il n'a pas de mains. Et nous, nos mains calleuses, nos mains noueuses, nos mains pécheresses, nous avons quelquefois les mains pleines. [...] Combien de nos actions ne pourraient point être érigées, geschickt, en loi universelle, pour qui cet envoi ne présente même aucun sens ; et ce sont celles à qui nous tenons le plus, les seules à qui nous tenions sans doute.* » In : PÉGUY, Charles, *Victor-Marie, comte Hugo*, In : *Œuvres en prose complètes, Tome III*, Paris, Gallimard, Coll. de la Bibliothèque de la Pléiade, 1992. p.331-332.

283 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz. II. L'âge planétaire*, Editions Gallimard, Paris 1976. p.147.

*qui se comprennent mal, des États qui se veulent souverains et des idéologies incompatibles. »*²⁸⁴

Notons que cette conception aronienne de l'histoire imprègne l'ensemble du *Clausewitz* d'Aron : par conséquent, si l'interprétation historique peut aboutir à la formule d'un tel pari sur la raison, c'est bien parce que cette lecture s'appuie sur une ontologique faisant de la dimension historique de nos consciences le principe de notre liberté. Cette liberté se phénoménalise à travers les discussions et les décisions que peuvent prendre les sujets historiques que sont les États. L'absence d'un déterminisme absolu ne fait pas de l'histoire qu'un processus plein de bruit et de fureur ; il s'agit d'une expérience commune dans laquelle les individus rendent significative l'histoire à laquelle l'humanité s'identifie. Or, en célébrant la victoire d'un Clausewitz face à Hegel, l'auteur de *L'Introduction à la philosophie de l'histoire* produit une contradiction ou, du moins, signale une tension intrinsèque à sa position historique d'interprète : concevoir un sens de l'histoire à partir d'un point de vue situé et parcellaire, n'est-ce pas succomber temporairement à son tour à une lecture téléologique de l'histoire visant à confirmer la position d'un régime ou une certaine conception libérale de la paix ?

II - De la responsabilité de l'intellectuel dans l'histoire :

L'histoire aurait-elle tranchée d'elle-même l'opposition entre Clausewitz et Hegel ? Si c'était bien le cas dans l'affirmation aronienne, la proposition serait d'une grande ironie hégélienne. Bien qu'entre parenthèses, l'adverbe provisoirement retient notre attention car il représente une tension interne à celui qui l'énonce. Dans cette lutte des idées que décrivait Lucien Freund, Raymond Aron a pris position : il se range aux côtés des penseurs libéraux mais s'oppose radicalement à tout idéalisme qui pourrait n'être qu'un masque de l'ennemi historique contre lequel il lutte depuis les années 1930. Cet ennemi, il le caractérise lors de sa leçon inaugurale au Collège de France :

*« Une fois pour toutes, j'ai cessé de croire que l'histoire obéit d'elle-même aux impératifs de la raison ou aux désirs des hommes de bonne volonté. J'ai perdu la foi et gardé, non sans quelque effort, l'espérance. J'ai découvert l'ennemi que je ne me lasse pas, moi aussi, de pourchasser, le totalitarisme, ennemi non moins insidieux que le malthusianisme. Dans tous les fanatismes, même animés par l'idéalisme, je soupçonne un nouvel avatar de ce monstre. »*²⁸⁵

En reniant l'idée d'une neutralité axiologique dans ses travaux, Aron réaffirme le primat ontologique de la liberté résultant de la confrontation de l'homme à l'histoire-se-faisant. Ce primat

284 *Ibid*, p.279.

285 ARON, Raymond, *De la condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971. p.21.

nous amène à interroger le sens que l'interprète donne à la structure de son œuvre conçue comme une totalité ayant un sens dont la nature n'est nullement objective épistémologiquement. Or, comment comprendre le sens de l'ensemble de cette interprétation historique qui semble simultanément affirmer l'indétermination d'une signification préétablie de l'histoire et l'existence d'un sens perceptible dans le processus historique qui ne devrait pas être ignoré ? Cette tension émise par l'interprète lui-même ne risque-t-elle pas de faire basculer celui qui se prétend philosophe dans le discours des idéologues qu'il dénonçait en 1957²⁸⁶? Nous chercherons, à partir de l'analyse du statut de l'interprète vis-à-vis de la structure de son œuvre, à comprendre comment entendre cette proposition suivante qui est parmi les dernières du *Clausewitz* d'Aron :

« *Ce qui manque à un biologiste mathématicien, à un honnête professeur, c'est le sens de l'histoire et du tragique. Ce sens manque aussi à ceux que l'on baptise néo-clauswitziens et qui n'ont jamais lu Clausewitz.* »²⁸⁷

Tout en s'appuyant sur des concepts issus de la philosophie de Weber, Aron récuse l'hypothèse d'une objectivité hypothétique et, partant du constat de la pluralité des interprétations, il avance que le dépassement du relativisme historique dans l'étude des sciences sociales s'opère à partir d'une reconnaissance du point de vue situé de l'interprète et de toutes les dimensions de sa responsabilité²⁸⁸. La position aronienne amène à questionner la distinction wébérienne entre l'éthique de conviction (*Gesinnungsethik*) et l'éthique de responsabilité (*Verantwortungsethik*)²⁸⁹. Que signifient ces concepts ? L'éthique de conviction est propre à la rationalité axiologique : cette éthique est conçue comme celle des scientifiques qui n'auraient pas à se soucier des conséquences de leurs pratiques et qui doivent seulement veiller à ce que leur pratique scientifique soit en conformité avec leur déontologie. L'éthique de responsabilité renvoie à la rationalité téléologique : l'homme d'action, en particulier les acteurs politiques, s'accorde à employer des moyens pour garantir l'efficacité de l'accomplissement d'une fin déterminée. Cette distinction, comme le note Nicolas Tenzer, pose le problème du rapport entre les politiques et les intellectuels dans un régime donné²⁹⁰. Traitant d'une

286 ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961. p.257-270.

287 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.285.

288 BACHELIER, Christian, « 2. Raymond Aron et l'histoire se faisant : confrontation à l'histoire universelle », In : COLEN José, DUTARTRE-MICHAUT Elisabeth (éd.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations*, Moinho Velho, Aster, 2017, p.24.

289 Pour définir ces deux notes nous nous appuyons sur les conférences de Weber prononcées en 1919 à Munich : « *La science en tant que vocation et profession* » et « *La politique en tant que vocation et profession* ». In : WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963. Pour plus de développement sur ces notions, nous conseillons la consultation de l'étude de M. Weyembergh : WEYEMBERGH, Maurice, *Le volontarisme rationnel de Max Weber*, Bruxelles, Éditions de l'Académie, 1972.

290 TENZER, Nicolas. « Éthique de responsabilité et éthique de conviction : l'intellectuel et le politique dans les démocraties modernes », In : *Pour une nouvelle philosophie politique*. sous la direction de Tenzer Nicolas. Presses Universitaires de France, 2007, pp. 103-124.

théorie politique de la guerre, nous pouvons caractériser la position d'Aron comme celle d'un théoricien, certes, mais aussi comme celle d'un intellectuel.

Le qualificatif d'intellectuel qui fut attribué à Raymond Aron en France a souvent fait l'objet d'études où cet engagement fut comparé à son ancien petit camarade, Jean-Paul Sartre²⁹¹. Dans sa thèse de philosophie soutenue en 2012, Lan Li part de cette comparaison pour avancer l'hypothèse qu'Aron et Sartre représentent deux types d'intellectuels caractéristiques de l'après Seconde Guerre mondiale²⁹². Dans son *Plaidoyer pour les intellectuels*, Jean-Paul Sartre définissait de la manière suivante ce qu'il entendait par ce terme d'intellectuel :

« L'intellectuel est donc l'homme qui prend conscience de l'opposition, en lui et dans la société, entre la recherche de la vérité pratique (avec toutes les normes qu'elle implique) et l'idéologie dominante (avec son système de valeurs traditionnelles). Cette prise de conscience bien qu'elle doive, pour être réelle, s'opérer chez l'intellectuel, d'abord au niveau même de ses activités professionnelles et de sa fonction, n'est pas autre chose que le dévoilement des contradictions fondamentales de la société, c'est-à-dire des conflits de classe et, au sein de la classe dominante elle-même, d'un conflit organique et les mythes, valeurs et traditions qu'elle maintient et dont elle veut infecter les autres classes pour assurer son hégémonie. »²⁹³

Ce paragraphe de Sarthe synthétise la conception de l'intellectuel qu'Aron critique sans cesse dans ses œuvres, surtout dans sa démonstration réaliste de *l'Opium des intellectuels*. La critique aronienne d'*Humanisme et terreur* de Merleau-Ponty ou de la *Critique de la raison dialectique* de Sartre s'inscrit dans une entreprise large de déconstruction des idéologies. L'idéologie représenterait un piège ou une erreur pour l'intellectuel dont l'ambition est d'étudier la raison politique. Mais, dans quel sens Aron utilise-t-il le concept d'idéologie ? Dans un article de 1973, il distingue deux acceptations de cette notion : l'une forte et l'autre faible²⁹⁴. La première définition est celle qui identifie dans l'idéologie la mise en forme systématique d'une interprétation du monde historique et social. La réalité historique n'existerait que relativement au sens déterminé par l'idéologie.

« J'avais donné au concept d'idéologie un sens précis et fort: je le définissais comme "la mise en forme systématique d'une interprétation du monde historique ou social", inter-

291 BARILIER, Étienne, *Les petits camarades*, Paris, Age d'homme, 1987 ; SIRINELLI, Jean-François, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Paris, Fayard, 1995.

292 LI, Lan, Raymond Aron : de la philosophie critique de l'histoire à l'analyse politique, École normale supérieure de Lyon-Université de Lyon, East China Normal University, thèse de doctorat en philosophie, sous la co-direction de Pierre François Moreau et Zhenhua Yu, 8 décembre 2012, p.161-162.

293 SARTRE, Jean-Paul, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Folio, 2020, p.69.

294 ARON, Raymond, « Remarques sur le nouvel âge idéologique », *Contrepoint*, n°9, 1973, p.14.

prétation qui permet à l'idéologue tout à la fois de comprendre la société à laquelle il appartient et de choisir, en toute lucidité, les objectifs de son action. Le marxisme-léninisme me servait de référence ou de modèle. »,²⁹⁵

La seconde définition identifie dans toutes les productions de l'esprit humain une forme d'idéologie prenant la forme de propositions et d'idées. C'est à la première acception de ce terme que nous pouvons rattacher la position aussi bien d'un Sartre que d'un Merleau-Ponty. Remettant en cause les interprétations marxistes de l'histoire, Aron s'oppose à la foi dans un messianisme qui chez les communistes se réfère à une transcendance de l'histoire :

« Rien ne garantit aux yeux du tenant d'une critique de la raison historique que l'on puisse prédire l'avenir, mais plus encore qu'il existe un sens de l'histoire. [...] Adhérer à l'idée d'un sens de l'histoire revient à renoncer à la distance philosophique pour adopter une posture théologique. Cela est vrai aussi bien de Sartre et Merleau-Ponty que de Toynbee. »,²⁹⁶

Cette dimension idéologique de certaines interprétations est vivement critiquée par Aron à plusieurs reprises dans *Penser la guerre, Clausewitz*, notamment lorsqu'il aborde la notion de la responsabilité du théoricien et de l'intellectuel dit de bonne volonté :

*« Je n'ignore pas la responsabilité du théoricien. Chacun de nous, fût-ce pour une part infinitésimale, rend le monde conforme à l'image qu'il s'en fait. Qui nie l'autorité de la loi internationale l'affaiblit encore davantage. Mais le pacifiste qui cherche à culpabiliser ses adversaires, se donne trop aisément le beau rôle. Oui, la guerre nous semble horrible et absurde, à nous autres intellectuels de bonne volonté, sans fanatisme idéologique, patriotes sans passion nationaliste ou impérialiste. Mais, les marxistes-léninistes de Moscou acclament les guerres civiles, Jean-Paul Sartre partage l'enivrement de la foule qui prend d'assaut la Bastille et porte, au bout d'une pique, la tête du gouverneur ; les juifs d'Europe apprirent à leurs dépens qu'il ne suffit pas de refuser la violence pour échapper à la mort ; les Palestiniens, privés du sol qu'ils tiennent pour leur et de la patrie dont ils rêvent, mobilisent la haine des révoltés, d'un bout à l'autre du monde, contre les Israéliens qui vivent sur la terre de leurs ancêtres ou mourront en combattant »*²⁹⁷

295 ARON, Raymond, « Remarques sur le nouvel âge idéologique », *Contrepoint*, n°9, 1973, p.14.

296 SIMON-NAHUM, Perrine, « 7. Raymond Aron et la pensée de l'histoire », In : *La pensée de Raymond Aron - Essais et interprétations*, Vienne, Aster, 2017, p.129.

297 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz. II. L'âge planétaire*, Editions Gallimard, Paris 1976. p.285.

L'opposition esquissée entre Aron et Sartre est claire. En particulier dans la pensée de la guerre, les présupposés idéologiques qui mènent à un renversement de la *Formule* clausewitzienne seraient irresponsables, selon Aron car ils représenteraient un risque et réduiraient logiquement les possibilités de compromis entre les États. Mais, une interrogation persiste : Aron ne devient-il pas un idéologue à son tour ? Sans nous prononcer définitivement quant à cette question qui mériterait une étude, nous nous contenterons d'abord de définir la conception de l'engagement intellectuel propre à la posture aronienne.

En se décrivant sur la fin de sa vie comme un spectateur engagé, il se définissait comme spectateur, c'est-à-dire voulant « *comprendre la réalité et les événements aussi objectivement que possible* »²⁹⁸, et comme engagé, « *parce que dans toutes les grandes querelles du siècle* »²⁹⁹ il a pris des positions. Cette représentation binaire résulte de la critique de l'idéologie et du problème que celle-ci pose : la fonction du philosophe vis-à-vis de la philosophie, et plus largement vis-à-vis de sa quête de vérité, n'est-elle pas en contradiction avec une responsabilité sociale à assumer au sein de la cité ? Lors d'une communication au Congrès de l'Institut international de philosophie de 1957, Raymond Aron répondait à ce problème en développant une dialectique de l'action et de la pensée ou de la politique et de la philosophie³⁰⁰ :

« *Qu'il médite sur le monde ou s'engage dans l'action, qu'il enseigne à obéir aux lois ou à respecter les valeurs authentiques, qu'il anime la révolte ou inspire l'effort persévérant de réforme, le philosophe remplit la fonction de son état, à la fois dans et hors de la cité, partageant les risques, mais non les illusions du parti qu'il a choisi. Il ne cesserait de mériter son nom que le jour où il partagerait le fanatisme ou le scepticisme des idéologues, le jour où il souscrirait à l'inquisition des juges théologiens* »³⁰¹

L'intellectuel de bonne volonté décrit par Aron serait opposé aux idéologues mais maintiendrait par souci d'une quête de la vérité un dialogue avec ceux. En servant la philosophie, il continuerait à servir la cité. Cette conception est illustrée dans la pensée aronienne par la critique de la critique de Julien Benda : l'intellectuel ne serait « *ni un simple technicien de propagande, ni un clerc*

298 Raymond Aron | INA, 28 octobre 1981, 2:28 (en ligne : <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/cab8101649701/raymond-aron> ; consulté le 25 mai 2022).

299 *Ibid.*

300 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995. p.105-117 : l'universitaire explique en quoi c'est à partir des données d'une conjecture présente, produites notamment par l'analyse sociologique, que le philosophe peut penser la politique, la nature d'un régime, les pratiques institutionnelles. Par exemple, subsumer des phénomènes de violence à partir de la catégorie générale de la lutte des classes aurait pour effet d'invisibiliser la singularité et la complexité d'une lutte au profit de l'affirmation universelle d'un certain rapport.

301 ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961. p.270.

désincarnés »³⁰², il serait influencé non par des valeurs purement éternelles et désintéressées³⁰³, non par des idées conçues comme inhérentes à la réalité, mais bien d'abord par une conjoncture historique de laquelle résultent ses réflexions et ses actions³⁰⁴.

L'interprétation historique de Clausewitz, de la reconceptualisation jusqu'à l'analyse praxéologique, est à comprendre comme celle d'un philosophe à la fois théoricien et intellectuel. En ce sens, l'interprétation aronienne de Clausewitz est engagée dans une pensée de l'histoire qui postule un sens de l'histoire conditionné justement par l'expérience interprétative. En plus d'être une théorie politique de la guerre, *Penser la guerre, Clausewitz* reflète une pensée de l'histoire dont le sens pré-supposé résulte non d'un postulat téléologique ; mais, d'un dispositif interprétatif dont l'une des finalités est de déterminer à partir de phénomènes historiques une certaine signification et de d'illustrer cette représentation signifiante du processus historique à l'aide d'outils d'analyses. À la manière de l'*absicht* kantienne³⁰⁵, il s'agit de partir de l'interprétation critique de Clausewitz en lui appliquant une visée qui détermine des raisons d'espérer dans un sens de l'histoire malgré le chaos apparent du monde et les risques qui perdurent. L'interprétation historique aronienne est celle d'un intellectuel dont la logique structurelle de l'ensemble de l'œuvre s'apparente à une herméneutique de l'histoire.

L'affirmation d'un « *sens de l'histoire et du tragique* »³⁰⁶ revient à faire de ces deux notions des idées directrices d'une interprétation d'un sens de l'histoire. Dans son ouvrage *Tragedy and History* qui se focalise sur les influences allemandes dans la pensée aronienne, Scott B. Nelson revient sur ces deux idées dont la première, celle de l'histoire, peut être décrite comme renvoyant à la nature ontologique de l'homme et à l'indétermination du processus historique. L'histoire aurait un sens en raison du fait que le processus historique s'identifie aux réflexions et aux décisions des êtres humains. La possibilité de rendre signifiante d'une manière ou d'une autre l'histoire demeure possible. Mais, le sens de cette expérience historique est aussi tragique. Mais, cette notion de tragique ne mène pas Aron à céder à « *la tentation du nihilisme* »³⁰⁷ : rejoignant une réflexion contemporaine

302 LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995. p.108.

303 BENDA, Julien, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. Les Cahiers Rouge, 2003.

304 LI, Lan, *Raymond Aron : de la philosophie critique de l'histoire à l'analyse politique*, École normale supérieure de Lyon-Université de Lyon, East China Normal University, thèse de doctorat en philosophie, sous la co-direction de Pierre François Moreau et Zhenhua Yu, 8 décembre 2012, p.169-170 : « *Que doit faire l'intellectuel face à la politique, quelle est la relation entre l'idée et la réalité ? Ce sont des questions qui s'évalent au départ devant chaque intellectuel. Pour Aron, il a évidemment transformé cette question en se demandant comment l'intellectuel pouvait toujours garder un sang froid à toute épreuve, sans tomber dans le tourbillon de la politique ? [...] Chez Aron, la pensée et la réalité se sont toujours côtoyées, et essayer de comprendre ce monde en mobilisant la raison qui est loin d'être parfaite, si l'on peut dire, est sa mission en tant qu'intellectuel.* »

305 KANT, Emmanuel, *Opuscules sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990.

306 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz*, 2. *L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.285.

307 ARON, Raymond, *De la condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971, p.55.

sur le désenchantement du monde ou sur la crise de la civilisation énoncée par Paul Valéry³⁰⁸, Arnold Toynbee³⁰⁹ ou encore Oswald Spengler³¹⁰, le tragique désigne une forme de force créatrice de la volonté humaine qui agit sur un monde où le futur est à construire, où la durée conditionne les existences et où la quête de la vérité est celle d'un idéal inatteignable³¹¹. C'était par ces trois dimensions immanentes à l'expérience dialectique, c'est-à-dire tragique³¹², de l'existence humaine que Raymond Aron concluait son *Introduction à la philosophie de l'histoire* :

« L'existence humaine est dialectique, c'est-à-dire dramatique, puisqu'elle agit dans un monde incohérent, s'engage en dépit de la durée, recherche une vérité qui fuit, sans autre assurance qu'une science fragmentaire et une réflexion formelle. »³¹³

Partant de cette notion, Olivier de Lapparent a produit une thèse de doctorat d'Histoire des relations internationales dont la problématique générale pouvait se résumer par cette question : « Comment vivre et accepter le tragique de l'histoire ? »³¹⁴. Pour l'homme politique qui doit répondre à cette interrogation, assumer le sens du tragique, c'est comprendre la nécessité de mettre ses actions en conformité avec des finalités dans un monde indéterminé, dans des relations internationales où le risque d'une ascension aux extrêmes demeure effectif et peut être évité par l'application d'une prudence en politique. L'herméneutique de l'histoire accorde au sujet politique, à l'État, le premier rôle : c'est de ses réflexions et de ses décisions que dépendent le sens de l'histoire et, au fond, de l'aventure humaine. Une responsabilité politique découle de cette liberté ontologique et de cette interprétation historique qui conditionne la possibilité d'une lecture d'un sens de l'histoire-se-faisant :

308 VALÉRY, Paul, *Variété I et II*, Paris, Folio, 1998. A la formule de Valéry sur la mortalité des civilisations, Aron répondait ceci dans ses *Leçons sur l'histoire* : « A cette formule, inspirée de l'expérience de la Première Guerre mondiale, j'aimerais substituer une formule plus large : "Nous autres, hommes des sociétés scientifiques et de l'âge atomique, nous savons que nous sommes engagés dans l'histoire". » In : ARON, Raymond, *Leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions de Fallois, 1989, p.390.

309 TOYNBEE, Arnold, *La civilisation à l'épreuve*, Paris, Gallimard, 1951.

310 SPENGLER, Oswald, *Le déclin de l'Occident ; esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Paris, Gallimard, 1948.

311 DE LAPPARENT, Olivier, *La crise de la civilisation selon Raymond Aron à travers l'exemple européen*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, thèse de doctorat en Histoire des relations internationales, sous la direction de Robert Frank, 25 novembre 2016. p.157. p.359.

312 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010, p.986 : « J'écrivis, il y a près d'un demi-siècle, que notre condition historique est dramatique. Faut-il dire dramatique ou tragique ? A certains égards, oui, tragique vaut mieux que dramatique. »

313 ARON Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Gallimard, Paris, 1986. p.437.

314 DE LAPPARENT, Olivier, *La crise de la civilisation selon Raymond Aron à travers l'exemple européen*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, thèse de doctorat en Histoire des relations internationales, sous la direction de Robert Frank, 25 novembre 2016. p.157.

« *L'action politique n'est rien si elle n'est l'effort inlassable pour agir dans la clarté et n'être pas trahie par les suites des initiatives qu'elle a prises. La morale de l'homme d'action est bien celle de la responsabilité.* »³¹⁵

Cette herméneutique de l'histoire n'a rien de commun avec une forme de dogmatisme, de scepticisme, de fatalisme ; il s'agit, selon l'expression de Scott Nelson, d'un « *pessimiste actif* »³¹⁶, autrement dit, d'une vision réaliste des relations internationales où l'action raisonnable demeure possible. En ciblant le biologiste mathématicien, l'honnête professeur et les néo-clauswitziens qui ne comprennent pas Clausewitz, voire qui ne l'auraient pas lu, Raymond Aron désigne des figures qui ignorent cette vision de l'histoire au profit d'illusions idéalistes.

Celle du biologiste mathématicien renvoie au mendélisme qui conçoit l'évolution des êtres humains selon des lois de l'hérédité. Celle du professeur incarne « *le relatif optimiste des professeurs de la IIIe République* »³¹⁷ qui restreignaient leur pratique de savant au cadre de l'institution universitaire. Et les néo-clauswitziens, ce sont ces Européens, ces Occidentaux qui ignorent que la grande illusion n'est pas de « *parier sur la raison que de méconnaître la contrepartie de ce pari* »³¹⁸. Pour préserver la paix, la contrepartie est de, pour ainsi dire, sauver la guerre. L'idéalisme juridique des néo-clauswitziens serait insuffisant à garantir absolument la paix en raison de l'absence d'une « *instance suprême d'interprétation et d'une force irrésistible de sanction* »³¹⁹ permettant d'imposer des décisions aux puissances étatiques. Ainsi, face au sens de l'histoire et du tragique, la nécessité historique de la raison amène à la reconnaître la présence des guerres et à renoncer pour le bien de l'humanité à « *l'adieu aux armes* »³²⁰.

« *La décolonisation s'achève ; tous les peuples ou presque accèdent à la souveraineté. De même que les Européens ont dû aller jusqu'au bout de la nuit et vivre les horreurs de la guerre absolue pour devenir sages, pourquoi les hommes des autres continents, hier piétinés ou humiliés, ne préféreraient-ils pas à leur tour la coopération à la violence ? Ensemble, ils œuvreraient en vue d'une société planétaire qui soit plus ou autre chose qu'une collection d'États, chacun ne respectant d'autre loi que sa propre volonté.* »³²¹

315 ARON Raymond, « *préface* », In : WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963

316 NELSON, B. Scott, *Tragedy and History, The German Influence on Raymond Aron's Political Thought*, Berlin, Peter Lang, 2019.

317 HOFFMANN, Stanley, « Raymond Aron et la théorie des relations internationales », *Politique étrangère*, n°4, 2006, pp.723-734.

318 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.285.

319 ARON, Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962, p.707.

320 ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976. p.285.

321 *Ibid*, p.285.

« *Réaliste hétérodoxe* »³²² qui n'ignore pas la perfectibilité des hommes, « *libéral hétérodoxe* »³²³ qui fait de la guerre le seul chemin vers une possible paix, humaniste rationaliste rejoignant une certaine forme de kantisme³²⁴, Raymond Aron s'engage théoriquement et intellectuellement à travers son interprétation historique de Clausewitz au nom d'une « *Idée de la Raison* »³²⁵ qui pourrait guider tant le savant et le citoyen que l'homme d'État dans l'expérience tragique de l'histoire.

322 CHÂTON, Gwendal, « Pour un machiavélisme postkantien : Raymond Aron, théoricien réaliste hétérodoxe », *Études internationales*, vol. 43, n°3, 2012. p.400.

323 *Ibid*, p.400.

324 MANENT, Pierre, *Le Regard politique. Entretiens avec Bénédicte Delorme-Montini*, Paris, Flammarion, 2010, p.54 : Dans son témoignage, Pierre Manent conteste l'idée d'une interprétation kantienne de la philosophie aronienne.

Aron aurait « fait croire à des lecteurs tout à fait attentifs, mais peu intéressés par la politique, qu'il était kantien »

325 ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010, p.986.

CHAPITRE CONCLUSIF : « UN PARI PERDU D'AVANCE »³²⁶ ?

« Il n'est pas une seule pensée importante dont la bêtise ne sache aussitôt faire usage, elle peut se mouvoir dans toutes les directions et prendre tous les costumes de la vérité. La vérité, elle, n'a jamais qu'un seul vêtement, un seul chemin : elle est toujours handicapée. La bêtise dont il s'agit là n'est pas une maladie mentale ; ce n'en est pas moins la plus dangereuse des maladies de l'esprit, parce que c'est la vie même qu'elle menace. »³²⁷

De la bêtise, Robert Musil, 1937.

« Il y aurait lieu d'observer, dans cet ordre d'idées, que l'on devrait s'employer, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à former une catégorie supérieure de penseurs indépendants, d'hommes inaccessibles à l'intimidation et adonnés à la recherche du vrai, qui assumeraient la direction des masses dépourvues d'initiative. Que l'empire pris par les pouvoirs de l'État et l'interdiction de pensée de l'Église ne se prêtent point à une telle formation, nul besoin de le démontrer. L'État idéal résiderait naturellement dans une communauté d'hommes ayant assujéti leur vie instinctive à la dictature de la raison. »³²⁸

Pourquoi la guerre ?, réponse de Sigmund Freud à Albert Einstein, 1932.

L'épilogue de *Penser la guerre, Clausewitz, 2. L'âge planétaire* se conclut par l'évocation d'un souvenir de jeunesse : celui des autodafés organisés par le Troisième Reich en 1933 dans le cadre d'une campagne contre l'esprit non allemand³²⁹. C'est le souvenir de cette avenue Kurfürstendamm que Raymond Aron nous partage ; celle d'une avenue où Goebbels, responsable de la propagande nazie, contribue à l'effusion de ce brasier en jetant des livres, dont ceux de Sigmund Freud et de Robert Musil, dans les flammes. Nous considérons que l'évocation, même brève, de ces deux auteurs est signifiante car elle nous renvoie à un dialogue introspectif entre le professeur du Collège de France et le jeune normalien de la rue d'Ulm qui fut confronté aux premières heures de la montée du nazisme en Europe. C'est dans cette Allemagne aux prises de la bêtise dénoncée par Musil que Raymond Aron conçoit l'intention philosophique qui ne cessera d'être au centre de son œuvre et de sa vie. Des bords du Rhin jusqu'à sa chaire du Collège de France, le parcours d'Aron a-t-il atténué cette conviction en une recherche du vrai par l'exercice de la philosophie ?

326 BAVEREZ, Nicolas, *Raymond Aron*, Paris, Perrin, 2006, p.661.

327 MUSIL, Robert, *De la bêtise*, Paris, Allia, 2015.

328 EINSTEIN, Albert ; FREUD, Sigmund, *Pourquoi la guerre ?*, Paris, Rivages, 2005. p.60-61.

329 CHAUVET, Didier, *Les autodafés nazis ; mémoire du 10 mai 1933*, Paris, L'harmattan, 2017.

« *Étudiant déjà, j'éprouvais la crainte que le goût de la chose publique ne me détournât de la philosophie. Depuis un quart de siècle, je tâche de concilier peut-être l'inconciliable. Puisse votre confiance, mes chers Collègues, m'aider à réduire l'intervalle entre la destination que je m'attribuais avant 1939 et une destinée dont ma propre philosophie m'interdit de ne pas assumer, en dépit des circonstances, la pleine responsabilité.* »³³⁰

Dans un monde désenchanté où le risque d'une guerre atomique menace l'humanité toute entière, une question kantienne s'impose au philosophe : que m'est-il permis d'espérer ? Un sentiment d'espérance ressort de la conception aronienne de la philosophie : malgré l'incertitude immanente au processus historique, le philosophe pourrait concevoir un sens dans l'histoire grâce à une certaine idée de la raison. Lors d'une conférence donnée à Londres en 1960, Aron exposait une réflexion sur un projet d'analyse de l'histoire universelle qui n'est pas sans rapport avec cette idée de raison. Mais que signifie l'histoire universelle ? Il s'agit de « *l'unification du champ diplomatique* »³³¹. Ce phénomène s'est réalisée suite aux guerres mondiales. Nous pourrions considérer que l'interprétation historique de *Penser la guerre, Clausewitz* nous mène à un prolongement de cette réflexion sur une histoire universelle typique de l'âge planétaire. Comme le suggérait Perrine Simon-Nahum, cette méthode interprétative n'est nullement réductible au domaine de l'herméneutique :

« *En s'intéressant non seulement au traité sur la guerre mais au parcours de l'homme lui-même, [Raymond Aron] nous livre sa vision de ce que doit être la lecture d'un auteur. Or, l'interprétation telle que la conçoit Aron et l'applique à Marx, Tocqueville ou Clausewitz, se développe bien au-delà du champ herméneutique. Elle fait référence à ce qu'il entend par histoire et dont la particularité consiste à ne jamais concevoir la pensée sans l'action* ».³³²

Contrairement au postulat hégélien d'une ruse de la raison dans l'histoire, Raymond Aron conçoit l'histoire non à partir d'un principe premier mais d'une idée : celle de la raison. L'interprétation en tant que philosophique devient l'expérience par laquelle l'homme peut concevoir l'existence d'un sens dans l'histoire tout en ne confondant pas celui-ci avec une nécessité téléologique. L'existence d'un sens aronien de l'histoire est conditionnée par une nécessité historique de la raison, celle d'un savoir rationnel et réaliste que le savant partage au Prince en amont de ses décisions afin d'anticiper les risques pouvant conduire le monde à la guerre, voire à son anéantissement. Le philosophe assurerait sa responsabilité sociale en tant que conseiller du Prince car le savant posséderait une

330 ARON, Raymond, *De la condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971. p.66.

331 ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961, p.249.

332 SIMON-NAHUM, Perrine, « 7. Raymond Aron et la pensée de l'histoire », In : *La pensée de Raymond Aron - Essais et interprétations*, Vienne, Aster, 2017, p.132.

maîtrise technique, laquelle relève de domaines comme l'économie, la science politique ou encore la sociologie, indissociable pour un savoir qui ambitionne de mettre en œuvre une dialectique permanente entre les moyens et les fins, le particulier et l'universel, le souhaitable et le réel. Grâce aux outils de disciplines comme celles de l'histoire ou de la sociologie, le philosophe assume d'autant plus sa double responsabilité en se faisant aussi technicien.

Sur quoi se fonderait la légitimité du philosophe à intervenir dans les affaires de la cité ? C'est à partir de la condition historique du philosophe en tant que philosophe qu'Aron conçoit une légitimité fondée sur l'expérience historique du réel et une responsabilité accordant au philosophe la fonction de faire perdurer au sein même de la durée « *le dialogue des moyens et de la fin, du relativisme et de la vérité* »³³³. Le temps constituerait l'échelle de valeur à partir de laquelle la philosophie peut émettre des jugements sur le réel. Ainsi, la théorie politique de la guerre chez Aron se comprend comme une critique des théories marxistes-léninistes et des théories stratégiques des néoclauswitziens. L'idée politique de la paix défendue par Aron s'explique comme celle d'une expérience fragile de l'âge planétaire où la pensée se construit à « *l'ombre des régimes totalitaires et de la réalité soviétique* »³³⁴.

Adoptant une parole thucydienne, le philosophe se définit par un « *un regard politique qui laisse place à l'accidentel, à l'incertitude de l'action, aux antinomies qui définissent la décision politique, mais qui est simultanément un regard philosophique qui voit au-delà des contingences de l'action et atteint le niveau d'une réflexion universalisante sur les principes fondamentaux de la politique* »³³⁵. Le récit de la pensée aronienne est marqué continuellement par des expériences où le philosophe se confronte, tel un spectateur, à l'histoire en train de se faire. Son engagement n'en demeure pas moins inexistant. Se positionnant comme un penseur libéral, hérité de Thucydide, de Montesquieu ou de Tocqueville dans le champ philosophique, Raymond Aron intègre cet part engagée dans ses propres œuvres et livre bataille contre ses adversaires idéologiques, de Jean-Paul Sartre et Merleau-Ponty à Michel Foucault, et contre ceux de son propre camp, comme Friedrich Hayek, dont il ne souhaite guère partager les illusions. La plus grande illusion étant celle qui consiste à croire en une fin de l'histoire. L'histoire est en mouvement, selon l'expression de Toynbee, et cela serait ignorer le réel que de croire en une fin de l'histoire, fût-elle celle des sociétés libérales :

« *Consentir ou composer avec l'incertitude explique et donne toute sa cohérence à tous les axiomes d'Aron : admettre le monde tel qu'il est (principe de réalité) ; être conscient*

333 Ibid, p.269.

334 SIMON-NAHUM, Perrine, « 7. Raymond Aron et la pensée de l'histoire », In : *La pensée de Raymond Aron - Essais et interprétations*, Vienne, Aster, 2017, p.133.

335 MARCOTTE-CHÉNARD, Sophie, « La poursuite du sens commun : La science politique pratique selon Aron et Manent », *Cahiers de l'AMEP*, no1, volet 1, 2014, p.119.

du tragique de l'histoire ; refuser le déterminisme comme le relativisme ; décider et agir ; penser le présent mais ne pas en être prisonnier ; imaginer le pire pour le combattre ; ne pas prédisposer le futur ; garder enfin espoir en la perfectibilité de l'homme. »³³⁶

L'étude de l'interprétation historique dans *Penser la guerre, Clausewitz* permet d'identifier l'unité méthodologique qui structure cette œuvre selon une logique dialectique par laquelle s'exprime tout autant une théorie politique de la guerre que les principes d'une pensée de l'histoire propre à Aron depuis *l'Introduction à la philosophie de l'histoire*. L'interprétation historique se comprend donc relativement à une intention philosophique première qui conditionne la formulation des problèmes épistémologiques, politiques et historiques traités dans le *Clausewitz* d'Aron. Toutefois, la mise en pratique d'une telle conception de la philosophie dans l'œuvre aronienne a fait l'objet de certaines critiques, dont celle de Stanley Hoffmann qui suggère que le philosophe pourrait trahir sa fonction en cherchant, tel un idéologue, le maintien d'un système plus que la recherche radicale d'une solution face aux violences collectives :

« Il a rappelé que, dans le monde tel qu'il est, c'est souvent la violence qui permet, seule, le maintien des valeurs libérales,[...], plus qu'il n'a cherché à découvrir comment, le monde étant ce qu'il est, citoyens et hommes d'État pourraient néanmoins s'en prendre, plus radicalement que dans le passé, aux causes de la violence collective, et consolider les chances d'une paix durable. »³³⁷

Le domaine du possible bien qu'existant dans la pensée aronienne se trouve limité plus que de raison au nom d'une vision réaliste qui pourtant rappelle que ni l'histoire n'est fixe, ni les formes des régimes politiques. Le pari sur la raison serait-il perdu d'avance ? Nicolas Baverez l'affirme car l'homme ne peut connaître la vérité ; il la recherche en continuant à parier sur elle. Cette esquisse d'une histoire universelle du point de vue de la raison aronienne est celle d'une peinture inachevée, d'un récit sans fin, d'une tragédie qui peut nous donner malgré tout espoir en l'avenir de l'humanité :

« Jamais les hommes n'ont eu autant de motifs de ne plus s'entretuer. Jamais ils n'ont eu autant de motifs de se sentir associés dans une seule et même entreprise. Je n'en conclus pas que l'âge de l'histoire universelle sera pacifique. Nous le savons, l'homme est un être rationnel mais les hommes le sont-ils ? »³³⁸

336 DE LAPPARENT, Olivier, *La crise de la civilisation selon Raymond Aron à travers l'exemple européen*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, thèse de doctorat en Histoire des relations internationales, sous la direction de Robert Frank, 25 novembre 2016, p.383.

337 HOFFMANN, Stanley, « Raymond Aron et la théorie des relations internationales », *Politique étrangère*, n°4, 2006, p.731.

338 ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961, p.255.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires :

ARON Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Gallimard, Paris, 1986.

ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961.

ARON, Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962.

ARON, Raymond, *De la condition historique du sociologue*, Paris, Gallimard, 1971.

ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz. I. L'âge européen*, Gallimard, Paris, 1976.

ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz. II. L'âge planétaire*, Gallimard, Paris 1976.

ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010.

ARON, Raymond, « Clausewitz et notre temps », In : *Études internationales, Raymond Aron et les relations internationales : 50 ans après Paix et guerre entre les nations*, Volume 43, n°3, 2012.

Sources secondaires :

ALTHUSSER Louis, « Du « Capital » à la philosophie de Marx », dans : *Lire Le Capital*. Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2014.

ANDRÉ, Jean-Marie. « HEGEL en toutes lettres », *Hegel*, vol. 3, no. 3, 2011, pp. 47-51.

ARENDT, Hannah, « Le concept d'histoire », In : *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972.

ARENDT, Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil, 1993.

ARON, Raymond, *L'opium des intellectuels*, Paris, Librairie Arthème Fayard / Pluriel, 2010.

ARON, Raymond, *Le spectateur engagé*, Paris, Julliard, 1993.

ARON, Raymond, *Leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions de Fallois, 1989.

ARON, Raymond, *D'une sainte famille à l'autre. Essai sur le marxisme imaginaire*, Paris, Gallimard, 1969.

ARON, Raymond, « Ma carrière - Note du 6 janvier 1983 », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022.

BACHELARD, Gaston, *La Philosophie du non*, Paris, Presses Universitaires de France, 1940.

BACHELIER, Christian, « 2. Raymond Aron et l'histoire se faisant : confrontation à l'histoire universelle », In : COLEN José, DUTARTRE-MICHAUT Elisabeth (éd.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations*, Moinho Velho, Aster, 2017.

BALIBAR, Étienne, « Intellectuels, idéologues, idéologie. Quelques réflexions ». In : *Raison présente*, n°73, 1985, p.23-38.

BARILIER, Étienne, *Les petits camarades*, Paris, Age d'homme, 1987.

BATTISTELLA, Dario. « Raymond Aron, réaliste néoclassique. » *Études internationales*, volume 43, numéro 3, septembre 2012.

BATTISTELLA, Dario ; CORNUT, Jérémie ; BARANETS, Elie, *Théorie des relations internationales*, Paris, Presses de science po, 2019.

BAVEREZ, Nicolas, *Raymond Aron*, Paris, Perrin, 2006.

BELLON, Guillaume, *Une parole inquiète. Barthes et Foucault au Collège de France*, Grenoble, Ellug, coll. « La Fabrique de l'œuvre », 2012.

BENDA, Julien, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. Les Cahiers Rouge, 2003.

BERT, Jean-François, « Analyse » In : ARON, Raymond ; FOUCAULT, Michel, *Dialogue*, Paris, Nouvelles Editions Lignes, 2007. p.50-53

BESANÇON, Alain, « De la nature du régime soviétique », *Contrepoint*, n° 20, 1976, repris dans *Présent soviétique et passé russe*, Paris, Hachette, « Pluriel », 1980, p. 133-159.

BIZIER, Joël, *Le Clausewitz de Raymond Aron : interprétation et analyse aronienne portant sur l'œuvre de Carl von Clausewitz*, Mémoire, Université de Montréal, 2007.

BRICE, Benjamin, « L'avenir de la guerre dans le monde du commerce : Raymond Aron face aux philosophies pessimiste et optimiste de l'histoire », In : *Études internationales*, vol. 4, n°3, 2012, p.421-438.

CAILLOIS, Roger, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, 1950.

CAMON, Hubert, *Clausewitz*, Paris, H. Chapelot, 1911.

CANGUILHEM, Georges, « Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire », *Enquête* [En ligne], n°7, 1992, mis en ligne le 09 juillet 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/138>

CANTO-SPERBER,, Monique, *L'idée de guerre juste*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

CHANLAT, Jean-François, " Raymond Aron : l'itinéraire d'un sociologue libéral », *Sociologie et sociétés*, 14, n°2, 1982

CHÂTON, Gwendal, *La liberté retrouvée. Une histoire du libéralisme politique en France à travers les revues aroniennes « Contrepoint » et « Commentaire »*, Thèse de doctorat de 3e cycle de Science politique, sous la direction de Jean Baudouin, Université Rennes I, 2006.

CHÂTON, Gwendal, « Pour un machiavélisme postkantien : Raymond Aron, théoricien réaliste hétérodoxe », *Études internationales*, vol. 43, n°3, 2012.

CHÂTON Gwendal, *Introduction à Raymond Aron*, Paris, La Découverte, 2017.

CHÂTON Gwendal, « Les structures élémentaires de la sociabilité. Les séminaires de Raymond Aron et la genèse de la mouvance libérale (1955-1978) », *Raisons politiques*, volume 2, n°71, 2018. p. 43-64.

CLASTRES, Pierre, *La Société contre l'État*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2011.

CLAUSWITZ, Karl von, *De la guerre* (1932), trad. Denise Naville, Les Éditions de Minuit, Paris, 1955.

CLAUSEWITZ, Carl von, *De la guerre*, trad. Laurent Murawiec, Paris, Perrin, 2006.

COLEN José, DUTARTRE-MICHAUT Elisabeth (éd.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations*, Moinho Velho, Aster, 2017.

- COLLIOT-THÉLENE, Catherine, *Max Weber et l'histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1990.
- CREUZIGER, Paul, *Hegels, Einfluss auf Clausewitz*, Berlin, R. Eisenschmitt, 1911.
- DE CERTEAU, Michel, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 2003.
- DE LAPPARENT, Olivier, *La crise de la civilisation selon Raymond Aron à travers l'exemple européen*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, thèse de doctorat en Histoire des relations internationales, sous la direction de Robert Frank, 25 novembre 2016.
- DE LIGIOL, Giulio, « La vertu politique : Aron penseur de l'ami et de l'ennemi », In : *Études internationales*, vol.43, n°3, 2012, p.405-420.
- DE LIGIO, Giulio, « Penser politiquement la démocratie », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022. p.89.
- DESCARTES, René, *Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion, 2021.
- DRAUS, Franciszek. « Raymond Aron et la politique », In: *Revue française de science politique*, 34^e année, n°6, 1984. pp. 1198-1210.
- DRÉVILLON, Hervé, *Penser et écrire la guerre, Contre Clausewitz 1780-1837*, Paris, Passés composés / Humensis, 2021.
- DURIEUX, Benoît, *Relire De la guerre de Clausewitz*, Paris, Economica, 2005.
- DURIEUX, Benoît, *Clausewitz en France : deux siècles de réflexion sur la guerre (1807-2007)*, Paris, Economica, 2008.
- DUTARTRE-MICHAUT, Elisabeth, *Bibliographie sur Raymond Aron, Conférences et colloques*, Paris, mise en ligne en octobre 2017. Mise en jour octobre 2018 : <http://raymond-aron.ehess.fr/index.php?175>
- DUTARTRE-MICHAUT, Elisabeth, *Bibliographie sur Raymond Aron, Travaux académiques*, Paris, mise en ligne octobre 2017. Mise à jour en juillet 2019 : <http://raymond-aron.ehess.fr/index.php?175>
- DUTARTRE-MICHAUT, Élisabeth, « Avant propos », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022.

- DUTT, Carsten, *Herméneutique, esthétique, philosophie: dialogue avec Hans-Georg Gadamer*, trad. par D. Ipperciel, Montréal, Fides, 1998.
- EINSTEIN, Albert ; FREUD, Sigmund, *Pourquoi la guerre ?*, Paris, Rivages, 2005.
- ENGELS, Friedrich ; MARX, Karl, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Science marxiste, 2022.
- ERIBON, Didier, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, 2018
- FOUCAULT, Michel, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France 1976*, Paris, GallimardSeuil, coll. "Hautes études", 1997.
- FREUND Julien. Guerre et politique. De Karl von Clausewitz à Raymond Aron. In: *Revue française de sociologie*, 1976, 17-4. pp. 643-651.
- GAUCHET, Marcel, *La condition politique*, Paris, Gallimard, 2005.
- GIRARD, René, *Achever Clausewitz : Entretiens avec Benoît Chantre*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2011.
- GLUCKSMANN, André, *Le discours de la Guerre*, Paris, L'Herne, 1967.
- GROULX, Richard, *Michel Foucault, la politique comme guerre continuée*, Paris, Editions l'Harmattan, 2015.
- GUEDJ, Mikaël, *Les intellectuels français et la guerre des Six Jours*, Mémoire de D.E.A. Histoire du XX^{ème} siècle, sous la direction de Jean-François Sirinelli, Institut d'étude politiques de Paris, 2001.
- HABER, Stéphane, « Aron, Merleau-Ponty : Dialectique et indéterminisme historique » In : *Alter, revue de phénoménologie*, n°29, 2021.
- HEGEL, Georg W. F., *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Librairie générale française, 2011.
- HOFFMANN, Stanley, « Raymond Aron et la théorie des relations internationales », *Politique étrangère*, n°4, 2006, pp.723-734.
- HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz » In : *Res Militaris*, volume 1, n°3, 2011.

- JEANGENE VILMER, Jean-Baptiste, *Théories des relations internationales*, Paris, Que sais-je ?, 2020.
- JUDT, Tony, *La responsabilité des intellectuels, Blum, Camus, Aron*, Paris, Calmann-Levy, 2001.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, traduction d'Alain Renaut, Paris, Flammarion, 2021.
- KANT, Emmanuel, *Opuscules sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990.
- LACAN, Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LAUNAY, Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- LEFORT, Claude, « Lectures de la guerre : le Clausewitz de Raymond Aron », In : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 32^e année, N. 6, 1977. pp.1268-1279.
- LEFORT, Claude, *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard, 1986.
- LÉVESQUE, Pier-Luc, *L'influence de la phénoménologie wébérienne de Raymond Aron sur la pensée de Francis Fukuyama*, Mémoire, Université de Québec, Montréal, mai 2011.
- LÉVI-STRAUSS Claude, « Hommage », sur *Collège de France*, 1983 (en ligne : <https://www.college-de-france.fr/site/raymond-aron/Hommage.htm>)
- LI, Lan, *Raymond Aron : de la philosophie critique de l'histoire à l'analyse politique*, Ecole normale supérieure de Lyon-Université de Lyon, East China Normal University, thèse de doctorat en philosophie, sous la co-direction de Pierre François Moreau et Zhenhua Yu, 8 décembre 2012.
- LUDENDORFF, Erich, *La guerre totale*, Paris, Tempus / Perrin, 2014.
- MACHIAVEL, *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 1991.
- MACHIAVEL, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Paris, Gallimard, 2004.
- MALIS, Christian, *Raymond Aron et le débat stratégique français (1930-1966)*, thèse de doctorat de 3^e cycle en Histoire contemporaine, sous la direction de Georges-Henri Soutou, Université Paris IV-Sorbonne, 2000.
- MALIS Christian, « Aron-Clausewitz, un débat continu », *Stratégie*, n°78-79, 2000.

MANENT, Pierre, *Le Regard politique. Entretiens avec Bénédicte Delorme-Montini*, Paris, Flammarion, 2010.

MARCOTTE-CHÉNARD, Sophie, « La poursuite du sens commun : La science politique pratique selon Aron et Manent », *Cahiers de l'AMEP*, n°1, volet 1, 2014.

MARCOTTE CHÉNARD, Sophie, *La philosophie politique et l'histoire. Leo Strauss et Raymond Aron face au problème de l'historicisme*, École des hautes études en sciences sociales, thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Pierre Manent, Paris, mai 2016.

MARX, Karl, *Le Capital*, Paris, Folio, 2008.

MENEGAUX, Charlotte, *L'éditorial comme pratique d'écriture : Raymond Aron*, Mémoire de Lettres Modernes sous la direction de Françoise Mélonio, Université Paris IV-Sorbonne, 2001.

MESSIER, François, *Politique et guerre dans l'œuvre de Raymond Aron*, Thèse de doctorat en science politique, Université d'Ottawa, 2013.

MESURE, Sylvie, *Raymond Aron et la raison historique*, Paris, Vrin, 1984.

MESURE, Sylvie, « Le marxisme de Raymond Aron », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022.

MOSNA-SAVOYE, Géraldine ; BOURETZ, Pierre, « L'anti Sartre - Ép. 1/4 - Raymond Aron, sans modération », dans l'émission *Les Chemins de la Philosophie*, France Culture, 4 octobre 2021, 58 min (en ligne : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/les-chemins-de-la-philosophie-du-lundi-04-octobre-2021>)

MOSNA-SAVOYE, Géraldine ; HOLEINDRE, Jean-Vincent, « Faut-il dire adieu aux armes - Ép. 4/4 - Raymond Aron, sans modération », dans l'émission *Les Chemins de la Philosophie*, France Culture, 7 octobre 2021, 58 min (en ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/les-chemins-de-la-philosophie-du-jeudi-07-octobre-2021-2640276>)

MOURIC, Joël, « 6. Citoyen Clausewitz », In : COLEN José, DUTARTRE-MICHAUT Elisabeth (éd.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations*, Moinho Velho, Aster, 2017.

MOURIC, Joël, « L'interprétation aronienne de Clausewitz », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022.

- MUSIL, Robert, *De la bêtise*, Paris, Allia, 2015.
- NELSON, B. Scott, *Tragedy and History, The German Influence on Raymond Aron's Political Thought*, Berlin, Peter Lang, 2019.
- NIETZSCHE, Friedrich, *le Gai Savoir*, trad. Pierre Klossowski, Folio, « essais », Paris, 1982 (édition originale *Die fröhliche Wissenschaft « la gaya scienza »*, E. W. Fritsch, Leipzig, 1887).
- PALMER, Richard E., *Herméneutique : Théorie de l'interprétation chez Schleiermacher, Dilthey, Heidegger et Gadamer*, Evanston, Presses universitaires du Nord-Ouest, 1969.
- PÉGUY, Charles, *Victor-Marie, comte Hugo*, In : *Œuvres en prose complètes, Tome III*, Paris, Gallimard, Coll. de la Bibliothèque de la Pléiade, 1992. p.331-332.
- PERREAU-SAUSSINE, Émile, « Raymond Aron et Carl Schmitt lecteurs de Clausewitz », *Commentaire*, vol.103, n°3, 2003.
- PLATON, *Apologie de Socrate*, introduction et traductions inédites de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 1997.
- RAYNAUD, Philippe, « Préface », In : ARON, Raymond, *Essai sur les libertés*, Paris, Hachette Littératures, 1998.
- RAYNAUD Philippe, « Raymond Aron lecteur de Carl Schmitt », *Commentaire*, volume 4, n°148, 2014.
- RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation*, Paris, Presses Pocket, 1992.
- RICOEUR, Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1967.
- RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- ROMEYER-DHERBEY, Gilbert, *Les sophistes*, Paris, Que sais-je ?, 2017.
- SARTRE, Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1985.
- SARTRE, Jean-Paul, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Folio, 2020.
- SCHERING, Walther Malmsten, *Die Kriegphilosophie von Clausewitz. Eine Untersuchung über ihren systematischen Aufbau*, Hambourg, Hanseatische Verlaganstalt, 1935.

SCHLEIERMACHER, Friedrich D. E., *Herméneutique. Pour une logique du discours individuel*, Paris, Le Cerf, 1987.

SCHMITT, Carl, *La notion de politique* (1932) suivi de *Théorie du partisan* (1963), trad. M.-L. Steinhauser, Paris, Flammarion, coll. "Champs", 1992.

SCHU, Adrien. « Qu'est-ce que la guerre ? Une réinterprétation de la « Formule » de Carl von Clausewitz », *Revue française de science politique*, vol. 67, no. 2, 2017.

SIMON-NAHUM, Perrine, « préface », In : ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Plon, Paris, 1961.

SIMON-NAHUM, Perrine, « 7. Raymond Aron et la pensée de l'histoire », In : *La pensée de Raymond Aron - Essais et interprétations*, Vienne, Aster, 2017.

SIRINELLI, Jean-François, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Paris, Fayard, 1995.

SIRINELLI, Jean-François, « Chapitre III. Des ennemis de trente ans », dans : , *Le siècle des bouleversements. De 1914 à nos jours*, sous la direction de SIRINELLI Jean-François. Paris, Presses Universitaires de France, « Une histoire personnelle de ... », 2014.

SNYDER, Timothy, *Terres de sang*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, 2012.

SPENGLER, Oswald, *Le déclin de l'Occident ; esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Paris, Gallimard, 1948.

STRACHAN, Hew, « The Case for Clausewitz : Reading *On War* Today », In : *The Direction of War. Contemporary Strategy in Historical Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013,

STRAUSS, Leo, *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot, 1982.

TENZER Nicolas, « Raymond Aron : une philosophie politique à écrire », In : , *Pour une nouvelle philosophie politique*. sous la direction de TENZER Nicolas. Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2007.

TENZER, Nicolas. « Éthique de responsabilité et éthique de conviction : l'intellectuel et le politique dans les démocraties modernes », , In : *Pour une nouvelle philosophie politique*. sous la direction de Tenzer Nicolas. Paris, Presses Universitaires de France, 2007, pp. 103-124.

TERRAY, Emmanuel, « Violence et calcul. Raymond Aron lecteur de Clausewitz », In : *Revue française de science politique*, 36e, année, n°2, 1986.

TERRAY, Emmanuel, *Clausewitz*, Paris, Agora, 2020.

TODOROV, Tzvetan, « Raymond Aron et ses *Mémoires* », In : ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010

TOYNBEE, Arnold, *La civilisation à l'épreuve*, Paris, Gallimard, 1951.

TOYNBEE, Arnold J., *A Study of History*, London, Thames & Hudson, 1999.

URFILANO, Philippe, « Critique de la « violence symbolique » », In : *L'Herne Raymond Aron*, Paris, Éditions des Cahiers de l'Herne, 2022. p.81.

VALÉRY, Paul, *Variété I et II*, Paris, Folio, 1998.

VON BÜLOW, Dietrich, *Esprit du système de guerre moderne*, Paris, ISC, 2004.

WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963.

WEIL, Éric, « Guerre et politique selon Clausewitz », *Revue française de science politique*, vol. 5^e année, no 2, 1955, p. 291-314.

WEYEMBERGH, Maurice, *Le volontarisme rationnel de Max Weber*, Bruxelles, Éditions de l'Académie, 1972.

Raymond Aron | INA, 28 octobre 1981, 2:28 (en ligne : <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/cab8101649701/raymond-aron> ; consulté le 25 mai 2022).

Table des matières

REMERCIEMENTS.....	4
CHAPITRE INTRODUCTIF : LE PHILOSOPHE, LE TECHNICIEN ET LE SOPHISTE....	5
CHAPITRE I : LIRE <i>DE LA GUERRE</i>	18
I - Aron et Clausewitz : les étapes de la formation d'un dialogue philosophique.....	20
II - La méthode de l'interprétation historique :.....	26
III - De l'enquête à la dialectique :.....	33
CHAPITRE II : LE PROCÈS DE CARL VON CLAUSEWITZ.....	43
I - L'analyse aronienne de la <i>Formule</i> : pour un Clausewitz libéral ?.....	45
II - Contre l'inversion de la <i>Formule</i> : Ludendorff, Lénine et Schmitt.....	50
III - De la phénoménologie de la guerre comme praxéologie historique :.....	59
CHAPITRE III : ILLUSIONS PERDUES D'UNE THÉORIE POLITIQUE DE LA GUERRE	69
I - Clausewitz contre Hegel :.....	72
II - De la responsabilité de l'intellectuel dans l'histoire :.....	77
CHAPITRE CONCLUSIF : « UN PARI PERDU D'AVANCE » ?.....	86
BIBLIOGRAPHIE.....	90
Sources primaires :.....	90
Sources secondaires :.....	90

